

Charles  Williams

Aux urnes,
les ploucs!





Williams

Charles



Aux urnes,
les ploucs!



CARRÉ NOIR

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

1830 – PARDONNEZ-MOI VOS OFFENSES

(MICHAEL L. PARROTT)

1831 – DRACULA FAIT MAIGRE

(STUART KAMINSKY)

1832 – UN POULET CHEZ LES SPECTRES

(ED MCBAIN)

1833 – LA FOIRE AUX LONGS COUTEAUX

(GREGORY MCDONALD)

CHARLES WILLIAMS

**Aux urnes,
les ploucs !**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR C. WOURGAFT

nrf

GALLIMARD

Titre original :

UNCLE SAGAMORE AND HIS GIRLS

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.**

© Charles Williams, 1959.

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Si on m'avait dit que l'oncle Sagamore, il allait se mettre dans la politique, je l'aurais jamais cru. N'empêche, quand ça a été tout fini, les gens, ils ont dit comme ça, qu'en fait d'élections on n'avait jamais rien vu d'aussi formidable dans le comté de Blossom. Vous avez dû voir l'histoire dans les journaux, à l'époque. Il était question que de ça dans tout le pays – le bastringue pour le coup de la térébenthine et de la pâtée à cochons, les gens qui se tiraient dessus et le gouverneur qui menaçait d'envoyer la garde nationale. En fin de compte, ça a fait une telle pagaïe, que personne il savait plus qui faisait campagne pour qui.

Oh ! il cherchait pas à se faire nommer à un poste quelconque. Je cause là de mon oncle Sagamore. Comme dit Murph, c'était pas un candidat : c'était plutôt le tremplin. Il a bien fait un discours par-ci, par-là, mais, d'habitude, y avait un tel chahut, à la fin, qu'il aimait mieux passer son temps à bricoler la machine à térébenthine, ou alors à se demander pourquoi la pâtée à cochons avait un si drôle d'air. Seulement, voilà : on aurait dit que les gens pouvaient pas le laisser tranquille, fallait qu'ils viennent tout le temps le relancer. Et d'abord, ce qui a tout démarré, c'est qu'ils se sont tous mis en rogne contre lui. D'abord, les hommes au shérif, quand ils ont déterré le bidon en alu dans sa cour, ; ensuite, Curly Minifee, qui voulait lui fourguer des pneus pour sa camionnette. Mais tout ça, c'est arrivé plus tard. Vaut mieux que je commence par le commencement...

Ma tante Bessie venait juste de quitter mon oncle Sagamore, encore un coup.

Chez elle, c'est quasiment une habitude. Y a trois jours, elle prend l'argent des œufs, et la voilà partie chez les Jimerson, qu'ont le téléphone. De là, elle appelle le taxi pour qu'il vienne la chercher.

— J'ai de la religion, elle a dit à Pop, et la croix que je porte, c'est lui. Faut que je tienne le coup, mais des fois, les forces me lâchent. Et puis, j' peux pas croire que c'est la volonté du bon Dieu qu'une chrétienne partage sa vie avec Sagamore Noonan. Du temps de l'Ancien Testament, on l'aurait balancé dans le puits, avec les bêtes immondes !

— C'est une brave femme, Bessie, a dit à Pop l'oncle Sagamore,

quand elle a été partie. Faut croire qu'elles sont toutes pareilles. C'est leur nature qui veut ça. De temps en temps, ça la prend, à croire qu'elle a le feu au derrière. T'as pas le temps de dire ouf, qu'elle est déjà partie, comme une génisse qu'un taon aurait piqué au cul. Et, pour l'arrêter, tu peux toujours courir. Elle reviendra quand elle en aura marre d'entendre Viola lui parler de son calcul biliaire.

On est donc couchés, tous les trois à l'ombre de la véranda de devant, vers les une heure de l'après-midi. Il fait chaud, le soleil brille, et, au flanc de la colline, du côté du chemin de terre, une sauterelle est en train de crisser tout ce qu'elle peut. On est bien, tout est tranquille. Zig Fride – c'est mon chien – est couché sous le grand chêne, dans la cour de devant, et on entend mon oncle Finley clouer des planches sur son arche, là-bas, du côté du lac. Pop et mon oncle Sagamore regardent vers la colline ; ils se reposent et ont l'air de réfléchir.

— C'est rien calme, ces temps-ci, dit Pop. A ton idée, on pourrait pas goupiller quéqu' chose ?

L'oncle Sagamore rumine un moment et puis il fait :

— Humm... Faut y aller mollo, Sam, vu que c'est l'année des élections, et tout...

— Ça fait un bout d' temps que j'ai pas aperçu de guetteurs d'incendie dans le coin, dit Pop.

— N'empêche qu'il doivent pas être loin, Sam. Les gars au shérif, c'est des travailleurs acharnés.

— A ton avis, ils seraient là-haut, à c't' heure ? demande Pop.

— Eh bien, ça n' m'étonnerait pas.

L'oncle Sagamore sort une carotte de tabac de sa poche et la frotte sur la jambe de sa salopette pour ôter la poussière. Y a deux clous qui collent après, et une capsule de bouteille à bière ; il les arrache et les envoie dans la cour. Puis il détache sa chique d'un coup de dents.

C'est un type grand et fort, l'oncle Sagamore, plus grand que Pop, et il porte jamais que sa salopette sur un maillot de corps, sans chemise. D'habitude, il marche pieds nus. Ses pieds sont grands et plats, couleur de rouille, avec des touffes de poils noirs sur les orteils, et les plantes sont si dures que ça fait « tac-a-tac » quand il marche sur la terre battue. Il a un nez grand et crochu, genre bec d'aigle, et de petits yeux tout noirs et brillants, en boutons de bottine ; quand il sourit, on dirait un loup. Ses cheveux sont noirs, mélangés de gris, et font comme des touffes au-dessus des oreilles, mais il a une grande bande chauve qui lui court depuis le front jusque derrière la tête. Et, la plupart du temps, ça lui fait comme des favoris, bien noirs et bien drus, de près d'un centimètre de long qui lui mangent la figure.

— J' te parie, qu'il dit en faisant passer sa chique d'une joue à l'autre, qu'ils sont en train de nous reluquer en ce moment, avec leur gros binocle !

Pop réfléchit.

— Je pense qu'il y a un moyen de s'en rendre compte pour sûr, dit-il.

— Eh ben, fait l'oncle Sagamore, j'étais justement en train d'examiner la question...

Il se lève et s'en va dans la cour. Je veux le suivre pour voir ce qu'il va faire, mais Pop fait « non » de la tête.

L'oncle Sagamore s'arrête près du chêne, se penche sur le tas de bois de chauffage et déplace une bûche. Et – surprise ! il y a un trou juste en dessous ! L'oncle Sagamore plonge la main dans le trou et en sort un bocal à confitures. Il dévisse le couvercle et boit une lampée de je ne sais trop quoi, mais on dirait qu'il n'en reste pas lourd ! A la première gorgée, le bocal est vide ! L'oncle Sagamore le jette à terre d'un air dégoûté et revient vers la véranda.

Mais le voilà qui s'arrête pile, comme si une idée lui était passée par la tête. Il se retourne pour regarder vers le sommet de la colline, où c'est qu'il y a des pins qui poussent, puis il va chercher la pelle qu'est appuyée au bout de la véranda. Là-dessus, il repasse devant le chêne, d'un pas pressé, et s'arrête devant le buisson de mûres. J'y comprends rien, à ce qu'il fabrique : on dirait qu'il cherche quelque chose, mais moi, je vois rien que de la terre nue.

L'oncle Sagamore jette encore un coup d'œil autour de lui, puis il se met à creuser, rejetant le terreau. Et alors, il se passe un truc vraiment curieux ! Il n'a pas plutôt commencé à creuser qu'on entend une pétarade terrible sur la colline, parmi les pins, du côté du chemin de sable. On dirait une bagnole qui démarre. Moi et Pop, on lève la tête pour voir ce qui se passe, et déjà, la bagnole s'amène à toute pompe, passe la barrière à l'oncle Sagamore, et fonce vers nous dans un nuage de poussière. Du coup, on s' rend compte tout de suite que c'est une voiture au shérif : ils ont toujours le diable au train, quand ils s'amènent chez nous.

L'oncle Sagamore a vu la bagnole, lui aussi. Il sursaute et se met à regarder de tous côtés, et je me dis qu'il va jeter la pelle et prendre les jambes à son cou. Mais pas du tout : il commence à rejeter dans le trou la terre qu'il avait sortie. Il rebouche le trou à toute vitesse, parcourt une dizaine de mètres au galop et se remet à creuser un nouveau trou. Mais là, il n'a plus l'air pressé du tout et ne regarde même plus la bagnole au shérif. Elle dévale la colline, sautant les bosses et dérape sur près de cinq mètres. Au coup de frein, elle a stoppé juste devant l'oncle Sagamore, qu'est toujours en train de

creuser. Moi et Pop, on descend de la véranda et on s'amène.

C'est Booger et Otis, les deux adjoints au shérif. Booger Ledbetter est grand et maigre, et on voit sa dent en or quand il sourit. Son nez est presque aussi long que celui à l'oncle Sagamore, et il a une longue mâchoire de cheval. Otis Sears est efflanqué, lui aussi, mais moins grand. Il a des cheveux noirs et une de ces drôles de moustaches qu'a l'air d'être dessinée à la plume. Ses rouflaquettes lui descendent jusqu'au menton. Tous les deux portent des chapeaux blancs, des tricots et des pantalons kaki, et des pistolets à crosse de nacre dans des étuis de cuir, et on dirait toujours qu'ils sont contents d'eux. Booger et Otis descendent donc de la bagnole, en échangeant des regards rigolards et futés, et s'amènent devant le trou que mon oncle Sagamore est en train de creuser.

— Dis donc, Otis ! fait Booger. J'ai l'idée que M. Noonan est en train de remuer la terre pour préparer les semailles ! Ça, alors... on aura tout vu !

Otis fait la moue, l'air tout ce qu'il y a de plus pensif.

— Oui, mais j'ai idée que la saison est un peu avancée pour les semailles...

L'oncle Sagamore plante la pelle dans la terre.

— Ça, par exemple ! Mais c'est le gars au shérif ! (Il se tourne vers Pop.) T'as reconnu Booger et Otis, Sam ?

— Pour sûr, fait Pop. Salut, mes braves !

Les deux autres, toujours souriants, regardent le trou, comme s'ils étaient en train de mijoter une bonne blague et qu'ils se retenaient pour pas pouffer de rire. L'oncle Sagamore ramasse une pelletée de terre et la répand à côté du trou.

— Dis donc, Billy ! il me fait, tout joyeux. En v'là un ! Et un beau !

Je ne sais pas de quoi il parle. Alors, je demande :

— Un quoi ?

Il hoche la tête, soupire :

— Ils sont bien tous les mêmes, ces jeunots ! Depuis ce matin, il traîne comme une âme en peine, parce qu'il a pas de vers pour aller à la pêche. Je lui en dégotte et il y pense déjà plus !

Il a jamais été question de vers, que je sache, mais je dis rien. On sait jamais ce qu'il a dans la tête, l'oncle Sagamore.

Booger et Otis se regardent, l'air perplexe.

— Ça, c'est un monde ! fait Booger. Noonan qui cherche des vers de terre ! Et moi qui croyais qu'il faisait les semailles., ou p'têt' même la récolte !

Otis hochait la tête.

— Eh oui !... qu'il dit. Mais à bien réfléchir, Booger, on voit pas bien ce qu'il peut récolter sur ce vieux tas de cailloux !

— Oh ! j' sais pas, moi, répond Booger. D' la verrerie, p't-êt' ben. Paraît que le bocal à confitures, ça pousse dans cette terre-là comme du chiendent. Les bonnes années, on récolte jusqu'à deux cents bocaux à l'acre !

— Hum... fait Otis, qu'a pas l'air convaincu. M'est avis qu'on exagère un brin, à moins qu'il n'ensemence par les nuits sans lune. Mais c'est pas bien de rester là à jaspiner. On f'rait mieux de retrousser nos manches et d'y donner un coup de main pour tirer ses vers !

L'oncle Sagamore s'appuie sur la pelle.

— Voyons, mes braves, il dit, vous n'y pensez pas... Vous n'allez pas vous mettre en sueur pour du vérotin.

Otis l'arrête d'un geste.

— J' vous en prie, monsieur Noonan ! Qu'est-ce qu'il nous passerait, le shérif, s'il savait qu'on est restés là à nous tourner les pouces, pendant que vous vous échiniez, au risque de choper un coup de sang ! Le shérif, il arrête pas de nous dire : « Ecoutez, vous deux, tâchez de faciliter la tâche à Sagamore Noonan, qu'est un de nos plus fidèles contribuables ! »

Otis prend la pelle à mon oncle Sagamore et fait voler une grosse pelletée de terre. L'oncle Sagamore recule.

— Eh ben, ma parole, il fait à Pop, c'est bien comme je te le disais, Sam. Quand on pense à tous ces culs de plomb du conseil municipal qui traînent au Centre administratif à s'engraisser sur le dos des contribuables, ils feraient bien de prendre exemple sur les gars du shérif ! Le bien-être de la population est leur unique souci.

— Ça, c'est la vérité, dit Pop. Y a qu'à les regarder.

— Moi, ce qui me fout en rogne, continue l'oncle Sagamore, c'est tous ces ignorants qui prétendent que, dans les services publics, on trouve rien que des couennes et des feignants, qu'ont même pas le courage de soulever le nez de leur auge...

Tout à coup, il se tait pour regarder ce que les hommes au shérif sont en train de faire. Otis s'est arrêté de creuser ; lui et Booger regardent le sol en hochant la tête.

— C'est une chance pour vous qu'on soit venu ! dit Otis. Vous avez mal choisi vot' coin pour creuser. Ça vaut rien pour le ver, ce terreau-là.

L'oncle Sagamore se gratte la jambe avec le grand orteil de l'autre pied.

— Vous devez faire erreur, les gars ! qu'il dit. Je crois en avoir vu

un beau, y a à peine un instant...

Booger secoue la tête.

— C'est pas possible, monsieur Noonan. Il se trouve qu'Otis et moi, on a étudié ça de près, la terre à vers, et c'te terre-là, c'est pas la bonne ! Maintenant, si on cherchait un meilleur coin ?...

Il s'arrête brusquement de parler et pointe le doigt sur le coin où l'oncle Sagamore a creusé son premier trou.

— Dis donc ! il fait à Otis. Tu crois pas qu'on aurait plus de chance par-là ?

— J'allais le dire ! répond Otis.

Ils y vont tous les deux.

L'oncle Sagamore sort son grand mouchoir rouge et s'éponge la figure ; il commence une phrase, mais les adjoints au shérif, ils font plus attention à lui. Alors, on les rejoint près du trou.

Ils sont là, à croupetons devant le trou rebouché. Booger émiette une petite motte entre ses doigts et hoche la tête, l'air tout content, comme si c'était de l'or.

— Ça m'a l'air sérieux ! il fait. De la bonne terre à vers, qualité extra !

L'oncle Sagamore se dandine sur place en se raclant la gorge.

— Ecoutez, les enfants... il dit timidement, c'est tout la même terre ! J' vois pas la différence.

Booger et Otis échangent un coup d'œil.

— Vous la voyez pas, la différence ? fait Booger. Mais c'est pas à l'œil qu'on reconnaît la terre à vers, c'est au toucher !

— Tenez, palpez-moi ça, dit Otis en mettant une poignée de terre dans la main de l'oncle Sagamore. Vous sentez le grain ? On dirait de la soie !

Mais ça n'a pas l'air d'intéresser beaucoup l'oncle Sagamore. Il jette la terre qu'il a dans la main et recommence à s'éponger la nuque avec son mouchoir de coton rouge.

— Euh... il fait, ça me revient maintenant. Le ver ça aime l'humidité. Vous pourriez voir des fois du côté du lac...

— Vous n'y pensez pas, mon bon monsieur, dit Booger, qui arrache la pelle à Otis. Inutile de chercher plus loin. C' coin-là, c'est un vrai paradis pour le vérotin.

Il appuie le pied sur la pelle et l'enfonce dans la terre. On est tous à le regarder. Moi, je trouve que ça fait beaucoup de tintouin pour quelques vers rouges qu'on trouve comme on veut, mais je ne dis rien. Booger pioche toujours L'oncle Sagamore se balance d'un pied sur l'autre ; par deux fois, il ouvre la bouche, comme s'il était pour parler,

mais il change d'idée. On dirait qu'il y a quelque chose qui le tracasse, mais qu'il veut pas le faire voir. Et voilà qu'on entend cogner la pelle contre quelque chose de dur. Otis et Booger se regardent, les yeux ronds.

— Dis donc, fait Otis, ça peut pas être un ver, ça !

Il s'accroupit près du trou et se met à dégager la terre avec ses mains. Puis il lève les yeux sur Booger, en hochant la tête.

— Si je te le dis, tu vas pas me croire ! il fait. Mais ça m'a tout l'air d'un bocal à confitures !

— Un bocal à confitures ? répète Booger. Qu'est-ce qu'il peut bien foutre là-dedans ?

L'oncle Sagamore a ressorti son mouchoir et se tamponne la bande chauve qu'il a su la tête.

— Euh, les enfants, qu'il dit, c'est sûrement une boîte de sassafras en conserve qu'a tourné et Bessie l'aurait fichue en l'air...

— Oui, oui, dit Booger, ça doit être ça, pour sûr.

Il regarde Otis, l'air grave, mais on se rend bien compte qu'ils ont du mal à pas éclater.

Tout à coup, Otis renifle, puis il plonge le nez dans une poignée de terre.

— Par le diable et ses cornes ! il fait en fourrant la main sous le nez à Booger. C'est de la terre riche, ça, ou je m'y connais pas. A soixante-dix degrés pour le moins !

L'un pousse un gloussement, l'autre fait pareil, et les voilà partis à rigoler comme des bossus. Ils se fichent de grandes tapes sur les cuisses, et les larmes leur coulent le long des joues, tellement ils se marrent. Quand, enfin, ils ont repris leur souffle, y a Otis qui dit :

— Doit y avoir une fuite. On ferait mieux de sortir le truc de là, pour voir ce qu'il en reste.

L'oncle Sagamore recommence à se balancer d'une jambe à l'autre ; il regarde au loin, comme s'il venait de se rappeler qu'il avait quelque chose à faire. Booger se tourne vers lui.

— Dites donc, monsieur Noonan, qu'il fait, vous allez pas vous sauver, non ? Restez donc avec nous !

On les regarde faire. Ils sortent le bocal du trou et se fendent la pipe, comme deux gros matous qu'ont bouffé de la crème. C'est une bouteille d'un litre, mais il y a quasiment plus rien dedans – peut-être une cuillerée d'un truc transparent comme de l'eau. Booger dévisse le capuchon sans peine.

— C'est pour ça que ça a fui, lui dit-il C'était mal bouché.

Il renifle le bocal, sourit et le tend à Otis.

Otis renifle à son tour.

— Dis donc, qu'il fait, on prendrait une cuite rien qu'à le flairer ! Mais y en a pas assez pour que ça puisse servir de pièce à conviction.

— Hé non ! répond Booger. Mais on en trouvera d'autres.

L'oncle Sagamore semble avoir surmonté sa nervosité. Il se penche pour renifler le bocal, puis se redresse.

— Mes braves... dit-il, l'air tout ce qu'il y a d'étonné, j'y connais pas grand-chose mais on jurerait de la goutte ! Je me demande bien ce que ça fout ici ?

— Va donc savoir ! répond Booger avec un clin d'œil à Otis. Faut croire que quelqu'un a voulu vous jouer un sale tour !

L'oncle Sagamore secoue la tête, l'air accablé.

— Eh ben, qu'il fait à Pop, y a de quoi vous faire désespérer du genre humain. Dire qu'il y a des gens qui se faufilent chez vous en douce pour enterrer d'la goutte dans vot' terre, dès qu'on a le dos tourné !

— A quel moment ils ont fait ça, à ton idée ? demande Pop.

— C'est pas facile à dire, répond l'oncle Sagamore, surtout que, nous aut', on trime dans les champs du matin au soir à s'user les doigts jusqu'à l'os pour tâcher de ramasser de quoi payer les impôts.

Booger secoue la tête :

— Vaut mieux entendre ça que d'être sourd ! dit-il.

Et les voilà qui recommencent à se tire-bouchonner. Au bout d'un moment, ils s'essuient quand même les yeux et Booger dit :

— Allez, encore quelques coups de bêche et en route ! J' peux pas attendre de voir sa tête, au shérif, quand il nous verra arriver avec lui !

Il empoigne la pelle et creuse de plus belle. On est obligé de se reculer pour ne pas recevoir toute la terre sur les pieds.

Otis regarde son copain en se fendant la pipe.

— Si tu tombes sur un ver, dit-il à Booger, méfie-toi ! Avec un litron de saute-barrière dans le ventre, il est foutu de te mordre au mollet !

CHAPITRE II

Vaut peut-être mieux que je commence par vous expliquer comment Pop et moi, on est venus habiter à la ferme de l'oncle Sagamore. Vous comprenez, Pop est, de par son métier, conseiller en placements hippiques, et on passe notre temps à faire la tournée des grandes villes, de Hialeah⁽¹⁾ à Belmont Park⁽²⁾. On imprime les feuilles de pronostics et on les vend aux clients. Mais l'année dernière, les types de chez Pinkerton⁽³⁾ n'ont pas arrêté de rappeler Pop. Et puis, y a eu tout le micmac avec les dames patronnesses d'Acqueduct⁽⁴⁾. Elles m'ont gardé pendant que Pop était parti, et elles ont menacé de m'enlever à Pop et de me mettre dans une institution, vu que j'avais pas loin de sept ans et que tout ce que je savais lire, c'est les pronostics des courses. Pop les a baratinées avec la ferme de l'oncle Sagamore. Il leur a expliqué qu'on allait s'y installer ; rien de plus sain ni de plus reconstituant que la campagne pour un gosse. Et depuis, on a pas bougé d'ici. De temps en temps, Pop donne un coup de main à l'oncle Sagamore pour les petites affaires qu'il a en plus : le cuir et la pièce à conviction. La pièce à conviction, c'est à peu près pareil que la bonbonne à whisky, sauf que généralement, c'est moins coloré.

Et puis il y a eu toute la corrida avec les gangsters qui se sont amenés, et Miss Harrington qui s'est perdue du côté de la rivière, avec rien, sur le dos, qu'une moitié de bikini, et puis le shérif qui a trouvé l'alambic dans la pièce secrète de la ferme à l'oncle Sagamore. Lui et Pop sont partis pendant un moment, mais le gouverneur les a graciés et ils sont rentrés à la maison. Ça n'a pas fait du tout l'affaire du shérif, alors qu'il a envoyé ses hommes guetter la fumée et chercher les pièces à conviction dans des bocaux de confitures, histoire de les embarquer encore un coup.

Il fait chaud, au soleil, et, au bout d'un moment, Booger est en nage. Otis lui prend la pelle et continue le boulot. Le trou devient de plus en plus grand, mais ils ne trouvent pas d'autres bocaux.

— Dis donc, Sam, fait l'oncle Sagamore, pourquoi qu'on reste debout ? On peut s'asseoir...

— C'est ma foi vrai, répond Pop.

On va se mettre à l'ombre du chêne. Mon oncle Sagamore s'allonge, le dos calé à l'arbre, crache une giclée de jus de chique et

s'essuie la bouche d'un revers de main.

— C'est comme je dis toujours, Sam, il fait, va donc savoir ce que le monde, il a dans le ventre. Prends ces deux-là : à les voir, on jurerait des personnes politiques, pas vrai ? Booger, ce grand dépendeur de saucisses, avec ses cheveux collés à la graisse de poulet, et Otis avec sa moustache en balayette – tu croirais qu'il suffirait d'éternuer un bon coup pour qu'il y ait plus personne. Eh ben, pige-moi ça s'ils en mettent un coup – de vrais forçats au travail.

Otis enfonce la pelle dans la terre et s'arrête pour s'essuyer la figure.

— J'ai idée qu'on perd notre temps, il dit. Y a qu'à le voir, çui-là, pour se rendre compte qu'il y a plus rien d'enterré ici.

Booger attrape la pelle.

— Te laisse pas avoir. Le vieux bandit il fait exprès sa pantomime pour qu'on laisse tomber. Tu le connais, non ?

Il s'interrompt tout d'un coup, et nous aussi, on a entendu le bruit. La pelle a cogné contre quelque chose.

— A-a-h ! fait Booger.

Il rejette encore une pelletée, puis plonge les deux mains dans le trou. A deux, ils arrivent à le sortir, le truc, et aussitôt, ils se mettent à pousser des vivats et des beuglements comme s'ils avaient trouvé un diamant de quatre livres.

— Vise un peu le flaconnage ! fait Otis. Un bidon de G.I. !

Nous autres, on se lève d'un bond pour aller voir ça de près. Otis et Booger sont dans le trou qu'ils ont creusé. Il est large d'un mètre et si profond qu'on s'y enfonce jusqu'aux genoux. Otis tient le machin dans ses mains. C'est bien un bidon en alu, comme en ont les soldats, mais il a l'air vieux et il est tout crasseux, comme s'il avait été enterré là depuis un bon bout de temps.

— Dis donc, il est plein ! braille Otis, tout excité.

Il secoue le bidon et sourit à Booger, qui l'empoigne à son tour, puis, de la main l'époussette.

— Messieurs les jurés, vous allez voir ce que vous allez voir ! qu'il gueule.

L'oncle Sagamore fronce les sourcils, l'air quand même un peu épaté. Il jette un coup d'œil sur le bidon et dit :

— Sans blague, les enfants, j' me rappelle pas avoir vu ça dans le coin...

— Ben, voyons ! fait Booger. Pour moi, le bidon, il est venu tout seul en douce, il a fait son plein de tord-boyaux, puis il s'est planqué sous terre, pour faire son hibernation.

L'oncle Sagamore fait pas attention à lui. Il se gratte la joue en

regardant le bidon.

— Crénom de nom !... il marmonne comme s'il se parlait à lui-même. Maintenant que j'y pense, ça m' a dit quéqu' chose... (Il hoche la tête.) Mais quoi ? j'en sais fichtre rien.

Otis reprend le bidon à Booger et va pour dévisser le couvercle, mais ça coince toujours. Il grogne, il y met toute sa force, mais le bidon ne bouge pas.

— Probable que c'est rouillé, dit Booger. Donne-moi ça, que j'essaie.

Il prend le bidon à Otis et fait de son mieux pour le dévisser, si bien que les veines se tendent sur son cou, mais rien ne se produit.

L'oncle Sagamore se gratte toujours la tête.

— Tu sais, Sam, il fait, j'ai idée que j'ai déjà vu c' truc-là quéqu' part...

— Moi, je le remets pas, répond Pop.

— Tiens-le, toi, dit Booger à Otis. Des deux mains. Et moi, je m'occupe du bouchon.

Ils grognent tous les deux sous l'effort, mais ça bouge pas un brin. Ils commencent à s'énerver sérieusement.

— Crénom de nom ! crie Booger. Pourquoi qu'il se sert de bidons, maintenant ? Ça fait bien trente ans qu'il garde sa gnôle dans des bocaux !

Otis secoue la tête :

— Il a dû le piquer dans un magasin de surplus.

L'oncle Sagamore relève vivement la tête.

— Dis donc, j'y suis ! qu'il fait à Pop. J' savais bien que je l'avais déjà vu quéqu' part, c' truc-là !

Booger et Otis s'arrêtent de grogner et de s'acharner sur le bidon pour regarder l'oncle.

— Tu l'as acheté aux surplus ? demande Pop.

— Non, dit l'oncle Sagamore. C'est les petits gars qui me l'ont donné. Les petits gars de la société de crédit. Ça doit faire dans les six, sept ans...

Booger lâche le bidon et s'éponge la figure.

— Ecoute-le ! Il va nous en sortir une bien bonne ! qu'il fait.

— Tâche de trouver un gros caillou, lui dit Otis. En tapant dessus assez dur, on arrivera p't-être à le décroincer.

Booger se met à chercher dans la poussière.

— Ils te l'ont donné, tu dis ? demande Pop. C'était quelle société, déjà ?

— La Société de Crédit Redlands, répond l'oncle Sagamore. De

Waynesville, j' crois bien. Ça m'est revenu quand Otis a parlé de surplus, vu qu'ils ont acheté le coffre-fort à une vente du gouvernement.

— C'est quoi, qu'il y a dedans ? demande Pop. J' veux dire, dans le bidon ?

— Un genre de cordial, dit l'oncle Sagamore. Un d' ces pictons trafiqués à la mords-moi-le-nez, comme on en boit dans le beau monde.

Otis fronce les sourcils, comme s'il cherchait à se rappeler quelque chose.

— V'là le caillou, fait Booger en se redressant. Et maintenant, tiens-le bien et laisse-moi de la place, que je prenne mon élan.

Otis l'écoute même pas, il a toujours l'air de réfléchir dur. Il fourre le bidon sous son bras et allume une cigarette.

— La Société de Crédit Redlands... marmonne-t-il comme pour lui-même.

— Merde, alors ! lui dit Booger. Tu vas pas écouter ses menteries, non ? Une société de crédit qui distribue des bidons ! D'abord, il n'y a jamais été à Waynesville.

— Non, c'est eux qui sont venus ici, dit l'oncle Sagamore. Même qu'ils sont arrivés à quatre, dans un gros camion, et qu'ils se sont arrêtés dans mon bois du bas...

Booger hoche la tête.

— J' vois ça d'ici, qu'il fait, encore une histoire à dormir debout. Allez, Otis, tiens-moi ça, que je fasse sauter le bouchon.

Il ramasse la pelle et la plante dans la terre, entre lui et Otis. Otis appuie la capsule du bidon sur le manche. Booger balance le bras, mais, tout à coup, il change d'idée.

— La Société de Crédit Redlands ? qu'il répète, l'air songeur.

— Ils faisaient quoi, dans l' bois ? demande Pop.

— Oh !... fait l'oncle Sagamore. (Il lâche une giclée de jus de chique et s'essuie la bouche.) Comme je t'ai dit, ils arrivaient pas à ouvrir leur coffre. Z'ont amené des marteaux et des chignoles, tout un bazar. Même qu'il était salement cabossé le coffre.

Booger le regarde :

— Coffre ?... il répète.

On dirait que les yeux lui sortent de la tête ; il se tient tout raide, sa pierre à la main.

— L'avaient acheté aux surplus, à une vente du gouvernement, continue l'oncle Sagamore. Ils ont mis dedans leurs papiers et leurs affaires, et v'là la combinaison qui se détraque, je ne sais trop

comment. Toujours est-il que, pour l'ouvrir, c'était midi. Ils arrêtaient pas d'écrire des lettres au gouvernement pour réclamer des explications sur le fonctionnement de la serrure, ou l'envoi d'un spécialiste pour les dépanner, mais tu sais comment ils sont, les gens du gouvernement...

— Attends ! dit tout à coup Otis en regardant Booger. Tu te souviens ? On l'a jamais retrouvé...

— Et le cordial, ils te l'ont donné pourquoi ? demande Pop.

— Eh ben, avant de partir, y m'ont demandé si j'en voulais, répond l'oncle Sagamore. Il y avait deux bidons, mais faut croire qu'ils en avaient déjà vidé un. Et, d'abord, c'était une vraie saloperie, ce cordial – graisseux comme de l'huile de pied de bœuf. Ça m'a flanqué de ces crampes, quéqu' chose de carabiné, et la courante toute la journée.

Et voilà qu'il se passe de drôles de choses : Otis devient blanc comme une asperge, et Booger aussi. Ils ne disent trop rien, seulement leur figure continue à blanchir à chaque seconde.

L'oncle Sagamore n'a pas l'air de le remarquer. Il continue à causer à Pop.

— Bien sûr, y en a qui prennent goût à ces liqueurs fantoches, à force. Mais je croirais plutôt que les gars se sont payés ma tête, y se sont dit qu'un vieux schnock comme moi, il y verrait que du feu. Maintenant que j'y pense, ça serait de l'huile de graissage pour leur chignole que ça ne m'étonnerait pas, tellement c'était visqueux.

Booger et Otis sont quasiment pétrifiés. Ils restent là, sous le soleil brûlant, affalés sur le manche de la pelle et le bidon d'alou. Mais Booger a toujours le bras droit en l'air et il n'a pas lâché le caillou.

— Ça s'appelle comment, ce cordial ? demande Pop.

— Hum-m-m, fait l'oncle Sagamore en gonflant les lèvres. Ça finit par « jaune »... Attends... Crème de menthe jaune, voilà. C'est le nom qu'il m'a dit, le patron, et c'est lui qui m'a donné le bidon. Un grand diable d'homme, toujours en train de rigoler et de blaguer. Moi, il m'appelait Job.

— Job ? Pourquoi ça ?

— Oh ! juste histoire de se marrer. Il était comme ça, le gars ! Mais j' ferais p't-être mieux de te raconter comment je les ai connus, ces braves gens.

— Vas-y, dit Pop.

Ils s'allongent tous les deux à l'ombre du chêne, sans faire attention à Booger et Otis.

Moi, je les regarde, les gars au shérif, et du diable si je comprends ce qui les travaille, à moins qu'ils n'aient chopé un coup de soleil. En tout cas, ils ont l'air malade. Ils ont la figure tout en sueur :

— Je l'ai sec... je l'ai sec... je l'ai secoué !... chuchote Otis en fermant les yeux.

A ce moment, Booger se rappelle qu'il brandit toujours la pierre pour taper sur le couvercle du bidon. Lui aussi ferme les yeux ; ses lèvres bougent, mais rien n'en sort.

— Ça ne va pas comme vous voulez ? je demande.

Ils n'ont pas l'air de m'avoir entendu ; alors, je vais m'installer à côté de Pop pour écouter ce que l'oncle Sagamore est en train de lui raconter.

Il lâche une giclée de tabac, fait passer la chique d'une joue à l'autre et se cale le dos contre l'arbre.

— Eh ben, il fait, comme j' te le disais, ça remonte à il y a longtemps – à six, sept ans, p't-être ben... J' me souviens que j'étais descendu dans le creux pour chercher la vieille mule que j'avais dans le temps... Boomer qu'elle s'appelait... Tu dois pas te la rappeler.

Pop réfléchit pendant un moment.

— Non, finit-il par dire, j' m'en souviens pas, de ce nom-là.

L'oncle Sagamore hoche la tête.

— Boomer, elle était susceptible' comme c'est pas permis. Pour un mot, pour un geste, elle prenait la mouche et foutait le camp. Elle descendait du côté de la rivière, histoire de se planquer et de remâcher de vieilles rancunes. Et on peut s'attendre à tout d'une mule qu'a des idées noires. Il a donc bien fallu que j'aille la chercher.

» Me v'là parti au bas de la côte, un matin de bonne heure ; je fais cinq, six kilomètres et, tout à coup, j'entends un espèce de sifflement comme quand on ferme une porte pleine, en fer. Je m'en vais voir ce qui se passe, et je trouve un gros camion arrêté à côté du marais, dans le vieux sentier, où, dans le temps, on charriait le bois. Et, sur le bord du marais, je vois un gros coffre-fort, et quat' types qui tapent dessus comme des sourds, avec des marteaux et des barres de fer. Ils ont déjà fait sauter la porte extérieure, qu'est posée au pied d'un arbre, à cinq mètres de là, pleine de trous de vilebrequin et de bosses, ce qui me fait penser qu'ils ont dû y mettre un vieux coup pour l'avoir.

L'oncle Sagamore s'arrête de parler et regarde Booger et Otis, comme s'il venait de s'apercevoir qu'ils ont de drôles de bobines. Eux autres, ils bougent toujours pas. Y a plein de fourmis qui leur grimpent dessus, en glissant et en dérapant, rapport à la sueur qui leur coule de la figure et des mains, mais ils ont pas l'air de les sentir.

— Bon sang ! fait l'oncle Sagamore, vous écrimez donc pas après ce machin-là ! Pour sûr qu'il est tout rouillé, en dedans. Vous arriverez jamais à l'ouvrir sans clé.

— C'est... beuh-beuh-beuh, fait Booger, en avalant de l'air.

Les yeux lui sortent de la tête, et j'ai idée qu'il cherche à nous dire quelque chose.

L'oncle Sagamore hoche la tête.

— Jamais vu de gars si têtus ! il fait à Pop.

Puis il reprend :

— Où j'en étais déjà ? Ah ! oui. Ils ont donc fait sauter la porte extérieure et étaient en train de taper sur la petite porte en acier qu'est à l'intérieur. Moi, j' les connaissais pas, ces gens-là, mais j'ai compris tout de suite qu'ils étaient dans le crédit, vu qu'il y avait marqué sur la grande porte, qu'était au pied de l'arbre : « Société de Crédit Redlands. »

» Eh ben, quand les types se sont retournés et qu'ils m'ont vu, ils ont d'abord pas eu l'air content. Probable qu'ils croyaient que j'allais leur tourner autour et me foutre dans leurs pattes. Le grand – on voyait bien que c'est lui qui commandait – il vient vers moi et me demande ce que je fais là. Alors, j'y explique le coup de la vieille Boomer, comme quoi il me fallait la retrouver parce qu'une mule qu'a des idées noires, elle ferait n'importe quelle bêtise. Ça a dû les rassurer, alors il m'envoie une tape dans le dos et me dit qu'il connaît la question vu qu'il a eu des mules, lui aussi, avant de se mettre dans les affaires de crédit. « Vous en faites donc pas pour la vieille Boomer, qu'il ajoute, elle fera pas de folies. » » Il me dit qu'il s'appelle Charlie et qu'il est le président de la société. C'est pour ça qu'il porte un pistolet dans la ceinture de son falzar : même que c'était écrit dans le règlement, le coup du pistolet, rapport aux placements des actionnaires qu'il fallait protéger quand le coffre, il était transbahuté. Là-dessus, il appelle un de ses hommes et lui passe le pistolet. Il lui dit : « Y a Job qu'a perdu sa mule. Va avec lui dans le bois et tâche moyen de la retrouver. Et que ça saute !

« Vous êtes bien honnête, que je lui répons, mais pas question d' vous faire perdre vot' temps. Alors, continuez vot' boulot, je dis, vous occupez pas de moi. »

» On s'assoit tous les deux, avec Charlie, et j'y demande pourquoi ils se donnent tout ce mal pour ouvrir le coffre : c'est-y qu'ils auraient perdu la clé ?

« Eh ben, il me répond, vous avez mis en plein dans le mille. »

» Et il m'explique qu'ils ont acheté le coffre aux surplus du gouvernement et qu'ils y ont foutu tout leur fric et leurs documents, et voilà qu'ils arrivent plus à l'ouvrir ! Même qu'ils ont écrit au gouvernement, mais, depuis quatre ou cinq mois que ça durait, ils ont jamais eu de réponse ; alors, ils se sont dit qu'il y avait qu'une chose à faire : forcer la porte pour sortir leur bazar et en racheter un autre, de coffre.

» Pendant ce temps, ses trois copains, ils ont fini par démantibuler la deuxième porte. Alors, ils ont vidé le coffre et ils ont fourré tout ce qu'il y avait dedans dans des sacs de toile exprès. Qu'est-ce qu'il y avait comme oseille ! Après, ils attrapent les barres de fer et balancent le coffre et la première porte dans le marais. Parce que Charlie, il m'explique comme ça que, s'il y a une chose qu'il peut pas supporter, c'est quand les gens de la ville ils passent dans un coin de campagne et qu'ils laissent derrière eux un tas de saloperies. Ils finissent par charger les sacs et les outils dans le camion. Puis, comme ils sont pour partir, y en a un qui pointe son doigt sur moi et qui fait : « Et le plouc, qu'est-ce qu'il devient ? »

« Ecoutez, mecs, dit Charlie, justement, j'étais en train d'y penser. A mon idée, on lui doit quéqu' chose, à Job, vu qu'on s'est arrêtés sur son terrain. Si on lui filait tout ce qui nous reste de cordial ? »

» Les autres sont d'accord, et ils me font voir le bidon, qu'est couché dans un petit carton, sur une couverture pliée. Y a un aut' bidon à côté, mais il est vide.

» Je leur dis que c'est pas de refus, mais qu'il faut surtout pas qu'ils se privent pour moi, et je leur demande ce que c'est, au juste, qu'il y a dans le bidon. Alors, Charlie, y m' répond : « C'est de la crème de menthe jaune d'importation, garantie d'origine.

« Pas possible ? je fais.

« Vous connaissez ? » il me demande.

» Eh ben !... comme je voulais pas avoir l'air d'un vieux culterreux qui connaît rien aux chipesters qu'on boit dans le beau monde, j' réponds que, pour sûr, j'en ai entendu parler et pas qu'une fois !

« Alors, qu'il me dit, vous savez l'effet que ça fait !... »

» Et le v'là qui me cligne de l'œil et qui m'envoie des coups de coude dans les côtes.

« Espèce de vieux cochon ! qu'il fait, les donzelles n'auront qu'à bien se tenir ! » Et puis, d'un coup, il s'arrête et il prend l'air grave. « Minute, les gars, qu'il fait, on a oublié quéqu' chose. On peut pas lui filer le cordial, à Job, vu que c'est pas légal. Dans le comté, c'est le régime sec ! »

» Les autres, bien sûr, lui donnent raison. Et puis Charlie claque des doigts et il dit :

« J'ai trouvé ! Supposons qu'on se tire, nous aut', et qu'on oublie le bidon, sans faire exprès ? Eh bien, Job, il peut tomber dessus, comme par hasard !

» – C'est ça, disent les gars, bonne idée ! »

» Là-dessus, Charlie, il m'fait un beau sourire, il m'envoie une tape dans le dos et il grimpe dans le camion avec les autres.

« Attends qu'on soit hors de vue, il me crie, et après, l' truc est à toi ! »

L'oncle Sagamore s'arrête de causer et jette un coup d'œil à Booger, puis à Otis.

— Tu sais, Sam, il fait, j'ai jamais vu de gars si courageux ! Ils y sont toujours, après ce bidon !

Moi, j'ai pas du tout l'impression qu'ils sont après le bidon, ou autre chose. Pour tout dire, je comprends rien à ce qu'ils fabriquent, parce qu'ils font rien que de se cramponner au bidon. Ça fait comme si Booger, il cherchait à le fourguer à Otis pour pouvoir s'écarter, et Otis, de son côté, chercherait à le filer à Booger, pour pouvoir se reculer, mais, en fin de compte, ni l'un ni l'autre ne veut le lâcher. Et tellement qu'ils sont en nage que leur figure a l'air d'être barbouillée d'huile.

— Comment ça se fait que c'te liqueur, elle soit enterrée dans ce trou ? demande Pop.

— Ah ! oui... fait l'oncle Sagamore. Eh ben, voilà : une fois qu'ils ont été partis, j'ai dévissé le couvercle et j'ai bu une lampée, histoire de goûter, et, comme je te l'ai dit tout à l'heure, c'était rien moche – c'était gras et ça vous emportait la gueule. J'en ai eu l'estomac tout retourné et ça m'a flanqué la colique. Alors, quand j'ai ramené le bidon à la maison, j'ai mis deux bouts de charbon de bois dedans, et je l'ai enterré, histoire de faire décanter c't' huile de pied de bœuf...

— Hum... fait Pop. Ça a dû le bonifier, le cordial. T'en as pas regoûté, depuis ?

L'oncle Sagamore hoche la tête :

— Pour rien te cacher, il m'est complètement sorti de la tête, ce bidon... Il a fallu que ces deux zèbres le sortent du trou.

Je regarde vers Booger et Otis et m'aperçois qu'en fin de compte, ils se sont décidés pour le bidon. Ce qu'ils veulent, c'est le mettre par terre.

Ils plient le genou, doucement, tout doucement, en faisant glisser le bidon le long du manche de pelle, avec l'idée de le poser sur le tas de terre qu'est au bord du trou. A les voir faire, on dirait que, ce bidon, il est plein d'or ou de diamants.

Mais ça ne va pas tout seul. Le haut du manche est rentré dans le tricot à Booger et remonte le long de sa manche droite. Ça les freine, ils peuvent plus descendre. Ils tendent les bras tout ce qu'ils peuvent, en reluquant le tas de terre comme s'il se trouvait à des millions de kilomètres de distance, alors qu'il n'est qu'à dix centimètres, grand maximum. Au bout d'un moment, ils commencent à remonter le bidon le long du manche, mais ils n'arrivent pas à dégager ce manche de malheur de la manche du tricot et, pour reposer le bidon, c'est une

autre paire de manches. Tout ça m'a l'air drôlement ballot – ils n'ont qu'à le lâcher, le bidon, c'est simple comme tout ! Seulement voilà – ils sont pas fichus de piger ça tout seuls. Les v'là qui se tortillent dans tous les sens, et Booger a beau hausser l'épaule, il arrive pas à se désembringer. A les voir, on dirait qu'ils sont en train de guincher, tous les deux.

L'oncle Sagamore se lève.

— Attendez, mes braves, il leur fait, j' vais vous donner un coup de main. Où qu'il est vot' caillou ? J'y tape un bon coup, sur le couvercle, et...

Booger et Otis sont presque en fin de descente, mais quand ils voient l'oncle se lever, ils s'arrêtent pile et leurs yeux se dilatent, se dilatent, au point qu'ils ont l'air de leur sortir de la tête.

— Heuh... heuh... heuh... fait Booger comme s'il venait de recevoir une giclée d'eau glacée dans le dos.

L'oncle Sagamore leur prend le bidon et se met à chercher le caillou que Booger a lâché. Eux autres, ils ne bougent pas, ils regardent le bidon comme s'ils n'arrivaient pas à comprendre qu'il est plus dans leurs mains.

— Ah ! le v'là ! fait l'oncle Sagamore.

Il ramasse le caillou que Booger a jeté.

Et soudain les mecs se mettent en mouvement. Au premier coup, ils réussissent un bond de cinq mètres et le manche de la pelle se dégage de la manche à Booger, et la pelle s'en va dinguer au loin. Ils sautent dans leur bagnole, démarrent en marche arrière et emboutissent le tas de bûches qu'est sous le chêne. Le pare-chocs arrière droit se plie en accordéon. Mais, déjà, la bagnole s'élance en avant en décrivant un demi-cercle. En un rien de temps, elle a atteint le haut de la colline et la clôture en barbelé. Puis elle disparaît derrière les arbres.

L'oncle Sagamore les suit du regard en hochant la tête.

— Hum... il fait.

Il s'assoit sur le tas de pierres et pose le bidon sur ses genoux. Pop s'approche et le regarde faire. Il a comme un tout petit sursaut, quand il voit l'oncle Sagamore brandir le caillou, puis il sourit et hoche la tête à son tour.

L'oncle Sagamore donne deux, trois coups sur le couvercle, le tournicote un moment, et voilà la capsule qui se dévisse toute seule. L'oncle crache sa chique, renverse la tête et boit une bonne lampée. Après, il s'essuie la bouche d'un revers de main et passe le bidon à Pop.

— J'avais comme qui dirait le pressentiment qu'ils se planquaient

là-haut, dit-il. L'année où il y a les élections, ils sont curieux de tout ce qu'on fait.

— Ça m'en a tout l'air, répond Pop.

Lui aussi boit un coup.

— A propos, c'est le bidon qu'était vide, hein ? il demande.

— Oh !... fait mon oncle Sagamore en refourrant la chique dans sa bouche et en la faisant tourner au creux de la joue. Pour êt' vide, il l'était. Je l'ai trouvé là-bas, près du marais, y a deux ans. L'été était sacrément chaud, et le marais quasiment à sec. Et v'là-t'y pas que j'aperçois ce sacré coffre-fort de la Société de Crédit Redlands qui sortait de la vase avec sa porte tout arrachée. La police l'a cherché pendant des années. Quand les pluies d'automne sont venues, le marais s'est rempli et je pense que personne n'a jamais vu le coffre, à part moi.

Pop hoche la tête.

— Eh ben ! paraît que ce truc-là, ça pète comme rien.

L'oncle Sagamore reprend le bidon.

— C'est pas moi qui irais m'amuser avec, surtout depuis que j'ai vu la porte du coffre... Mais te casse pas la nénette ! J'ai lavé le bidon avec de l'eau de source avant de le remplir.

CHAPITRE III

Eh bien, il s'est passé à peine une heure que le shérif s'amène en personne, plus mauvais qu'un chat mouillé.

Pop et l'oncle Sagamore ont, entre-temps, liquidé le bidon. On est couchés tous les trois sur la véranda de devant, quand tout à coup on voit l'auto qui s'engouffre par la barrière qu'est près du chemin de sable et qui descend la côte à fond de train, en sautant sur les cassis. Elle va pour emboutir le chêne, mais stoppe juste à temps, et le shérif descend vivement, brandissant un journal.

C'est le genre pot-à-tabac, à la figure ronde et à la moustache blanche ; et son dentier doit sûrement avoir un défaut parce qu'il siffle quand le shérif est énervé, autrement dit, presque en permanence. Le shérif traverse la cour au pas de charge et fourre le journal sous le nez à l'oncle Sagamore.

— ... Pffft... ssshhh ! il fait.

L'oncle Sagamore a l'air drôlement content de le voir.

— Si c'est pas le shérif ! qu'il fait. Asseyez-vous donc.

Le shérif crachote encore un coup, puis se reprend.

— Sagamore Noonan, il braille, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de bidon de nitroglycérine à la mords-moi-l'œil ?

L'oncle Sagamore le regarde, les yeux ronds.

— Un bidon de quoi ?... qu'il fait.

Le shérif débite quelques gros mots en chapelet.

— Le bidon que mes gars viennent de déterrer ici...

— Ah ! çui-là ! fait l'oncle Sagamore en crachant une giclée de jus de chique. Vous parlez de mon cordial ! Ils vous ont bien dit que c'est un cadeau qu'on m'a fait ?

— Oui, répond le shérif, et je veux savoir ce qu'il y avait dans le bidon.

— Ce qu'il y avait dedans ? répète l'oncle Sagamore. Mais j' le leur ai dit ! Un cordial. Une de ces liqueurs fantoches...

— Où est-elle ? aboie le shérif. Qu'est-ce que vous en avez foutu ?

— Eh ben, on l'a bue... dit l'oncle Sagamore.

— *Bue ?*

L'oncle Sagamore opine de la tête.

— Pour sûr ! Et vous savez, shérif, avec le charbon de bois, elle s'est drôlement décantée, l'huile de pied de bœuf. Tout compte fait, c'était bien flatteur au goût...

Il tend le bras derrière lui et attrape le bidon.

— Si j'avais su, il dit, je vous aurais gardé un petit fond...

Le shérif lui arrache le bidon vide des mains, le flaire, pousse un juron et le balance dans la cour.

— Bon, il fait froidement. La dernière fois, c'était de l'huile de croton qu'était du whisky ; cette fois, c'est le whisky qu'était de la nitroglycérine. Alors, écoutez-moi bien, Sagamore Noonan, faut pas trop tirer sur la ficelle ! Ne vous avisez pas à fabriquer une seule goutte de gnôle, sinon je vous rembarque en prison, et si vite que le vent de la course vous plumera comme des poulets !

L'oncle Sagamore prend un air vexé.

— D' la goutte ? Voyons, shérif, même si j'avais envie de commettre cette mauvaise action, je m'en empêcherais ! Quand c'est l'année des élections, suffit qu'on allume un cigare, en bas, dans les bois, pour que sept adjoints vous tombent dessus en gueulant : « Ça fume ! », avant qu'on ait seulement le temps de souffler l'allumette !

La figure du shérif devient toute rouge.

— Que je vous y prenne seulement, et vous verrez ! Tenez, regardez ça !

Et il flanque le journal dans la main à l'oncle Sagamore. Pendant que lui et Pop sont en train de lire, je me penche par-dessus leur épaule pour me rendre compte, moi aussi, pourquoi le shérif fait tout ce foin. C'est le journal de Jérôme, l'*Abeille du comté de Blossom*, et l'article que le shérif a montré est en première page. Il y a un tas de mots compliqués que je comprends pas très bien. Le titre, c'est : *Un scandale public*.

Notre comté peut se voiler la face. Le respect des lois n'est plus qu'un vain mot. Et pourtant, à dix jours des élections primaires, aucun candidat ne s'est encore présenté contre le shérif, qui sollicite sa réélection. Serions-nous à court d'hommes ? Ou avons-nous renoncé à faire respecter la loi ?

En ce moment même, on défie ouvertement l'ordre public en distillant illégalement du whisky, à quinze kilomètres à peine du siège de notre journal. Il en a toujours été ainsi. Peut-être en sera-t-il toujours ainsi. Depuis douze ans, le shérif en place s'efforce soi-disant d'endiguer ce Niagara de saute-barrière, mais, en attendant, les représentants de l'Ordre ont passé du stade de l'impéritie à celui de l'incurie, pour finir dans le vaudeville ! Le maïs fournit toujours son essence, l'arnaque est entrée dans

les mœurs, les gangsters s'entre-assassinent et des demoiselles s'ébattent parmi les pins séculaires, vêtues en tout et pour tout d'un collier de verroterie.

Nous voudrions que cela changeât, mais comment faire, si aucun candidat ne se présente pour le poste de shérif ? Personne n'aura-t-il ce courage ? Que le candidat éventuel sache, en tout cas, qu'il pourra compter sans réserve sur l'appui de notre journal. Mais le temps presse, ne l'oublions pas. Dans deux jours, il sera trop tard.

L'oncle Sagamore a fini de lire et rend le journal au shérif.

— Allons, shérif, dit-il, j'ai idée que vous commencez votre campagne de bien bonne heure, c't' année ! Mais vous faites pas de bile : nous autres, on vous suit. Moi et Sam, on vote pour vous, et cochon qui s'en dédit !

Le shérif devient encore plus rouge. Il jette le journal par terre et son dentier se remet à siffler.

L'oncle Sagamore fait passer sa chique d'une joue à l'autre et gonfle les lèvres, l'air pensif.

— Tu sais quoi, Sam ? qu'il dit à Pop, la politique, c'est le plus vache des métiers. Y a pas de sécurité ! Va donc savoir si on n' sera pas battu aux élections ? Et quand ça arrive, on est foutu de perdre la tête et de s' mettre à travailler pour gagner sa croûte...

Le shérif semble sur le point d'éclater, mais il finit par remettre ses fausses dents en place.

— Bon, bon, il fait, vous voulez faire le malin, Noonan ? Eh bien, continuez ! Moi, je vous ai averti.

Il lâche quelques gros mots, envoie un coup de pied dans le journal et retourne au pas de charge vers sa bagnole. L'instant d'après, elle a déjà remonté la côte dans un tourbillon de poussière et elle disparaît derrière les arbres.

— Tu crois que quelqu'un va se présenter contre lui ? demande Pop.

— Ça m'étonnerait bien, Sam, dit l'oncle Sagamore. M'est idée que personne n'en veut, de son turbin. A moins d'un schproum dans les jours qui viennent, il peut dormir tranquille.

Mais les choses se sont passées autrement. C'est arrivé pas plus tard que le lendemain, le truc qu'a déclenché tout le bastingue des élections.

Vers dix heures du matin, ce jour-là, j'étais sur les bords du lac, en train de pêcher l'écrevisse, quand Pop a gueulé qu'il s'en allait à la

ville chercher du saindoux, pour faire frire les saucisses. On n'a pas pris notre auto, mais la camionnette à l'oncle Sagamore. Il s'est pas fatigué à se changer, ni à mettre ses chaussures ; Pop, lui, avait sa salopette et des bottes de cow-boy et un sombrero de paille qu'il avait l'habitude de porter aux courtines quand il se faisait appeler « Lad Noonan ».

Si on prend le chemin de sable, ça fait près de sept kilomètres, par les collines et les bois, avant de déboucher sur la nationale et, de là, y a huit kilomètres jusqu'à la ville. Jérôme est une chouette petite ville, qui semble bien tranquille quand on connaît les grandes villes comme Hialeah et Belmont Park. Presque toutes les boutiques sont groupées autour du square, où il y a le tribunal. Et puis, il y a des arbres et deux vieux canons, en souvenir de je ne sais plus quelle guerre.

L'oncle Sagamore a besoin d'essence pour sa camionnette, alors, avant d'aller dans le centre, on s'arrête à une station-service, au coin de la rue. Y a une autre voiture garée dans l'allée, une chouette décapotable, à la capote baissée. Dedans, y a une dame tout ce qu'il y a de chouette, et jeune, avec de longs cheveux qui lui tombent aux épaules, et qui ont la couleur de la glace à la vanille. Elle a l'air d'attendre le conducteur qu'est parti je ne sais où.

Y a deux hommes qui sortent du petit bureau pour nous mettre de l'essence, un petit brun et un grand costaud, avec des cheveux roux frisés et un sourire en coin. Sa casquette blanche est posée de travers sur son crâne. L'oncle Sagamore descend de la camionnette, et ses pieds nus font pchutt-pchutt-pchutt sur l'allée en ciment.

— De l'ordinaire, qu'il dit. M'en faudrait pour trois dollars.

— Oui, môssieu, fait le costaud.

Il tourne la tête et cligne de l'œil à son copain. Pour moi, il doit penser que l'oncle Sagamore a une drôle de dégaine, avec ses pieds nus et le pantalon de son bleu qu'est roulé plus haut sur une jambe que sur l'autre.

Pop descend, lui aussi, et, avec l'oncle Sagamore, ils vont au réservoir d'eau fraîche. De l'autre côté de la camionnette, les deux types vissent le tuyau et se mettent à pomper l'essence. J'entends le costaud qui dit à l'autre :

— Vise le vieux plouc... non, mais tu t'rends compte ?

— Il vaut dix ! l'autre répond.

— Dis, tu sais pas ? J'vais y fourguer une paire de vieux pneus retapés qui nous sont restés sur les bras.

— Tu rigoles, Curly ! C'te camelote ! T'y arriveras jamais !

— Tu crois ça ? Laisse-moi faire, tu verras comment on s'y prend, quand on est bon vendeur.

Je descends, moi aussi, et m'en vais du côté du distributeur de Coca-Cola. Pop me file dix *cents* et je les mets dans la fente. Juste à ce moment, un homme sort des lavabos, un grand type à l'allure aisée, brun de visage, avec des yeux gris qu'ont l'air de rigoler tout le temps. C'est Murph. Il a toujours cet air-là, et il porte toujours une casquette de base-ball. Murph tient une salle de billard et c'est un grand ami à l'oncle Sagamore. C'est lui qui m'a dit que l'oncle Sagamore est le seul vrai génie qu'il ait jamais rencontré, sauf que je sais pas ce que c'est, un génie !

— Salut, les hommes ! qu'il fait à Pop et à l'oncle Sagamore en leur serrant la main. Venez avec moi, que je vous présente une amie.

On s'en va vers la décapotable, et Murph dit :

— Mon chou, c'est les frères Noonan, Sagamore et Sam... Les hommes, j'vous présente Miss Malone.

Elle les regarde et sourit.

— Tiens, tiens ! qu'elle fait. Des gars de Princeton⁽⁵⁾ ! Salut, les copains !

— On vous salue bien, répondent Pop et l'oncle Sagamore.

Je bois une gorgée de Coca-Cola et j'explique à l'oncle Sagamore que le grand costaud veut lui refiler des pneus.

— Ma parole ! Tu es sûr ? il demande.

— C'est ce que j'ai compris, je réponds. Il a dit comme ça qu'il veut te les fourguer – ça veut bien dire ça, non ?

Lui et Pop se regardent. L'oncle Sagamore fait la moue et se met à réfléchir.

— Eh ben, finit-il par dire, tu dois avoir raison, pas vrai, Sam ?

Ils retournent à la camionnette et regardent les deux types. Le brun est en train d'essuyer le pare-brise. Quand Curly a fini de faire le plein, il fait le tour de la camionnette et se plante devant l'oncle Sagamore.

— Voilà, môssieu, il fait. Vous voulez que j' vérifie vos pneus ?

— Si c'est pas trop vous demander, répond l'oncle Sagamore.

Murph s'adosse à la décapotable et les regarde l'air drôlement intéressé. Il arrête pas de sourire et de hocher la tête.

— Allez, on y va, dit Miss Malone. Qu'est-ce qu'on attend ?

— Minute, fait Murph. J'ai envie de voir ça.

— Quoi ?

— La souris qui va bouffer le matou.

Curly attrape la pompe à air, s'accroupit devant la roue avant et commence à dévisser le bouchon. Tout à coup, il regarde le pneu avec attention, siffle doucement, jette encore un coup d'œil dessus, puis va

examiner l'autre pneu avant. Il fait une drôle de tête !

— Quéqu' chose qui va pas ? lui demande l'oncle Sagamore.

— Euh... non, j' vois pas, répond Curly. Ce pneu m'a l'air un peu fatigué, c'est tout. Probab' qu'il a roulé pas mal de kilomètres, pas vrai ?

— Hum... fait mon oncle Sagamore. Ça s' pourrait bien...

— Vous savez, reprend Curly, il s' trouve que j'ai deux pneus, qualité extra. Le gars qui me les a commandés n'est jamais venu les prendre. J' pourrais vous faire un prix.

L'oncle Sagamore s'agite un peu.

— Des peneus ? qu'il fait. J' pensais pas en acheter, des peneus.

— J' vous les laisse quasiment pour rien, dit Curly.

Il regarde toujours le pneu de la roue avant, en hochant la tête.

L'oncle Sagamore se gratte la jambe avec son gros orteil. Il sort de sa poche son porte-monnaie en cuir, l'ouvre et regarde dedans. Puis il en tire un gros paquet de billets, jette un coup d'œil dessus et hoche la tête d'un air gêné.

— J' sais pas trop, dit-il. Pour rien vous cacher, j' comptais pas acheter d' peneus, tant que j'ai pas rentré la récolte.

— Je comprends parfaitement, fait Curly, tout ce qu'il y a d'aimable.

Il se lève, sourit et envoie une tape dans le dos à l'oncle Sagamore :

— Ils tiendront encore un bon bout de temps, vos pneus ! C'est sûr !

— Je suis bien aise de vous l'entendre dire, répond l'oncle Sagamore. J' voudrais pas avoir des ennuis d' ce côté-là.

— N'y pensons plus, fait Curly. Avec les pneus, on peut jamais savoir... Comme je le disais l'autre jour à Jack...

Il s'arrête de parler et sa figure devient toute triste. Et puis le voilà qui se détourne et qui se met à tripoter le loquet du capot, comme pour vérifier s'il est bien fermé.

— Quoi donc ? demande l'oncle Sagamore.

Curly pousse un soupir et hoche la tête.

— Oh ! c'est rien, il fait. Jack, c'est un vieux pote à moi, Jack McClanahan, qu'il s'appelle. Mais faut pas que j' vous embête avec mes histoires...

— Si vous avez besoin d'un coup de main... commence l'oncle Sagamore.

— Merci, fait Curly. C'est bien aimable à vous... Mais... à vrai dire... y a plus rien qu'on puisse faire. Il est mort, Jack. Il s'est tué

l'autre semaine...

— Voyez-vous ça ! s'exclame l'oncle Sagamore. J' suis bien contrarié pour vous... C'est-y pas malheureux, Sam !

Pop opine de la tête.

— Ça m' fend le cœur...

— Comment c'est arrivé ? demande l'oncle Sagamore. A moins que... ça vous embête d'en parler ?

— Oh ! ce n'est rien, dit Curly, qui s'efforce de dominer son chagrin. L'a eu un accident. Ça doit être c't' histoire de pneus qui m'y fait penser. Vous comprenez, c'est pour lui qu'on a fait venir ces pneus. On les a reçus jeudi, alors, j'y ai téléphoné...

Il s'arrête et se détourne encore, comme s'il n'en pouvait plus.

— Euh... qu'est-ce qui s'est passé ? demande l'oncle Sagamore.

— Eh bien, fait Curly, comme je viens de vous le dire, j'y ai téléphoné, et il m'a dit qu'il allait venir vendredi matin de bonne heure, pour faire enlever ses vieux pneus et monter les neufs. Seulement, jeudi soir, il a eu un coup dur. Il devait rouler à cent à l'heure pour le moins et v'là qu'un des vieux pneus éclate. La bagnole se retourne et il passe à travers le pare-brise.

L'oncle Sagamore hoche la tête, tout marri.

— Eh oui, des trucs pareils, ça donne à penser...

Curly baisse les yeux et continue à tripoter le loquet du capot.

— Il a eu la cariatide tranchée, il ajoute tout bas. Saigné à mort ! On l'a retrouvé couché à côté de la bagnole, sans une égratignure, sauf c'te cariatide, tout blanc, qu'il était, comme une chemise de dimanche...

L'oncle Sagamore sort son grand mouchoir rouge et se mouche.

— Y a pas de mots pour ces choses-là... il fait.

Curly se redresse et envoie une tape sur le capot de l'auto.

— On n'y peut rien, il dit en redressant les épaules. Faudra tous y passer un jour, pas vrai ? Bon, voyons, combien ça fait ? Trois dollars d'essence... j' crois que c'est tout, les hommes, hein ?

L'oncle Sagamore sort de son porte-monnaie un billet de dix dollars et le lui tend. Puis, les yeux baissés, il reste là à piétiner.

— Euh... il fait, vous me les feriez combien, ces pneus ?

Curly s'en allait déjà vers le bureau, mais il s'arrête :

— De quoi ? Ah ! oui, les pneus ? (Il réfléchit.) Voyons... Normalement, je les vends vingt dollars pièce. Mais comme ils étaient commandés pour Jack... pas question d' gagner dessus. Alors, voilà : je vous laisse la paire pour trente-cinq dollars.

— C'est ben correct à vous, dit l'oncle Sagamore. Mais s'agit pas de

perdre dessus, non plus. J' suis pas homme à profiter d'un malheur...

— 'coute voir, dit Pop, le moins que je puisse faire, c'est de payer l'essence. Tu permets ?

Il prend les dix dollars à Curly et les rend à mon oncle Sagamore, puis il refile à Curly un billet de cinq qu'il a sorti de son propre portefeuille. Ils s'en vont dans le bureau et je les suis.

Curly pose le billet de cinq sur la tablette et fait marcher la caisse enregistreuse. Le tiroir s'ouvre. A ce moment l'oncle Sagamore dit à Pop :

— Pas question, Sam, c'est pas à toi de payer.

Il attrape les cinq dollars, les rend à Pop et remet à la place le billet de dix.

— Pour les peneus, qu'il fait, c'est-y que vous comptez les chambres à air en plus, ou c'est tout compris ?

— Les chambres à air sont en plus, répond Curly. Mais j'en ai qui sont pas chères du tout.

Il va pour rendre la monnaie, mais Pop a repris le billet de dix dollars.

— Non, non, qu'il dit à l'oncle Sagamore, l'essence, c'est pour moi. Tiens, j'ai ce qu'il faut. (Il sort des pièces d'un dollar de son porte-monnaie.) Non, attends, y en a que deux... Tenez, il dit à Curly, j'ai une idée. Donnez-moi d' la monnaie sur c' billet de cinq.

— Si t'y tiens absolument, on partage, dit l'oncle Sagamore.

Il sort des pièces d'un dollar de son porte-monnaie.

— Bon, alors, vous n'avez qu'à me donner quatre billets d'un dollar et puis deux fois cinquante *cents*, dit Pop à Curly. Et à lui, vous rendez trois dollars...

Ils ont l'air de plus savoir où ils en sont. Pop, Curly et l'oncle Sagamore se passent et se repassent l'argent. Curly prend cinq pièces d'un dollar dans sa caisse, il en remet une dedans, ressort deux pièces de cinquante *cents*, file trois dollars à l'oncle Sagamore et deux à Pop. Pop en file deux à l'oncle Sagamore, qui reprend le billet de cinq et le remet à Pop avec un dollar de mieux.

— Non, non, dit Pop, tu t' goures. C'est pourtant simple comme bonjour ! L'essence, ça fait trois dollars. Trois ôtés de cinq, reste deux. Tu vois ? Tu m'en donnes un de trop. Et voilà ton billet de dix...

— Allons, Sam, tu m'embrouilles, dit l'oncle Sagamore. Tiens, prends le billet de dix et rends-moi cinq plus deux. Sept, ôté de dix, ça fait trois...

Curly est de plus en plus ahuri. Pop et l'oncle Sagamore sont debout, de chaque côté de la caisse, et Curly arrête pas de tourner la tête de l'un à l'autre pendant qu'ils se passent et se repassent les

billets. Moi, j'y comprends rien non plus : j'ai comme idée qu'ils lui ont rien donné du tout, mais Curly, il fait que sortir de l'argent de la caisse pour leur en donner.

— 'coute voir, dit Pop, j'y suis maintenant. Bouge pas. Garde ce que t'as dans la main. Lui, il te donne deux dollars, et le compte y est. Tu me suis ?

Il va pour se retourner, mais en reculant son pied butte contre une caisse de bouteilles vides de Coca-Cola qu'est rangée contre le mur.

— Crénom de nom ! fait Pop.

Il bat l'air des bras et tombe par terre.

Curly et l'oncle Sagamore se précipitent vers lui pour l'aider à se relever.

— Ça va ? ils lui demandent en même temps.

— Mais oui, mais oui, fait Pop.

Il se relève, mais on dirait qu'il a du mal à se redresser, il est quasiment plié en deux. Pop époussette son bleu et dit à l'oncle Sagamore :

— Maintenant qu'on a payé l'essence, tu veux bien jeter un coup d'œil sur les peneus ?

— J' veux bien, répond l'oncle Sagamore. Manquerait plus qu'on ait un accident comme ce McClanahan. (Il regarde Pop et fait :) T'es sûr de pas avoir du mal ? Te v'là tout tordu...

— Vous avez mal dans le dos ? demande Curly.

De son pied, il repousse dans un coin les bouteilles de Coca-Cola qui ont roulé un peu partout.

— J' regrette, pour sûr...

— Je vous dis que ça va, fait Pop. (Il se redresse un petit coup, mais son dos veut pas rester droit.) C'est juste dans le dos que j'ai pris. Dans un moment, ça va aller mieux. Allez, voyons voir ces peneus !

— Voilà, voilà, fait Curly.

Il attrape les pneus qui sont accrochés au râtelier et les sort dans l'allée, mais on dirait que l'affaire ne l'intéresse plus. Du coin de l'œil, il continue à surveiller Pop.

— Eh ben, fait l'oncle Sagamore en promenant les doigts sur les bandes. Regarde voir, Sam, c'est-y pas beau, ça ? J'ai idée qu'on fait une affaire !

— Avec des peneus pareils, on risque plus rien, dit Pop.

Il se baisse pour les regarder, mais quand il veut se redresser, faut qu'il s'appuie des deux mains sur les genoux. Il est toujours tordu et j'ai peur qu'il se soit fait très mal.

— Je paie ma part, hein ? il dit à l'oncle Sagamore.

L'oncle Sagamore gonfle les lèvres, l'air pensif.

— Tu sais, il fait, j'avais quasiment oublié...

Curly qui est en train de regarder Pop, se tourne vivement vers l'oncle Sagamore.

— Quoi donc ? demande Pop.

— Faudrait pas qu'on se mette en retard, dit l'oncle Sagamore. L'avocat, il nous attend à onze heures. On pourrait payer les pneus tout de suite, et...

Curly tire un mouchoir de sa poche et se tamponne la figure.

— Avo... avocat ? il répète.

Il se trouve qu'au même moment, je regarde Murph, et je vois qu'il n'en perd pas une miette. On dirait que ça le fascine. Et Miss Malone pareil. Murph avale de travers la fumée de sa cigarette et se plie en deux comme un malheureux.

— Un avocat, vous dites ? demande Curly.

L'oncle Sagamore n'écoute pas. Il se gratte le menton en examinant les pneus.

— V'là ce qu'on fait, Sam, il dit. On paie les pneus maintenant et on les fait changer tout à l'heure, avant de rentrer.

— C'est ça, dit Curly avec un pauvre petit sourire. Comme vous voudrez, les gars. Le client a toujours raison – c'est notre devise. Alors, comme ça, vous allez voir un avocat ?

— Oh ! répond l'oncle Sagamore, c'est rien, une bricole ! On est témoins dans un procès... Allez, Sam, on y va !

— Dans un procès ? répète Curly.

Il a l'air d'avoir complètement oublié les pneus...

— C'est rien de grave, dit l'oncle Sagamore. Un cousin à ma femme, Elmo, qu'il s'appelle, il s'est cassé le bras sur le frein de secours de la goudronneuse, en travaillant sur la route. Alors quand c'te grande gueule d'avocat de Benny Scafield l'a su, il a monté la tête à Elmo, tant et si bien qu'il va réclamer cinq mille dollars au comté. C'est cinq mille ou huit mille, Sam ?

— Je sais plus, dit Pop. Quéqu' chose dans ces eaux-là.

Il veut se redresser, mais rien à faire. Curly le regarde ; sa figure est toute blanche et il sue à grosses gouttes.

Il se passe la langue sur les lèvres.

— Ça va... ça va un peu mieux, pas vrai ? il demande à Pop.

— Mais bien sûr, répond Pop, c'est rien, ça. Tout à l'heure, il y paraîtra plus. C'est ma faute, faut que j' sois bête ! On a pas idée de buter dans une caisse de Coca-Cola qu'est juste sous vot' nez...

L'oncle Sagamore sort son porte-monnaie.

— On paye les pneus, Sam, et on y va ! Ecoute, il a sûrement un divan, l'avocat, où tu vas pouvoir t'étendre un peu. Ça te remettra d'aplomb.

Et là, il se passe quelque chose de vraiment pas ordinaire. Curly a toujours son drôle de petit sourire tremblotant. Il se redresse et envoie une tape dans le dos à l'oncle Sagamore.

— Les amis, il fait, j' vais vous donner les pneus de suite. Et puis, tenez : j' vous en fais cadeau. C'est ça qu'il aurait voulu, Jim...

— Jim ? fait l'oncle Sagamore.

— Je... j' veux dire, Jack. Il vous les aurait donné ces pneus. Alors, si j' vous faisais payer, il se retournerait dans sa tombe.

— On peut quand même pas accepter... dit l'oncle Sagamore.

Curly lève la main.

— Pas un mot de plus. Les bons clients, c'est rare, je tiens à les garder.

L'oncle Sagamore a l'air tout gêné.

— Puisque vous insistez...

— Mais oui, j'insiste, dit Curly en lui envoyant une autre tape dans le dos. (Il charge les pneus dans la camionnette.) On est copains, pas vrai ? Eh bien, restons-le !

— J' vous suis ben obligé, pour sûr, dit l'oncle Sagamore. (Il regarde Pop.) Allez, Sam, on s'en va. Tu l'as, ta monnaie ?

— Monnaie ? répète Curly, qui se remet à sourire de travers.

Tout à coup il claque des doigts :

— Mais oui, vous avez raison. Euh... c'est bien un billet de cinq que vous m'avez donné ?

Pop fait encore un effort pour se redresser ; son dos semble plus droit, mais il pousse des grognements.

— Ouïe ! il fait. Non, j' crois bien que c'était un billet de dix. Vous vous en rappelez pas ?

— Mais si, j'y suis, maintenant, dit Curly.

Il se précipite dans le bureau et, quand il ressort, il remet à Pop sept dollars. Il pousse un soupir et va s'adosser au chambranle, en s'épongeant la figure.

L'oncle Sagamore remonte vers la camionnette, puis, soudain, se retourne et revient vers Curly. Il lui saisit la main et la secoue un bon coup.

— J'ai idée que l'enterrement, il a déjà eu lieu l'aut' semaine et qu'on l'a manqué, nous aut', dit-il, mais ça n'empêche pas le sentiment, faut bien que vous le sachiez, et si vous aviez besoin de nous pour une chose ou une autre...

On dirait qu'il étouffe. Il sort son grand mouchoir de sa poche et il se mouche.

— Ça vous fiche un coup, dit-il. Un homme qui disparaît comme ça, dans la force de l'âge...

Miss Malone ne le quitte pas des yeux. Murph a encore avalé sa fumée de travers et il est obligé de se retourner, pour tousser, appuyé à l'arrière de la décapotable. L'oncle Sagamore revient, il monte dans la camionnette et on s'en vers le bazar.

CHAPITRE IV

Je trouve qu'il a une drôle de façon de faire des affaires, Curly.

— Pourquoi il a pas voulu se faire payer ses pneus ? je demande à Pop.

— Hum, il répond. Il a dû les passer aux profits et pertes, comme on dit. Un homme bien complaisant, pour sûr, ce Curly !

Il n'a plus été question, en fin de compte, d'aller chez l'avocat. On s'est arrêté au jardin public, devant le bazar, et Pop a acheté cinq livres de saucisses, du lard et une boîte de cigares. Son dos, entre-temps, s'est tout à fait redressé. Il m'a filé cinquante *cents* et je me suis payé une barre de chocolat « Super Jumbo » et une boîte de bonbons à chiens pour Zig Fride. On remontait dans la camionnette, quand la décapotable a stoppé à côté de nous.

Miss Malone fait un grand sourire à Pop et à mon oncle Sagamore.

— A vous voir comme ça, on s'en douterait vraiment pas ! elle leur dit.

Murph descend et s'approche de l'oncle Sagamore :

— Quelqu'un a dit à Curly qui vous êtes et il n'est pas bon.

— Ça, par exemple ! fait l'oncle Sagamore.

Murph hoche la tête :

— Moi, je sais qui il est. Ça fait pas longtemps qu'il est dans le coin. C'est un de la famille Minifee, du sud du comté. Ils sont tous pleins de vice, comme des écrous, et charognards, comme des vautours.

L'oncle Sagamore sort sa carotte et en détache un bout d'un coup de dents.

— Hum... il fait, maintenant que j'y pense, j'ai idée que j'en ai déjà entendu parler.

— De toute façon, faut s'en méfier ! dit Murph.

Ils causent encore un moment du temps qu'il fait, comme quoi l'année des élections est toujours mauvaise pour la récolte. Murph dit que ça va pas fort à la salle de billard, vu qu'il est difficile de se procurer des boissons rafraîchissantes de qualité pour les joueurs. Il explique qu'il a acheté du jus d'ananas à un producteur du comté de Potter, mais c'est de la camelote qu'a pas de corps et qui, en plus, vous

ronge les dents, le temps de l'avaloir. Bien sûr, ils veulent me donner le change, seulement ça ne prend pas : je sais bien qu'il s'agit de pièces à conviction, mais je dis rien. L'oncle Sagamore déclare qu'une fois les élections passées, y a toujours une période de pluie, et que ça fera du bien aux récoltes. Murph répond qu'il comprend la situation et remonte dans sa décapotable.

Nous autres, on démarre aussi, on fait le tour du jardin public et on reprend le chemin de la ferme. Mais, juste comme on passe devant la station-service à Curly Minifée, on entend brailler ; et qu'est-ce qu'on voit ? Curly Minifée en personne, qui traverse la rue en courant et en nous faisant signe d'arrêter. L'oncle Sagamore tire sur le frein et échange un regard avec Pop.

Curly s'amène à la portière, du côté de l'oncle Sagamore. Il tient deux boîtes en carton sous le bras et nous fait un sourire tout ce qu'il y a d'aimable.

— Tenez, il dit en tendant les boîtes à l'oncle Sagamore. Je ne sais pas où j'avais la tête, tantôt : j'ai oublié de vous donner les chambres à air !

Pop et l'oncle Sagamore regardent les boîtes d'un œil méfiant, mais, sans leur donner le temps d'ouvrir la bouche, Curly explique :

— Rien à payer, les hommes. J' veux simplement vous montrer que j' fais pas les choses à moitié. Vous m'avez acheté des pneus, pas vrai ? C'est bien le moins que je vous donne de bonnes chambres à air.

— V'là qui est fort honnête, dit l'oncle Sagamore.

— N'en parlons plus, répond Curly. Rien n'est trop beau pour de fidèles clients.

Il nous fait encore un grand sourire et tape sur l'épaule à l'oncle Sagamore, mais je trouve qu'il a un drôle de regard, plutôt froid et mauvais.

— C'est donc vous, Sagamore Noonan ! Ça fait des années que j'entends parler de vous.

— Tiens ? fait l'oncle Sagamore. Pas possible ?

— Si fait, si fait !

Curly sort deux cigares de sa poche et en donne un à chacun.

— Eh ben, il fait, j' veux pas vous retarder. Probab' que vous entendrez parler de moi, dans un ou deux jours : comme ça, vous vous souviendrez de moi.

— Pour ça, n'ayez crainte, dit Pop.

— Aucune crainte, répond Curly.

Il leur sourit encore un coup et retraverse la rue. L'oncle Sagamore embraye et on quitte la ville. Pendant un bon moment, il dit trop rien.

— Aton idée, qu'est-ce qu'il a voulu nous faire comprendre ?

demande enfin Pop.

L'oncle Sagamore réfléchit. Mais il se contente de faire :
« Hummm !... »

Une fois rentrés, ils vont se coucher de nouveau sous la véranda. Pop fume son cigare, l'oncle Sagamore lâche une giclée de jus de chique de temps à autre, mais ils causent pas, ni l'un ni l'autre. Alors, moi, j'appelle Zig Fride et on part tous les deux à la chasse au campagnol. Zig Fride est le chien le plus long que j'aie jamais vu, avec des pattes tellement courtes que son ventre a l'air de traîner par terre. Il adore farfouiller dans les trous. C'est un chien de la ville, mais la vie de ferme lui botte bien, tout comme à moi.

On trouve un trou de campagnol à côté de l'arche à mon oncle Finley, au bas de la colline, à peu près à mi-chemin du lac. Zig Fride se met à creuser, en rejetant la terre avec ses pattes de devant et en s'arrêtant de temps à autre pour renifler une bonne goulée d'odeur de campagnol. L'oncle Sagamore prétend qu'il fait ça pour s'assurer qu'il s'est pas trompé.

J'appelle l'oncle Finley pour qu'il le regarde faire, mais il est sur son échafaudage, en train d'enfoncer des clous dans l'arche, et il m'entend pas. Il est plutôt sourdine aussi, mais s'il m'avait entendu, il aurait pas bronché : il est trop occupé à combattre le péché et à construire son arche. En fait, il est convaincu qu'un de ces quatre matins, ce sera la fin du monde, qu'il pleuvra à seaux et que tous les gens périront noyés, sauf lui. J'ai idée qu'il serait plutôt content si ça devait arriver.

L'oncle Sagamore prétend qu'il a eu une Vision, y a trois, quatre ans de ça, que c'est elle qui lui a filé le tuyau. Vers deux heures du matin, la Vision s'est amenée dans sa chambre, sur les arrières de la maison, et elle l'a affranchi. L'oncle Finley s'est précipité dehors en chemise de nuit, il a attrapé une barre de fer et s'est mis à démolir le poulailler pour emmener les planches et construire son bateau avec. Et, depuis, c'est toujours pareil, quand il arrive à chiper des planches ; son arche est déjà grande comme une remorque, mais on voit à travers par endroits, et j'ai idée qu'elle tiendra pas l'eau. C'est le frère à ma tante Bessie ; il est tout chauve, avec une petite couronne de cheveux blancs autour de la tête, qui passe juste au-dessus des oreilles.

Zig Fride et moi, on n'a pas attrapé de campagnols, alors on est descendu dans le creux, chasser le lapin, et quand on est rentré, le soleil était couché. Pop et l'oncle Sagamore n'ont pas ouvert la bouche. Ils ont fait frire les saucisses et on a soupé en silence. J'ai donné un bout de saucisse à Zig Fride, et, un moment après, Pop et moi, on est allé chercher nos sacs de couchage, et on s'est installé pour

la nuit. L'oncle Sagamore, il dort dans la chambre du devant, celle qu'est à côté de la pièce commune, et l'oncle Finley dans la chambre de derrière, à côté de la cuisine. Zig Fride, lui, couche à côté de moi.

Il n'y a pas de lune et je vois le bout rouge du cigare à Pop qui brille dans le noir. Au creux du vallon, y a un oiseau qu'arrête pas de gueuler : « D'une encolure dans la ligne droite ! D'une encolure dans la ligne droite ! » Je suis en train de penser que c'est épatant, la vie de ferme, et puis je m'endors d'un seul coup. Soudain, un raffut terrible me réveille en sursaut.

C'est Zig Fride. Il a une grosse voix, pour un si petit chien, et il a dû hurler tout contre mon oreille. Dans le noir, il saute par-dessus moi et, comme Pop se met à jurer tout ce qu'il sait, je me dis qu'il a dû atterrir en plein sur sa figure. Zig Fride traverse la cour et remonte la colline à toute pompe, vers le chemin de sable, en aboyant comme un perdu. Pop, tout en jurant, essaie de se dépatouiller des couvertures, et voilà l'oncle Finley qui sort au galop par la porte de devant, en chemise de nuit et brailant à tue-tête : « L'heure a sonné ! Armageddon arrive ! »

Il bute dans Pop et tous deux roulent à terre. Pop arrête de gueuler après Zig Fride pour gueuler après l'oncle Finley. Finalement, ils arrivent à se remettre debout et l'oncle Finley saute de la véranda et fonce ventre à terre derrière la maison, sans cesser de brailler :

— Vous périrez tous noyés ! Les grenouilles aussi !

— Il pleut pas, vieux coyote ! fait Pop, dégoûté.

J'entends toujours Zig Fride qui remonte la colline en aboyant comme un fou, et quand je me retourne, je vois l'oncle Sagamore sur le pas de la porte, son fusil au creux du bras. J'ai jamais pu comprendre comment il fait. On l'entend pas venir, ni rien, et, d'un seul coup, il est là !

Il reste sans bouger, à prêter l'oreille, et Pop s'arrête de jurer pour prêter l'oreille aussi. Zig Fride doit avoir atteint le chemin de sable. Tout d'un coup, ses aboiements s'arrêtent et il pousse un jappement comme s'il avait été mordu. Puis il se met à couiner et on l'entend qui revient à tout berzingue. L'oncle Sagamore descend de la véranda avec son fusil ; il avance vite et sans faire de bruit, comme un Peau-Rouge, mais il a à peine eu le temps de faire quelques pas, qu'on entend une auto démarrer là-haut, près de la barrière. L'oncle Sagamore revient vers nous.

— Qu'est-ce qui se passe, à ton idée ? j'y demande.

Il ne répond pas et Pop non plus. A ce moment, Zig Fride s'amène dans la cour et monte les marches au galop. Je l'attrape et il me lèche

la figure. Il a pas l'air d'avoir trop mal. Les gens dans la bagnole ont dû jeter quelque chose après lui pour lui faire peur, ou alors il a reçu un coup de pied.

— A ton idée, qui c'est, qui vient se balader par ici, à c't' heure ? demande Pop.

L'oncle Sagamore retrouve une jambe de sa salopette, mais tout ce qu'il dit, c'est : « Hum... » Et voilà qu'on entend des coups de marteau, quelque chose de terrible, derrière la maison, et des grincements comme si on arrachait des clous. On se précipite tous les trois, et on voit l'oncle Finley, toujours nu-pieds et en chemise de nuit ; il a allumé une lanterne et, avec une barre de fer, il est en train d'arracher une planche du mur, sur le derrière de la maison, près de la porte de la cuisine. La planche se détache dans un craquement d'enfer et, l'oncle Finley, il agite sa barre en beuglant : « Les poulets, ils périront noyés ! »

L'oncle Sagamore a sorti sa chique et il mord dedans.

— Eh ben, qu'il dit à Pop, y a de quoi vous décourager, à la longue ! Savoir si on va pas se réveiller, une fois, pour s'apercevoir qu'il n'y a plus d'maison et qu'on roupille à la belle étoile !

— Son bateau, il va être grand comment ? demande Pop.

— J'en sais trop rien, Sam. Si j'ai bien compris, la Vision n'était pas très fixée là-dessus. Y a déjà le poulailler qui y est passé, sept cabinets d'aisance, si je ne m'abuse, trois abris à cochons à Marvin Jimerson et une plate-forme de camionnette qu'il a chipée à un pauvre bougre qu'était venu me vendre des mulets. L'était salement en rogne, le mec. L'a été obligé de rentrer à califourchon sur le châssis.

Eh bien, il a fallu dix bonnes minutes pour persuader l'oncle Finley que c'était une fausse alerte et que la fin du monde, c'était pas encore pour cette fois-ci. Quand on est retourné se coucher, on avait complètement oublié ce qui avait déclenché tout ce raffut. Mais je m'en suis souvenu plus tard.

Vers deux heures de l'après-midi, j'étais en train de pêcher des perches rouges, au bord du lac, assis sur une souche qui avançait au-dessus de l'eau. L'air était calme, le soleil chaud et l'eau était comme une grosse plaque de verre, quand tout d'un coup j'entends un avion.

C'est un petit avion qui ne vole pas bien haut. Il arrive au-dessus de moi et je veux bien être pendu si je vois pas des bouts de papier qui se mettent à tourner dans l'air, comme si quelqu'un venait de les lancer ! L'avion disparaît, mais les bouts de papier continuent à voltiger, puis ils commencent à descendre. Tout ça m'a l'air bizarre ; je jette ma canne à pêche et fonce vers les papiers pour voir ce que c'est.

Zig Fride aboie, tout en courant avec moi.

Ils tournoient en l'air tout doucement, sans se presser, mais finissent par tomber quand même, parce qu'il n'y a pas de vent. Je les vois qui atterrissent dans le champ de maïs qu'est derrière la maison, juste avant le bois qui descend dans la combe. J'y arrive au moment où ils commencent à toucher terre, alors je me mets à les ramasser le long des plants de maïs.

C'est des prospectus imprimés, en trois couleurs différentes : des roses, des bleus, des blancs. Je m'assois à croupetons pour lire ce qu'il y a dessus et, vous me croirez si vous voulez, ça parle de Curly Minifée !

Sur les feuilles roses, c'est marqué en grosses lettres :

VOUS EN AVEZ ASSEZ ?
FAITES RESPECTER LA LOI !
VOTEZ POUR J.L. (CURLY) MINIFEE

*Signé : Comité électoral Minifée.
Election du shérif.*

Sur les bleus, les lettres sont plus grosses encore :

C'EST MINIFEE,
QU'IL VOUS FAUT !!!
MINIFEE,
CHAMPION DE L'ORDRE
ET DE LA LEGALITE !!!
MINIFEE,
AU POSTE DE SHERIF !!!

Les plus longs, c'est les blancs. C'est écrit serré et il me faut un moment pour tout déchiffrer. Voilà ce que ça dit :

Mes amis ne prenez pas la peine de lire ce qui suit...

si vous préférez la bouffonnerie au maintien de l'Ordre :

... si vous acceptez que le comté soit en permanence submergé sous des flots de tord-boyaux de contrebande ;

...si vous croyez que les gangsters et leurs règlements de compte font le bon renom du comté de Blossom ;

... si vous aimez l'escroquerie, le tripot et les aigrefins et s'il vous plaît de laisser les crapules faire main basse sur votre argent, gagné à la sueur de votre front.

Et si vous lisez quand même ces lignes, tout en considérant que celui qui fera cesser ces réjouissances n'est qu'un grincheux et un empêcheur de danser en rond, alors, pour l'amour du Ciel, ne votez pas pour Curly Minifée ! Il n'a pas le sens de la rigolade, mes amis, et il est bien capable de mettre fin à la plaisanterie, en envoyant tout ce joli monde à l'ombre. Nous ne sommes pas d'accord, n'est-ce pas ? Le comté de Blossom aura perdu tout son charme si votre rue, pavée de la veille, l'était encore le lendemain, et si vos jeunes enfants devaient aller jusqu'à Memphis, ou même à La Nouvelle-Orléans, pour voir s'exhiber des femmes nues dans la danse du ventre ! Où irions-nous ? Qu'advierait-il de nous ? Il se pourrait qu'à travers l'Etat les gens cessent de se gausser de nous et de lancer des plaisanteries sur « le thé de Blossom ».

Mais si d'aventure vous êtes las de l'inertie et de la gabegie qui, depuis douze ans, règnent dans les services du shérif, si vous voulez un homme capable de prendre la situation en main, alors votez pour Curly Minifée.

Curly Minifée est un homme simple qui va de l'avant, mes amis, et son programme, lui aussi, est simple et franc :

MINIFÉE AU POSTE DE SHERIF !

LES CRAPULES EN PRISON !

Signé : Comité électoral Minifée

Election du shérif.

Il m'a l'air bien décidé, le gars, à se faire nommer shérif ! Et ça a dû lui coûter quelque chose, de louer un avion pour distribuer ces prospectus. J'en ramasse une poignée et fonce au galop vers la maison. Ça pourrait intéresser Pop et l'oncle Sagamore.

CHAPITRE V

Mais ils en ont déjà, des papiers. Quand je m'amène devant la maison, je vois la décapotable à Murph, garée sous le chêne, dans la cour. Il a dû arriver pendant que j'étais dans le champ. Pop et l'oncle Sagamore sont en train de lire les prospectus ; alors je me dis que c'est Murph qu'a dû les apporter de la ville. Tous les trois ont l'air drôlement sérieux.

— Hé ! là ! j'en ai aussi, moi, je dis. Ils sont tombés de l'avion, les miens.

Ils font pas attention à moi.

— D'après ce que j'ai pu savoir, fait Murph, il avait déjà dans l'idée de se présenter, avant que ça arrive. Ça n'a fait que mettre les choses en branle.

— C'est-y qu'il a des chances ? demande Pop.

Murph allume une cigarette.

— Faut pas s' faire d'illusions. En ce moment, il est mieux qu'à égalité, et on est à dix jours des élections. Il a le journal pour lui, et l'Association des commerçants, et puis la Ligue des électrices. Avant ce soir, tout le comté sera inondé de prospectus. Il a vendu sa station-service et s'est acheté un camion à haut-parleur.

— Humm... fait l'oncle Sagamore.

Il gonfle les lèvres et expulse une giclée de jus de chique qui atterrit à quatre mètres : pftt-flac ! Puis il s'essuie la bouche d'un revers de main.

— M'a l'air fortiche, le gars.

Murph hoche la tête.

— Il l'est, oui. Il a rien d'un empoté. Paraît même qu'il est sournois comme une anguille. Ce coup-là, vous l'avez eu par surprise – il s'est pas méfié, parce qu'il vous a pas reconnus.

Et soudain, on entend de la musique. On regarde tous vers le haut de la colline, et on voit un camion à ridelles qui entre par la barrière qu'est près du chemin de sable, un vrai camion de kermesse : il est peint en rouge et blanc, avec de grands panneaux de chaque côté et deux haut-parleurs sur le toit. Il descend la côte et s'arrête juste au-dessus de nous. Les panneaux qui sont de notre côté sont en toile

blanche, encadrés de baguettes. Dessus, c'est marqué en grosses lettres rouges :

MINIFEE SERA SHÉRIF !
VOTEZ POUR MINIFEE
ET JETEZ LES CRAPULES
EN PRISON !

Nous, on regarde. La musique s'arrête. Un type ouvre la portière et descend. C'est Curly. Il est nu-tête et il porte un costume blanc et un cordonnnet rouge en guise de cravate. Sa poche-poitrine est bourrée de cigares. Et il a un grand sourire, genre crâneur.

— Salut, les amis ! il fait, tout ce qu'il y a d'aimable. Cigare ?

Il en prend une poignée dans une boîte qu'est sur le siège.

Zig Fride semble l'apercevoir pour la première fois. Il était couché à l'ombre du chêne, à rigoler de son drôle de rire de chien, quand tout à coup il pousse une gueulante terrible, passe sous la décapotable et fonce droit sur Curly. Il cherche pas à le mordre, mais les poils de son dos sont tout hérissés, et à sa façon d'aboyer, on dirait qu'il traite Curly de tous les noms qu'un chien peut trouver. Pour sûr que c'est bizarre. D'habitude, il est plutôt aimable avec le monde. L'oncle Sagamore gonfle les lèvres et échange un regard avec Pop.

Curly se contente de sourire.

— Eh ben, il fait, j'ai idée que c' toutou, il votera pas pour moi !

J'attrape Zig Fride et le calme un peu, mais il a Curly à l'œil et il arrête pas de grogner. Curly distribue des cigares à Pop, à Murph et à l'oncle Sagamore, puis pose le bras sur le pare-brise de la décapotable.

— Les hommes, dit-il tout bas, comme si c'était un secret, la première chose à faire, pour un candidat qui se présente aux élections, c'est d'obtenir l'appui des notables de la communauté. Voilà pourquoi je suis venu droit chez vous, en commençant ma tournée... (Il s'interrompt et regarde Pop.) A propos, j' suis bien aise de voir que vot' dos va mieux !

— Oh ! c'était pas grand-chose, dit Pop. Ça s'est remis en un rien d'temps.

— Eh ben, tant mieux ! fait Curly, tout content. Pour en revenir à la politique, j'ai pas l'intention de faire campagne en esquinçant mon adversaire, mais faut voir les choses en face, les hommes. Les services de la police laissent à désirer, que c'en est inadmissible. L'argent des contribuables est dilapidé par des incapables. Y a des escrocs en liberté, qu'on devrait expédier au diable – si loin que, pour leur écrire,

il faudrait coller neuf dollars de timbres sur la carte postale ! N'empêche que le shérif en place, il n'est pas à la hauteur. Et savez-vous pourquoi ?

— Hum... fait l'oncle Sagamore, à dire vrai, on y a guère pensé, mais on demande qu'à savoir ce qui va pas.

— Eh ben, dit Curly, la vérité c'est que les services du shérif, ils sont pas à la page. Ça manque de techniciens, d'équipement scientifique moderne. Tenez, j'aime pas beaucoup l' dire, mais savez-vous que dans tous ses services, vous chercheriez en vain un Reniflalyzeur Duckworth, ou un spécialiste capable de le faire marcher ?

— Pas possible ! fait Pop. Vous plaisantez, non ?

Curly hoche la tête.

— J'ai le regret de vous l'apprendre, les hommes. Mais j'ai vérifié, pas plus tard que ce matin, et ils savent même pas ce que c'est.

— Y a de quoi vous décourager, dit l'oncle Sagamore. A votre idée, si vous étiez élu, vous pourriez en faire venir un ?

— Eh ben, vous vous rendez compte ? J'en ai un, justement, avec moi... répond Curly. Je veux même bien vous montrer comment ça marche.

Du coup, l'oncle Sagamore a l'air tout content.

— Tu vois, il fait à Pop, pour sûr que ça va changer, quand on aura un nouveau shérif dans le coin...

Curly retourne au camion et sort le Reniflalyzeur. C'est une boîte en métal brillant, avec une poignée ; devant, y a une espèce de tuyau, et puis deux écouteurs, et sur le côté, y a marqué « Compteur Geiger » – ça doit être le nom du fabricant. Pop, Murph et l'oncle Sagamore l'examinent, l'air vraiment intéressé, pendant que Curly tourne le bouton. Des petits « couacs » commencent à s'échapper des écouteurs.

— Ma parole, fait l'oncle Sagamore, c'est un vrai bijou, c'te mécanique-là ! Euh... c'est quoi qu'elle fait, au juste, quand elle reniflalyze ?

— Elle repère les pièces à conviction, répond Curly. Par la méthode scientifique. Avec ce machin-là, y a pas moyen de camoufler d'la gnôle.

L'oncle Sagamore hoche la tête.

— Voyez-vous ça !

Curly met les écouteurs aux oreilles et tourne la boîte en braquant le tuyau dans tous les sens.

— Dommage qu'il y ait pas de gnôle dans le secteur, il dit, sans ça, vous auriez vu comment qu'elle la renifle...

Tout à coup il s'interrompt, l'air attentif, et tourne le tuyau un peu

en arrière : maintenant, il est braqué vers le haut de la colline.

— Humm... il fait.

— Euh... qu'est-ce qui se passe ? demande l'oncle Sagamore.

— Oh ! dit Curly, j'avoue que j' comprends pas le shérif. Dire qu'il a pas pensé à employer ce machin-là ! Ça marche à tous les coups. (Il se tait de nouveau, le sourcil froncé, et se met à agiter la main devant le nez de l'engin.) Ça, alors ! D'après les signaux que j' reçois, y aurait d'la gnôle par là...

L'oncle Sagamore a l'air tout ébahi.

— Non, mais t'entends ? il fait à Pop. Qui l'eût dit, qui l'eût cru ?

— Chut ! fait Curly.

Il déplace encore le nez de la machine, écoute, puis fait trois pas de côté.

— Y en a par là, c'est sûr. Voyons, on va trianguler le récepteur, rapport au gargulateur, hmm...

Il bouge encore l'engin et écoute. La machine est toujours braquée vers le haut de la colline. Il hoche la tête, appuie sur le bouton, va remettre la machine dans le camion et allume un cigare.

— Pas moyen de tricher avec ce truc-là, il dit. C'est mathématique. Et ça, c'est qu'un instrument scientifique parmi tant d'autres que j'ai l'intention de me procurer, si je suis élu...

Pop et l'oncle Sagamore se regardent.

— Mais qu'est-ce que ça dit, au juste ? demande Pop.

— Oh ! ça ? fait Curly d'un ton comme qui dirait négligent. (Il se tourne et désigne du doigt la colline.) Vous voyez ce vieux tronc de sapin, là-haut, pas loin de la barrière ? Y a un demi-litre de gnôle de planqué là, sur la gauche, sous quinze centimètres de terre.

J'ai jamais rien entendu de pareil ! Ce tronc est à une bonne centaine de mètres ! Pop et l'oncle Sagamore n'en reviennent pas, eux non plus. On monte donc tous sur la colline. Curly gratte un peu la terre avec un bout de bois, et ça y est ! Un bocal à confitures quasiment plein ! Curly le sort et l'examine.

— Hmm... il fait en fronçant le sourcil L'appareil aurait besoin d'un petit réglage, on dirait... Il a signalé un demi-litre et j'ai idée qu'il en manque une goulée. (Il dévisse le couvercle, boit un coup et hoche la tête.) Quand même, on n'est pas loin du compte. Tenez, dites-moi un peu ce que vous en pensez !

Il passe le bocal d'abord à l'oncle Sagamore, qui boit une gorgée, puis à Pop et à Murph. L'oncle Sagamore remet sa chique dans sa bouche, lance une giclée de jus de tabac sur un mille-pattes en vadrouille et se tourne vers Pop :

— Ma parole ! s'exclame-t-il. C'est du beau travail !

— T'as raison, dit Pop. On se demande ce qu'ils vont encore inventer ! Mais je parie qu'il faut un mec drôlement fortiche pour faire marcher c't' engin-là.

Curly boit encore un coup et sourit d'un air modeste.

— Ça demande un peu d'entraînement, les hommes, c'est sûr. Mais je vais pas faire du foin pour ça. Faut pas oublier le type qu'a construit l'engin. Z'avez jamais entendu parler du grand savant chinois, Jé-Monoto-Kad-Erapé ?

Murph opine de la tête.

— Mais oui, il m' semble que j'ai vu c' nom-là sur le journal. C'est pas lui qu'a inventé le plongeur pour piscine sans eau ?

Curly envoie une tape dans le dos à l'oncle Sagamore et lui repasse le bocal. L'est un peu rouge : c'est sûrement la gnôle qui lui fait cet effet-là.

— Eh ben, les hommes, il fait, je m'en vais continuer ma tournée électorale. J' voulais seulement que vous sachiez que j'ai l'intention de tenir mes promesses, si, des fois, j' suis élu. Et soignez-moi ces reins, qu'il dit gentiment à Pop, faut être d'attaque pour voter.

Il remonte dans son camion et escalade la côte, avec les haut-parleurs qui envoient de la musique à plein tube. Nous, on retourne se mettre sous la véranda. Pop et l'oncle Sagamore ont l'air plutôt pensif. Murph allume une cigarette.

— C'est clair et net, il me semble, il dit.

— Zig Fride, il l'a pas à la bonne, je fais.

— C'est un truc qu'il a dû attraper, répond Pop. C'est dans l'air. Y a comme qui dirait une épidémie, en ce moment.

— Elle est chouette, la machine, hein, Pop ? je demande.

— Ouais, pour sûr.

L'oncle Sagamore ne dit toujours rien. Il prend une chaise, la couche par terre, et s'allonge, la tête appuyée au dossier. Puis, avec le grand orteil de son pied, il se gratte l'autre jambe et regarde le haut de la colline, la bouche en cul de poule, comme s'il réfléchissait.

— Moi, ça m' fout les foies, dit Murph. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Pop secoue la tête.

— J'en sais trop rien.

Il jette un coup d'œil à l'oncle Sagamore, mais l'oncle fait pas attention.

Murph attend encore quelques minutes, puis il dit qu'il est temps pour lui de rentrer. Pop l'accompagne à la voiture et je les suis. Murph s'installe au volant et, quand il a tourné la clé de contact, jette encore un regard à l'oncle Sagamore, qu'est toujours couché sous la véranda.

Il a pas l'air rassuré, Murph – je l'ai encore jamais vu comme ça.

— Vous croyez qu'il a une idée derrière la tête ? il demande à Pop.

— Va donc savoir ! fait Pop.

Murph se gratte le crâne.

— En temps ordinaire, je dirais que Sagamore Noonan peut faire face à n'importe quelle situation, mais, là, ça se présente mal. Ce Minifee, j'ai idée qu'il est plus rusé que tous les aut' à qui il a eu affaire.

— Ouais, fait Pop.

— Il sera élu les doigts dans le nez. Le shérif n'a aucune chance.

Pop hoche la tête.

— Et quand ce sera fait, dit Murph, y aura plus qu'à tirer l'échelle.

Là-dessus, il démarre. Pop retourne s'asseoir sous la véranda. Pour moi, il attend que l'oncle Sagamore dise quelque chose, mais l'oncle Sagamore n'a même pas l'air de se rendre compte que Pop est là.

Il est resté sous la véranda tout l'après-midi. Pendant le souper, il a pas dit un mot, tout le temps qu'on a mangé. Ensuite, on est allé se coucher. Le matin, l'oncle est revenu se mettre sous la véranda comme la veille, la tête et les épaules appuyées à la chaise renversée ; de temps en temps, il lâchait une giclée de jus de chique, mais il disait toujours rien à personne. Moi, je trouvais ça bizarre. C'est pas comme s'il était malade, ou en rogne contre nous : on avait plutôt l'impression qu'il avait oublié not' présence. A midi, il était encore à la même place.

Vers deux heures de l'après-midi, Pop est allé à la remorque qu'était garée près de la maison. Notre remorque n'a rien à voir avec les caravanes de camping : c'est juste assez grand pour tenir les couchettes, et la petite presse qui sert à imprimer les feuilles de pronostics quand on s'installe près d'un champ de courses. Je regarde par la porte et je vois Pop qui tournicote là-dedans, comme s'il vérifiait la presse.

— Qu'est-ce que tu fais ? je demande.

— Oh ! il dit, tout découragé, je m' disais qu'on pourrait reprendre nos tournées des champs de courses.

— Oh ! non, Pop, dis ! C'est plus chouette ici !

— Je sais. Mais j' vois pas beaucoup d'avenir, pour nous, ici. Plus maintenant.

Juste à ce moment, on entend une bagnole. C'est Murph, qui stoppe sous le chêne. On va à sa rencontre. Il a l'air plus soucieux que jamais.

— Tonnerre et malédiction ! il fait. Regardez-moi ça...

Sur le siège à côté de lui, y a des prospectus et deux photos de Curly Minifée, le genre de photos que les candidats font coller sur les poteaux télégraphiques et les vieilles granges. On voit Curly qui sourit de toutes ses dents comme un gros chat, et sous la photo, y a marqué :

COURAGEUX
COMPETENT
HONNETE
MINIFEE DOIT ETRE SHERIF
ET LES CRAPULES EN PRISON !

— Des équipes à lui parcourent le comté et collent ces machins-là par milliers, dit Murph. On en voit partout. J'parie que si je m'arrêtais dans la rue, un gosse m'en collerait un dans le dos, avant que j'aie pu dire ouf. Le commandant Kincaid a sorti une édition spéciale qui appuie Curly à fond. Hier soir, il a tenu un meeting à Mayhaw Springs : ils étaient pas loin d'un millier. Curly, c'est un baratineur de première, et son programme est au point : prospérité, famille, bannière étoilée et Sagamore Noonan en prison.

Pop hoche la tête.

— Ça se goupille plutôt mal, hein ?

— Mal ? fait Murph. Le mot est faible ! Le shérif est dans tous ses états. Lui aussi est sur le sentier de la guerre. Pour la première fois depuis huit ans, il est obligé de faire sa campagne électorale. Et il sait qu'au fond, il n'a aucune chance.

Ils montent sur la véranda pour raconter ça à l'oncle Sagamore ; Murph lui montre les affichettes avec la photo à Curly. Pas moyen de savoir s'il entend ce qu'on lui dit, mais quand ils ont fini, il fait « Hmm... »

Murph reste là un petit moment, l'air malheureux, comme s'il attendait toujours que l'oncle Sagamore se mette à parler, puis il se lève.

— Eh ben, je ne vois qu'une solution – je vais parier sur lui. Comme ça, je pourrai m'faire quéqu' dollars, de quoi payer le déménagement.

L'oncle Sagamore continue à regarder vers la colline.

— Mais faut faire vite, continue Murph, tant que la cote a pas baissé. En ce moment, il est à 3 contre 5.

L'oncle Sagamore crache une giclée de jus de chique et s'essuie la bouche d'un revers de main.

— Hmm... il fait... Si j'étais toi, Murph, j' me presserais pas trop.

Du coup Murph a l'air de reprendre courage.

— C'est-y que t'aurais une idée ?

— On sait jamais ce qui peut s' passer en dix jours de temps, dit l'oncle Sagamore. La cote peut changer, ou quéqu' chose comme ça.

Il ne dit rien de plus. Murph piétine un moment, puis il remonte dans sa bagnole et fout le camp. Pop s'assoit sur les marches et allume un cigare. Au bout d'une vingtaine de minutes, l'oncle Sagamore se lève. Il repousse la chaise contre le mur, l'air résolu.

— Viens, Sam, qu'il fait, on s'en va ! J'ai quéqu' bricoles à acheter.

Je me lève d'un bond, avec l'idée de les accompagner, mais l'oncle Sagamore m'explique qu'ils risquent de rentrer tard. Ils s'en vont donc avec la camionnette. A l'heure du souper, ils sont toujours pas rentrés ; alors je fais frire de la saucisse pour moi, pour l'oncle Finley et pour Zig Fride. Quand il fait nuit je mets le sac de couchage sous la véranda et je me couche. Pendant la nuit, j'entends Pop qui déroule son sac à côté de moi, mais quand je me réveille, il fait grand jour. Pop et l'oncle Sagamore ont déjà pris leur petit déjeuner, et sont sur le point de partir. Ils me disent qu'ils en ont pour la journée.

— On a du boulot pour toi, dit Pop. Tu peux te faire un dollar par jour.

— Chic, alors ! je fais. Qu'est-ce que c'est ?

— Tu écosses du maïs, il dit. Y en a un gros tas devant la grange, et des vieux sacs à farine pour mettre le grain dedans.

— C'est ça que vous avez acheté ? je demande.

— Ouais. Ça, et puis aut' chose...

Ils repartent avec la camionnette. Moi, je m'habille en quatrième vitesse, et je me dépêche d'avalier mon petit déjeuner. Je donne des tranches de saucisse à Zig Fride, qui fait le beau. Il les attrape au vol, puis aboie pour en avoir d'autres. J'y lance encore un bout et cavale à la grange, avec Zig Fride derrière moi. Qu'est-ce que c'est que ce fourbi-là ! J'ai jamais rien vu de pareil. Pour sûr qu'ils s'en sont payé, des choses !

La grange est sur le côté gauche de la maison, à une soixantaine de mètres du puits. Elle est faite de rondins, avec une petite porte sur le devant, face à la maison, mais sur un côté, le toit dépasse et ça fait comme un auvent, sous lequel l'oncle Sagamore a l'habitude de garer sa camionnette. Et c'est là qu'ils ont tout déchargé. D'abord, y a un tas d'épis de maïs qui arrive à hauteur d'homme. Puis des sacs et des sacs de sucre, de cinquante kilos chacun, empilés les uns sur les autres contre le mur, sur des planches posées sur le sol. Et, à côté des sacs, huit cuves de bois, des tuyaux, des tubes de cuivre et des poteaux de chêne. Je me mets à compter les sacs de sucre : y en a trente. Sûr et

certain qu'ils vont monter une nouvelle affaire. Chouette ! Quand l'oncle Sagamore monte une affaire, ça barde drôlement, c'est moi qui vous le dis !

Je vais chercher une caisse pour m'asseoir et commence à égrener les épis de maïs dans une cuve. Quand la cuve est pleine, je la vide dans un sac. J'en ai déjà rempli un et en commence un autre, quand j'entends du raffut du côté du chemin de sable, et qu'est-ce que je vois s'amener ? La bagnole au shérif.

Elle dégringole la côte, en faisant tourbillonner la poussière et stoppe devant la maison. Deux hommes sautent à terre. C'est le shérif et puis Booger. Ils regardent autour d'eux et le shérif, il se met à brailler : « Sagamore Noonan ! » Puis il me repère, et tous les deux s'amènent au trot. Mais Booger, qu'a les jambes plus longues, bat le shérif d'une encolure. En voyant le sucre, il se met à ricaner : « Hé là ! Le v'là ! » qu'il crie.

Le shérif arrive tout essoufflé. Il tire de sa poche un grand mouchoir, s'éponge la figure et son râtelier fait un petit sifflement genre de « fff... sshh... » Il regarde le fourbi qu'est empilé sous l'auvent, respire un bon coup et dit :

— Billy, où il est... fff... Sagamore Noonan ?

— L'est parti avec Pop dans la camionnette, je dis. Ça fait bien une heure.

— Il a pas dit où il allait ? demande le shérif.

Booger a fini de compter les sacs de sucre et il remet ça, avec son sourire en coin.

— Eh ben, il dit, probab' qu'il est allé chercher des noix de pacane pour faire le sirop. Y a là trente sacs, shérif. Une tonne et demie.

— Et vise ce tas de maïs ! fait le shérif.

— Et les cuves ! dit Booger.

— Et les tubes de cuivre ! s'exclame le shérif tout excité. Et les boccas vides...

Booger éclate de rire et s'envoie une claque sur la cuisse.

— On l' tient, shérif, on l' tient, sûr et certain ! Vous allez gagner aux élections, les doigts dans le nez ! Faut-y qu'il soit bête pour laisser tout ce fourbi dehors, en pleine lumière...

Le shérif, lui, ne sourit plus.

— Minute, Booger, il fait. (Il s'adosse au mur et s'éponge de nouveau la figure.) Toi, t'es jeune, tu l' connais pas comme moi, depuis douze ans !

Je comprends rien à ce qu'ils racontent.

— Quéqu' chose qui va pas, shérif ? je demande.

Ils font pas attention à moi.

— Crénom de nom, shérif, dit Booger, c'est pourtant clair comme de l'eau de roche...

Le shérif pousse un soupir.

— C'est là où le bât blesse, justement. Avec Sagamore Noonan, vaut mieux y regarder à deux fois, quand quéqu' chose est clair comme de l'eau de roche, sans quoi on se retrouve dans la mélasse jusqu'au cou. Ça m'a l'air pas bien catholique... toute cette camelote étalée en plein jour... et puis le sucre, il l'a acheté à un type qu'était sûr de me le raconter.

J'ai idée que, Booger, il pige pas très bien.

— Et alors ? il demande.

Le shérif va chercher une caisse et s'assoit dessus.

— Tu peux pas savoir ce que ça peut vous esquinter le tempérament, il répond, quand on passe des nuits et des nuits sans fermer l'œil, à se demander ce qu'il va encore inventer...

Booger hoche la tête.

— Ouais... A votre idée, c'est pour quoi faire, ce treillage ?

Avant que le shérif ait pu répondre, on voit une carriole qui descend la côte. C'est celle à M. Jimerson, qu'habite sur le chemin de sable, entre la ferme et la nationale. Il porte un grand chapeau de paille tout cabossé et il a l'air fatigué et pas en train, comme d'habitude. Devant la grange, il arrête ses mulets, qui laissent tomber leurs oreilles et s'endorment au soleil. Lui, il descend en sautant de la roue avant.

— 'jour, shérif, il fait.

Il jette un coup d'œil sur le fourbi qu'est sous l'appentis, mais ça n'a pas l'air de l'intéresser ; il s'en va chercher un rouleau de treillage.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Marvin ? demande le shérif.

M. Jimerson sort sa chique et mord dedans. Il réfléchit un moment avant de répondre.

— Y m'a dit d'y bâtir une étable à cochons.

— Une étable à cochons ? répète le shérif. Mais il en a pas, de cochons !

M. Jimerson crache et hoche la tête.

— Non. Pas à ma connaissance.

Il s'en va sur le devant de la grange en traînant le pied, ouvre la porte et entre. On l'entend farfouiller dans le foin, et puis il ressort.

— Qu'est-ce que t'as été chercher là-dedans ? demande le shérif.

— Des planches, répond M. Jimerson.

Le shérif ouvre des yeux tout ronds.

— Quoi ?

— Faut aussi que j'y bâtis un apprentis, fait M. Jimerson, et il m'a dit que les planches étaient cachées dans le foin, au fond d'la grange. Alors, j'ai été voir.

Le shérif soupire et baisse la tête.

— C'est bien ce que je disais, Booger, il fait, l'air éreinté. Il possède pas de cochons, alors il leur fait construire une étable. Il a tout le nécessaire pour fabriquer d' la gnôle, et il laisse la marchandise dehors, au vu de tout le monde. Mais des planches, tout ce qu'il y a d'inoffensif, il les cache dans le foin pour que personne ne les voie !

CHAPITRE VI

Tout d'un coup, le shérif, il devient tout rouge. Il se lève d'un bond et attrape M. Jimerson par le devant de sa salopette.

— Marvin Jimerson ! il braille. Veux-tu me dire ce qui se passe, ici ? Qu'est-ce qu'il a encore inventé, Sagamore Noonan ?

M. Jimerson ne pipe pas ; il regarde le shérif et attend qu'il ait complètement perdu le souffle.

— Nom de d' là, shérif, il dit, tout piteux, comment voulez-vous que je sache ce qu'il a dans la tête, Sagamore Noonan ?

Le shérif finit par se calmer.

— Faut pas m'en vouloir, Marvin, il fait en tapant sur l'épaule à M. Jimerson. J'ai les nerfs qu'ont lâché d'un seul coup. C'est sûr que tu peux pas l' savoir, parce que, si tu le savais, tu serais aussi crapule que lui.

— Shérif, je fais, je peux vous expliquer, moi, pourquoi les planches elles sont cachées dans le foin. C'est rapport à mon oncle Finley, vu qu'il aura vite fait d' les chiper pour son arche.

M. Jimerson hoche la tête.

— L'a raison, shérif. Ici, les bouts d' bois, faut les cacher, ou encore s'asseoir dessus.

Le shérif respire un bon coup.

— Bon, il dit. Mais pourquoi il veut une étable à cochons et un apprentis ?

— Y me l'a pas dit, répond M. Jimerson. C' matin de bonne heure, il est venu me voir et il m'a passé la commande. Même que j'ai touché cinq dollars.

Le shérif l'interrompt.

— Il t'a payé d'avance ? Tu prétends que Sagamore Noonan... ?

M. Jimerson hoche la tête, comme s'il avait du mal à y croire, lui aussi.

— Ben, oui, shérif. J'en ai causé à Prudy, quand il a été parti, et elle a trouvé ça louche. Alors, j'ai été à la banque. Mais, quand j'y ai montré le billet de cinq dollars, à Clovis Buckhalter, y m'a dit qu'il était bon. Même que je l'ai déposé à la banque, le billet, et Clovis m'a donné un reçu. (Il le sort de sa poche et le regarde, comme pour

s'assurer qu'il est toujours là.) A votre idée, shérif, y a pas moyen qu'y me le repoisse, mon billet, maintenant ?

Le shérif se frotte le menton.

— J'en vois pas pour l'instant, Marvin. Mais si j'étais toi, je me dépêcherais de le dépenser, mon fric... Où tu vas le construire, cet apprentis ?

M. Jimerson montre du doigt la colline qu'est juste en face.

— Quéqu' part par là. Y m'a dit de me repérer sur le coin, derrière la maison, et sur la source qu'est là-haut, sur la colline, un peu sur la gauche. Paraît que je dois trouver une conduite d'eau, au ras du sol, dès les premiers coups de pelle.

— Une conduite d'eau ? répète le shérif.

— Hé ! là ! fait Booger, tout excité. Ça doit être la vieille conduite qui amenait l'eau à l'alambic, dans la pièce de derrière... vous vous souvenez, shérif ?

— Si je me souviens !... répond le shérif. Et alors, Marvin, cette conduite ?

— Eh ben, y m'a dit de bâtir l'appentis à cheval dessus, dit M. Jimerson.

— Oh ! fait le shérif. C'est pour des cochons qu'il lui faut de l'eau ? C'est ça ?

M. Jimerson le regarde d'un drôle d'air.

— Mais puisqu'il en a pas, de cochons, shérif...

Le shérif ôte son chapeau et s'essuie soigneusement le front en prenant son temps.

— Du moins, c'est pour l'étable à cochons qu'il la veut, cette eau ?

M. Jimerson réfléchit.

— Eh ben, il finit par dire, j' pense pas, non. A quoi que ça l'avancerait d'avoir de l'eau dans une soue où y a pas de cochons ?

On dirait que le shérif va s'étrangler. Il ouvre la bouche, mais ne dit rien.

— Justement, ça n'a pas de sens, continue M. Jimerson qui se donne bien du mal pour expliquer les choses au shérif. J' veux dire, d'amener de l'eau dans une soue vide.

— Pfft-sshh... fait le shérif.

— D'ailleurs, dit M. Jimerson, la soue, elle sera pas là-haut. Y m'a dit d'la bâtir derrière la grange, du côté du cerisier.

— Voyons, dit Booger, c't' eau, faut bien qu'elle lui serve à quéqu' chose !

A la fin, le shérif en peut plus.

— Vingt dieux ! il braille. On va fout' le camp, sinon on deviendra

dingues !

Ils remontent dans l'auto, qui démarre dans un nuage de poussière et disparaît derrière la colline.

Je me remets à égrener le maïs. M. Jimerson va chercher des pieux dans sa carriole et les porte vers le cerisier qu'est derrière la grange. Il creuse d'abord des trous, puis il plante des poteaux. Quand il a fini de les planter tous, il déroule le treillage métallique et le cloue sur les poteaux. Elle est pas bien grande, la soue, dans les six mètres de côté. Enfin, M. Jimerson, il remonte à une cinquantaine de mètres au-dessus de la grange et se remet à creuser jusqu'à ce qu'il ait trouvé la conduite. Il plante encore quatre poteaux, mais plus longs que les autres, dans les trois mètres de haut. Il relie les poteaux par des planches en haut, et en travers, et il recouvre le tout avec des plaques de tôle qu'il a prises dans la grange. Je m'en vais voir ça pendant qu'il ramasse ses outils. L'appentis n'a pas l'air bien solide, mais ça vous abrite du soleil ; je me dis qu'il tiendra bien le coup, sauf par grand vent. Ça fait dans les trois mètres cinquante de surface.

— A votre idée, c'est pour quoi faire ? je demande à M. Jimerson.

Il mord dans sa chique et réfléchit un moment.

— Ça !... il dit.

Puis il remonte dans la carriole et le voilà parti.

A midi, j'ai été à la cuisine me faire un sandwich à la saucisse. Après, je me suis remis au boulot. Ça faisait déjà deux sacs de pleins. J'arrivais pas à comprendre sur quel genre d'affaire ils étaient, Pop et puis l'oncle Sagamore, avec tout ce matériel, et l'appentis avec une conduite d'eau. J'aurais bien voulu qu'ils rentrent pour essayer de les faire causer.

Au bout d'une demi-heure, j'entends une auto qui passe la barrière, mais c'est pas eux, c'est une vieille Ford toute cabossée. Deux hommes en descendent.

— Salut ! je leur fais.

— Salut bien ! ils répondent.

Ils restent plantés là, à regarder tout le déballage, comme s'ils en croyaient pas leurs yeux. Puis y en a un qui dit :

— Eh ben ! ça, c'est le bouquet ! Dehors, en plein jour...

L'autre hoche la tête.

— Et le shérif qui cherche une feinte pour le foutre au trou avant les élections ! Il a perdu la tête ou quoi, Rupert ?

Et v'là qu'une autre bagnole s'amène, avec un homme dedans. Il descend et vient jeter un coup d'œil, lui aussi.

— On me l'a dit, mais j' voulais pas le croire, qu'il fait.

— Ça va pas comme vous voulez ? j'y demande.

Les trois restent muets. Ils échangent un regard, remontent dans leurs bagnoles et disparaissent. Je continue à égrener le maïs. Une heure après, deux autres bagnoles arrivent et les types qui sont dedans font pareil que les premiers. Pour sûr, que c'est bizarre ! Une demi-heure plus tard, Pop et l'oncle Sagamore sont de retour. Mais, cette fois, ils ont rien acheté : la camionnette est vide. Ils vont inspecter l'appentis et l'étable à cochons, après quoi ils prennent chacun une cuve et se mettent, eux aussi, à égrener du maïs. Je leur dis que le shérif est venu, et puis les autres.

— Ça, par exemple ! fait l'oncle Sagamore.

— On dirait qu'ils s'intéressent drôlement à ce qu'on fait, je dis. C'est quoi, comme affaire, au juste ?

L'oncle Sagamore réfléchit.

— Eh ben, il répond, on a, comme qui dirait étudié la situation et on s'est aperçu qu'avec les impôts et tout le reste, faut avoir plusieurs cordes à son arc pour tenir le coup.

Il n'en dit pas plus. A travailler à trois, on a vite fait de remplir cinq sacs de grains de maïs.

— Ça suffit pour le moment, dit l'oncle Sagamore.

Il charge les sacs dans la camionnette et s'en va.

— Et maintenant, fait Pop, faut de l'eau chaude.

On allume la cuisinière et on pose dessus une grande bassine d'eau qu'on a tirée du puits. Mais Pop, il dit qu'il y en a pas assez, alors on fait du feu dans la cour de derrière et on chauffe dessus la lessiveuse à la tante Bessie. Pour sûr que ça commence à devenir intéressant ! Juste comme l'eau se met à bouillir, l'oncle Sagamore revient. Pop et lui déchargent les cinq sacs de maïs, et que le diable me patafiole s'il l'a pas fait moudre !

— Reste pas dans nos pattes, Billy, dit Pop, et que ton chien vienne pas nous tourner autour.

J'appelle Zig Fride, je m'assois sur une caisse et je les regarde, en me demandant ce qu'ils peuvent bien avoir derrière la tête. Ils commencent par ranger les huit cuves de bois le long du mur. L'oncle Sagamore ouvre des sacs de sucre, mesure le sucre et la farine de maïs, puis il distribue ça dans les cuves. Pendant ce temps, Pop va chercher l'eau chaude. Quand la première cuve est pleine, ils ramassent un bout de bois et commencent à touiller la bouillie.

A ce moment, une bagnole dévale la côte : je crois bien la reconnaître, sauf que, cette fois, y a un peu plus de monde dedans. Une autre s'amène derrière. Elles stoppent devant la grange et les types se mettent à descendre. Ils sont dix pour le moins. Tous, ils regardent Pop et l'oncle Sagamore, et puis les cuves.

— 'soir, les hommes, fait l'oncle Sagamore.

Après ça, il fait plus attention à eux et se remet à mesurer la farine de maïs et le sucre.

Quelques types hochent la tête, mais ils se tiennent tous à distance, comme s'ils osaient pas s'approcher.

— Qu'est-ce que je te disais tout à l'heure ? fait tout bas un des mecs.

C'est un qu'est déjà venu et qui s'appelle Rupert.

Un autre secoue la tête.

— On aura tout vu ! A ton idée, c'est quoi, qu'il fabrique ? C'est quand même pas de la...

— T'as qu'à lui demander ! fait un autre.

— Dis donc, j' suis pas fou. Vas-y, toi !

Ils se regardent tous, mais pas un ne se décide à déranger l'oncle Sagamore. Pop et l'oncle remplissent une deuxième cuve. Ils la touillent un bon coup, puis commencent à remplir la troisième. Et, au même moment, y a encore une bagnole qui passe, pleins gaz, la barrière, du côté du chemin de sable. On regarde tous. C'est sûrement une bagnole du shérif, à en juger par son allure.

— Oh ! oh ! fait un homme, le voilà !

Ils reculent un peu, mais restent là, à attendre. Pop et l'oncle Sagamore, ils lèvent même pas la tête de leur travail. La bagnole stoppe ; y a Booger et Otis sur le siège avant et le shérif derrière. Ils descendent tous les trois.

— Miséricorde ! fait Booger.

Otis, lui, il a un vilain sourire.

— Pris sur le fait ! il dit.

Le shérif jette un coup d'œil sur les cuves et dodeline de la tête, l'air vachement satisfait.

— 'soir, les hommes, il dit à l'assistance.

Il enfonce les pouces dans sa ceinture, comme on voit faire dans les films, il se rengorge et s'approche de Pop et de l'oncle Sagamore, qui sont penchés sur la cuve.

— Sagamore Noonan, je vous arrête ! qu'il dit.

L'oncle Sagamore le regarde. Il était si occupé qu'il l'avait pas vu arriver.

— Par exemple, le shérif ! il fait. Comment que ça va ? Asseyez-vous donc, prenez-vous une caisse.

Le shérif bombe le torse et aboie :

— Ça suffit !

— On va souffler un peu, Sam, dit l'oncle Sagamore à Pop. Probab'

que le shérif vient faire un peu d' politique, avec les élections qui approchent et tout le toutime. Et c'est bien la moindre des choses qu'on s'intéresse un peu à not' gouvernement.

— Pour sûr, dit Pop.

Il plonge un doigt dans la cuve pour voir si c'est assez chaud, et continue :

— Moi, j' dis que si tout un chacun votait comme il faut, les choses iraient mieux qu'elles ne vont en ce moment...

— Vous êtes en état d'arrestation ! braille le shérif. Tous les deux ! L'oncle Sagamore le regarde, l'air tout ahuri.

— D'arrestation ? Mais, qu'est-ce qu'on a fait, shérif.

Booger et Otis ricanent.

— Il demande ce qu'il a fait... C'est un monde !

Les hommes, eux, suivent la scène, comme fascinés.

Le shérif montre les cuves du doigt :

— Et ces trois cuves de moût, ça vous suffit pas ?

— Du moût ? répète l'oncle Sagamore avec l'air de quelqu'un qui tombe des nues.

Il réfléchit un petit moment et fait :

— Oh ! c'est-y pas de la bouillie aux cochons que vous causez, des fois ?

— Bouillie aux cochons ?

La figure du shérif devient toute rouge. Il aspire l'air un grand coup et arrive à se calmer. Il braque le doigt sur les sacs de sucre, et dit froidement :

— Je vois. Alors comme ça, vous préparez de la pâtée pour les cochons avec quinze cents kilos de sucre ?

L'oncle Sagamore opine de la tête.

— Et d' la farine de maïs, pour y donner du corps. Vous comprenez, Sam et moi, on voudrait les engraisser, nos cochons, d'une façon scientifique, comme qui dirait...

— Allez, dit Booger au shérif, qu'est-ce qu'on attend pour l'embarquer, ce carottier, et le mettre sous les verrous ? On est pas obligé d'écouter ses sornettes !

— Minute, les gars ! fait le shérif. Attendez un peu. Y a un os, c'est moi qui vous l' dis. Je commence à connaître la musique et ça n' me dit rien qui vaille.

L'oncle Sagamore a pas l'air de l'écouter. Il s'assoit sur une caisse, croise les jambes.

— Asseyez-vous donc, shérif, qu'il dit, on va tâcher de vous expliquer not' idée. Etant, comme qui dirait du gouvernement, vous

devez vous intéresser aux industries nouvelles, dans le comté, et nous deux Sam, on irait pas faire des cachotteries pour être les seuls à en profiter, de l'idée...

— Nous voilà bien ! fait Otis.

— La première fois que j'y ai pensé, continue l'oncle Sagamore, c'est en regardant un journal à Bessie, un magazine pour femmes, vous savez bien, où on vous explique comment se faire belle pour dénicher un mari, ou si vous l'avez déjà, comment le garder à la maison et l'empêcher de se tirer chez la voisine. Ça n' parle que bigoudis et culottes à froufrous et corsets à chichis ! Toujours est-il que je tombe sur une photo où on voit une dame qu'est bien faite à lard et c'est marqué qu'elle se ronge les sangs, parce qu'avec les fesses qu'elle a, personne ne veut la marier. Et, à côté, y a une aut' photo de la même personne, mais, ce coup-ci, elle a plus que la peau sur les os et on la voit qui rigole comme une souris crevée dans un bol de petit lait, rapport aux godelureaux qu'arrêtent pas d' la courser. Eh bien, si elle a changé comme ça, c'est tout bonnement parce qu'elle s'est arrêtée de manger des gâteaux. Paraît que c'est l' sucre qui la faisait grossir.

» C'est ça qui m'a donné l'idée. Du moment que ça fait c't' effet-là aux femelles, y a pas de raison pour que ça marche pas sur les cochons. Y a qu'à leur foutre du sucre à gogo et ils feront d'la graisse en veux-tu en voilà.

— Je vois, fait le shérif d'une voix calme. Pas bête, votre idée : on engraisse un cochon avec deux cents dollars de sucre, et puis on le revend pour quatre-vingts... Y a qu'une chose que j'arrive pas à comprendre...

— Quoi donc, shérif ? demande l'oncle Sagamore.

Le shérif agite ses doigts sous le nez à l'oncle Sagamore et braille :

— Où ils sont, les cochons qui vont bouffer cette pâtée ?

— C'est-à-dire que voilà, shérif...

— Y a pas l'ombre d'un cochon dans c'te sacrée ferme, Sagamore Noonan, et vous le savez ! Y en a jamais eu !

— Ça, par exemple ! fait l'oncle Sagamore, l'air tout épaté. Vous l'avez vue, l'étable, que Marvin m'a bâtie ? C'est par là qu'elle...

— Je l'ai vue ! aboie le shérif. Elle est vide !

— Ben, oui... dit l'oncle Sagamore, il y a qu'on a pas encore trouvé le cochon qu'on veut. Pour tout vous dire, shérif, il y a deux jours qu'on le cherche, Sam et moi, mais il faut du temps. (Il lâche une giclée de jus de chique et gonfle les lèvres d'un air pensif.) Acheter un cochon, ça demande de la réflexion, vu qu'on doit passer un bon moment ensemble, et si le cochon, il est mal embouché, ça peut pas marcher. On aura beau l' gaver, il prendra pas de poids s'il est pas

d'accord avec not' façon de penser.

— Sagamore Noonan ! glapit le shérif. Ce que vous avez là, c'est du moût !

— Ça me fait penser à Broaddus, l'oncle à Bessie, la fois qu'il a acheté c' cochon de malheur à la foire du comté. Pauv' tonton Broaddus, l'a tout fait pour être ami avec ce porc-là, mais l'aut', rien n'était assez beau pour lui. Il avait que du mépris pour toute la famille. Faut dire qu'avec la médaille qu'il avait gagnée au concours, il voulait rien savoir pour obéir à un pauv' cul-terreux...

— Pfft-sshh... fait le shérif.

— Tant et si bien, qu'à la fin y s' bouffaient tous le nez, dans la famille, continue l'oncle Sagamore. Quand la tante Délia a su que, Broaddus, il cachait ses chaussures du dimanche dans la grange et qu'il les mettait en douce pour porter sa pâtée au cochon, histoire de l'épater, elle a piqué une sacrée crise ! Délia a jamais eu la langue dans sa poche. « Il sera pas dit, qu'elle a gueulé, qu'un bougre de salaud de cochon m'ait obligée à mettre en semaine mes chaussures du dimanche, et si mes pieds nus, c'est pas à son goût, il peut s' la foutre quéqu' part, sa médaille... »

— On va pas écouter ses boniments à la noix, fait Booger, furibard. J'y passe les menottes, on embarque le moût, et...

— Bouge pas ! dit le shérif. Bouge pas. J'y vois clair, à présent. Pardi ! C'est ça qu'il cherche, justement...

— Hein ? fait Booger.

— Toi, tu serais tombé dans le panneau, continue le shérif en soufflant comme un phoque. Et, une fois que tu l'aurais embarqué, qu'est-ce que t'aurais ? De l'eau tiède, de la farine de maïs et du sucre. Y a pas d'article de loi qu'interdit de mélanger ça, même par tonnes ! Le fait est qu'on n'a pas trouvé d'alambic, et le moût, il est même pas fermenté – alors, comment tu feras pour prouver que c'est du moût ? Lui, il dira au district attorney que c'est rien que de la pâtée à cochons. Nous autres, on a beau savoir qu'il y a pas un seul cochon chez lui, ça n'empêche que quand on enverra quelqu'un vérifier sur place, y en aura, des cochons, des centaines ! Me demande pas comment il se débrouillera, étant bouclé en taule. Mais je sais, d'ores et déjà que, c'te satanée ferme, elle va grouiller de cochons affamés et, tout ça, parce que nous, on leur aura volé leur cochonnerie de pâtée. La Société protectrice des animaux va nous tomber dessus, on aura un procès sur les bras pour arrestation arbitraire...

Booger ouvre la bouche toute grande.

— Enfin, vous y croyez, vous, que c'est de la soupe pour les cochons ? il demande.

— Bien sûr que non, bougre d'âne ! Il va en faire de la gnôle, c'est couru ! Mais pour ça, il va employer un alambic, et c't alambic, faut le trouver !

— Ah ! bon... fait Booger.

Le shérif ôte son chapeau et s'éponge le front. Puis il jette le chapeau par terre et se met à l'enfoncer à coups de botte dans la poussière. Il pointe le doigt sur la figure de l'oncle Sagamore et se met à hurler :

— Sagamore Noonan, vous vous foutez du monde, mais cette fois, ça ne prend pas ! Vous avez un alambic quéqu' part et je suis bien décidé à mettre la main dessus. Comme je vous connais, j'aurais du mal à deviner où vous l'avez caché. Peut-être dans un arbre creux, ou dans votre salopette, supposition que c'en est un portatif, ou dans la terre, ou au beau milieu du lac – va savoir ! Si ça se trouve, vous l'avez installé dans le ventre d'une mule ! Ça ne fait rien, on le trouvera. Je vous donne ma parole que je vous fous au trou, même si c'est la dernière chose que je dois faire ici-bas...

Il ramasse son chapeau, le plaque tout de travers sur sa tête et retourne à sa bagnole. Booger et Otis montent à leur tour, et ils démarrent dans un nuage de poussière.

L'oncle Sagamore hoche la tête en soupirant.

— Quelle soupe au lait, ce shérif ! qu'il fait. Toujours en train de s' mettre dans tous ses états... On se demande quelle mouche le pique.

— N'empêche qu'il y a de quoi vous dégoûter, dit Pop. D' la gnôle avec de la pâtée à cochons !

— Eh oui, Sam ! répond l'oncle Sagamore.

Il plisse sa bouche en cul de poule et lâche une giclée de jus de chique sur un lézard.

— Comment qu'on ferait, d'après lui, pour cacher un alambic, l'année des élections ? Avec tous les hommes qu'il va lâcher pour mettre la main dessus... Non, tout ça, c'est pas logique.

CHAPITRE VII

On aurait dit que les gens, ils s'étaient tous donné le mot et que tout le comté s'intéressait à la nouvelle affaire à l'oncle Sagamore. Pop et lui n'ont pas eu le temps de remplir les cuves, qu'on a eu trois nouveaux arrivages. Ces types faisaient tous pareil : ils ouvraient des yeux ronds en regardant les cuves et les sacs de sucre, comme s'ils pouvaient pas y croire. Après, ils chuchotaient entre eux en hochant la tête et puis ils s'en allaient. Mais ça, c'était encore rien à côté du lendemain – qu'est-ce qu'on a pu avoir comme monde !

Quand je me suis réveillé, Pop et l'oncle Sagamore s'apprêtaient déjà à repartir. Ils m'ont donné la paie de ma première journée et m'ont dit de continuer à éplucher le maïs.

— Vous allez en acheter, des cochons ? je demande.

— Ouais, fait Pop. Probab' qu'on sera pas de retour avant demain soir. Trouver un cochon sur mesure, pour une expérience scientifique, ça demande du temps.

Eh ben, ils sont pas partis depuis une vingtaine de minutes quand la première bagnole s'amène, et, que le diable me patafiole, si c'est pas Curly Minifée ! Je viens juste de me mettre au travail et v'là que j'entends la musique ; c'est encore le camion rouge et blanc qui dégringole la côte, avec ses haut-parleurs qui gueulent, que c'est pas possible. Derrière vient une autre auto. Le camion s'arrête, et Curly descend. Il a son costume blanc, son cordon rouge en guise de cravate et un grand chapeau blanc. En voyant les cuves rangées contre le mur, il a un sourire plutôt moche.

— Salut, gamin ! il me fait. Où sont nos hardis pionniers ?

— Si vous voulez dire Pop et l'oncle Sagamore, je réponds, ils sont partis acheter des cochons.

Il s'approche des cuves et soulève les sacs à farine qui sont dessus.

— Espérons qu'ils vont en trouver avant que cette bonne pâtée ne commence à tourner, il fait en souriant encore un coup. On dirait que ça travaille déjà !

L'autre bagnole stoppe derrière le camion et deux hommes en descendent. Celui qui était au volant est un grand, à la figure rouge et à l'air important. Il porte un costume rayé, un panama et des lunettes. L'autre est plus jeune et a une grande caméra pendue en bandoulière

sur son épaule. Le grand me lance un regard comme s'il voulait me bouffer tout cru, et puis il va inspecter les cuves avec Curly.

— Quelle honte ! il fait. On sera encore la risée de l'Etat. Le shérif du comté de Blossom se croise les bras, pendant que le bootlegger fait fermenter le moût...

Curly éclate de rire.

— Avouez qu'ils sont gentils de me faciliter les choses. Quel abruti, ce vieux plouc ! Et moi qui le prenais pour un marle !...

Le grand fait un signe de tête à celui qu'a la caméra.

— Allez-y, Doug ! Je veux des clichés des cuves, de ces tas de sucre et de maïs. Et de la soue vide. Faites un gros plan d'une cuve de moût, pour qu'on voie bien ce qu'il y a dedans.

L'homme décroche sa caméra, sort ses flashes et se met à prendre des photos. Le grand continue de causer à Curly.

— Je lui réglerai son compte, au shérif, et en première page encore ! Il aura de la chance si sa femme voudra bien voter pour lui.

— J'ai une idée, commandant : si on prenait une photo du gosse en train d'éplucher son maïs, avec les cuves à moût dans le fond ? Vous pourriez marquer dessus quelque chose comme... euh... « Garçonnet de six ans travaillant pour une distillerie locale. »

— Hé là ! je fais. J'ai pas six ans, je vais sur mes huit ans !

Ils font pas attention.

— Parfait ! dit le commandant. Excellente idée. Prenez note, Doug !

A ce moment, Zig Fride sort de la maison. Quand il voit Curly, les poils de son dos se hérissent, et, à sa façon d'aboyer, on comprend qu'il l'engueule. Cette fois, je le laisse faire. Moi aussi, je commence à en avoir assez de Curly, et je souhaite presque que Zig Fride le morde. Mais rien ne se passe à cause des autres bagnoles qui s'amènent au même moment.

D'abord c'est trois fournées de types, presque tous en salopette et chapeau de paille. Ils descendent et restent plantés là, à regarder, comme les autres. Curly cligne de l'œil au commandant.

— Si ça continue à c' train-là, il fait, j'aurai assez de monde pour tenir un meeting.

Ensuite, c'est deux bagnoles au shérif. Elles dégringolent la côte à toute pompe et stoppent juste derrière les autres. Le shérif descend ; on voit qu'il est salement en rogne. Booger et Otis sont avec lui, et puis deux autres types que je connais pas.

Curly sourit et agite le bras.

— 'jour, shérif, il fait. Vous venez inspecter la pâtée à cochons ? J'ai idée qu'elle commence à tourner.

Le shérif dit un gros mot.

— Vous allez m'écouter, Curly Minifée ! Je sais aussi bien que vous que c'est du moût et...

— En ce cas, aboie le commandant, qu'est-ce que vous attendez pour arrêter Sagamore Noonan ? On ne vous a jamais dit qu'il était interdit de fabriquer de l'alcool ?

— Foutez-moi la paix, Kincaid, avec votre sacré canard ! lui lance le shérif. J'ai pas d'ordres à recevoir de vous. Depuis le temps que vous êtes dans le pays, vous devriez savoir que ça n'avance à rien d'arrêter Sagamore Noonan sans preuves. Il va se payer notre tête et...

— Il s'est suffisamment payé la vôtre pour avoir de la pratique ! dit le commandant Kincaid.

Lui et Curly éclatent de rire. Booger et Otis font une sale tête.

— Venez, vous autres ! aboie le shérif. On descend chercher ce sacré nom d'alambic pour pouvoir boucler ce sacré bougre de vieille fripouille...

Il s'interrompt d'un seul coup, tout gêné. Il s'étrangle, il crachote, car la bagnole qui vient d'arriver est pleine de dames. Elles descendent toutes. Elles sont cinq, qu'ont l'air important, avec de grosses poitrines, pareilles que les dames des bonnes œuvres.

— Dites donc, c'est épatant ! chuchote le commandant à Curly. Le vieux dragon en tête de peloton, c'est M^{me} Carstairs, de la Ligue des électrices.

— Compris ! fait Curly en clignant de l'œil.

Il s'avance et ôte son chapeau.

— Bonjour, mesdames ! Je me présente : Curly Minifée. Le moût est par là, dans les cuves. A moins que vous ne préféreriez que le shérif vous fasse faire la tournée ?

Elles se retournent et lancent au shérif des regards mauvais. Le shérif est tout en nage et tout rouge de figure. On dirait qu'il n'a qu'une envie, c'est de rentrer sous terre. Les dames vont inspecter les cuves en retenant leurs jupes des deux mains, comme si elles avaient peur que quelque chose leur saute dessus et les morde à la cuisse.

— Eh bien ! fait la chef de la troupe. De ma vie, je n'ai...

Entre-temps, trois autres bagnoles sont arrivées et ça commence à faire pas mal de monde.

— Si ces dames veulent bien m'excuser, dit Curly, je voudrais prononcer quelques paroles de...

— Faites donc, monsieur Minifée, dit la chef, on est de tout cœur avec vous.

Curly va à son camion à musique et, par la portière, ramasse le micro.

— Bonjour à vous, mesdames et messieurs, il fait. C'est Curly Minifée qui vous parle. Vous êtes les bienvenus à la distillerie clandestine des frères Noonan. (Dans la foule, y en a qui se mettent à ricaner.) Sans doute, sommes-nous en pleine illégalité, mais on a l'esprit large, dans le comté de Blossom – du moins, on l'a eu au cours des douze années écoulées. Les frères Noonan vous invitent cordialement à visiter leur distillerie. Et ne manquez pas d'amener les enfants...

Les ricanements se font plus forts. Curly continue avec le sourire :

— Je viens d'avoir une idée. Si une des charmantes dames ici présentes faisait partie de l'Association des parents d'élèves, le shérif pourrait se mettre en rapport avec elle pour organiser un programme de visites régulières, réservées aux enfants des écoles...

Quelques dames font « Oh ! » mais, bien vite, elles comprennent qu'il s'agit d'une blague et se tournent vers le shérif, qui commence à virer au violet.

— La distillation clandestine de la goutte est un art en voie de disparition, reprend Curly, du moins dans les communes où les lois sont respectées. Et on se laisserait même aller à une certaine tristesse en songeant que la jeunesse de notre beau pays ne connaîtra jamais les secrets de la préparation du moût, ni du montage d'un alambic... Imaginez une génération entière d'enfants entre six et sept ans, dont l'ignorance est telle qu'ils ne seraient même pas capables de tirer parti de ces tubes de cuivre ou encore d'installer et d'exploiter leur propre alambic derrière la cuisinière !

— Vas-y, Curly ! braille quelqu'un.

Et y en a plein qui applaudissent.

— A bas le shérif ! glapit un autre. Vive Curly ! Les crapules en prison !

— Mesdames et messieurs, dit Curly, je vous remercie. Et le jour des élections, vous saurez ce qu'il vous reste à faire pour mettre un terme au scandale.

Il range le micro. Y a des gens qui remontent en voiture et fichent le camp.

Le shérif est tellement en rogne qu'il jette son chapeau et l'enfonce à coups de botte dans la poussière.

— Tu vas aller en ville, il dit à Otis, et rassembler vingt hommes. Tu les amèneras ici, que je leur donne leurs plaques d'adjoints. On va fouiller c'te... c'te saloperie de ferme, mètre par mètre, jusqu'à ce qu'on trouve l'alambic.

— Oui, m'sieur !

Otis saute dans une bagnole et démarre. Le shérif, Booger et les

deux autres, descendent à pied vers le creux du terrain.

Et c'est là que j'aperçois Murph. Il est assis avec Miss Malone dans la décapotable, un peu à l'écart. Et faut voir leur tête, à tous les deux ! Je m'approche :

— Salut, Murph ! je fais. Je gagne un dollar par jour à éplucher le maïs.

Ça n'a pas l'air de l'intéresser.

— Bon, il fait, comme s'il pensait à autre chose, mieux vaut ça que de toucher quinze *cents* pour bricoler des plaques minéralogiques. Il a dit où il allait, Sagamore ?

— Il a été acheter les cochons pour leur faire bouffer la pâtée, je réponds.

Murph hoche la tête.

— J'y suis plus... Mais, alors, plus du tout !

— T'en fais donc pas, dit Miss Malone.

Elle a une robe bleue, très décolletée, qui fait rudement chouette !

— J'ai idée qu'on en parlera encore dans cinquante ans, de cette campagne électorale, elle fait.

— Mais écoute... dit Murph. Il sait pourtant bien qu'il faut pas laisser faire Minifée ! Ce mec-là est faux derche comme pas un et il veut sa peau, à Sagamore. Moi, j'ai cru comprendre que, Sagamore, il avait une idée, mais, bon sang de bonsoir... !

Miss Malone allume une cigarette.

— Tu l'as dit toi-même, personne peut savoir ce qu'il mijote.

— Oui, mais, ce coup-ci, je n' sais plus quoi penser... Minifée est un malin, pas de doute. Et Sagamore qui se paie la tête du shérif... Dis, il se serait pas mis d'accord avec Minifée ?

— Penses-tu ! Il est pas fou, répond Miss Malone. Il m'a suffi de voir Curly deux minutes pour comprendre que sa propre mère lui ferait pas confiance.

— Eh ben, ça me dépasse, fait Murph. J'aurais dû parier sur Curly pendant qu'il était coté à trois contre cinq. Encore quelques jours de ce cirque, et Dieu sait à combien il sera.

— Ça peut pas durer, dit Miss Malone. Il va être obligé de la jeter, la pâtée... ou de la donner à de vrais cochons.

Murph tourne la tête et voit l'apprentis que M. Jimerson a bâti. Il fronce les sourcils.

— C'est pour quoi faire, Billy ? il demande.

— J'en sais rien.

— Drôle d'idée de placer cette cabane là, toute seule, et bien en vue...

— Oh ! j'explique, c'est rapport à la conduite d'eau. Celle qui descend de la source.

— Vingt dieux ! fait Murph. (Il s'arrête et secoue la tête.) Non, c'est pas possible... Même Sagamore Noonan n'oserait pas...

— Quoi donc ? demande Miss Malone.

— Oh ! rien. Je deviens dingue. Allez, on se tire...

Ils démarrent. Et moi, j'ai rien compris à ce qu'ils ont raconté. Curly part avec son camion à musique, et le commandant Kincaid et son photographe s'en vont aussi, mais à part ça, y a de plus en plus de monde. Je retourne éplucher le maïs, et, au bout d'un moment, je m'habitue à avoir des gens qui me regardent. Une heure après, Otis revient de la ville. Il ramène quatre hommes dans la bagnole au shérif, et trois autres voitures le suivent, toutes bourrées. Le shérif fait un discours, en braillant et en agitant les bras, et ils s'en vont dans le bois et passent tout l'après-midi à le fouiller. Juste avant le coucher du soleil, ils reviennent à la grange en traînant la patte. Le shérif a du mal à marcher, tellement il est vanné. Il s'adosse à une bagnole et ôte son chapeau pour s'éponger la figure.

— Ecoutez, les gars, qu'il dit, rendez-vous ici à huit heures demain matin. On le trouvera, c't' alambic, même si on doit passer la ferme au crible.

Booger s'écroule sur une caisse et regarde les cuves d'un air vraiment avachi.

— Shérif, il fait, y a pas d'alambic sur ce terrain. On l'a fouillé mètre par mètre.

— Je sais, dit le shérif. Mais jusqu'ici, on n'a cherché que dans les coins où un être normal aurait caché son alambic. Mais il s'agit de Sagamore Noonan... Tout le monde ici à huit heures.

Ils se taillent, et, au bout d'un moment, il reste plus personne. Le lendemain matin, je jette un coup d'œil dans les cuves, avant de me remettre au travail, et je me rends compte que Curly avait raison. Des bulles commencent à crever à la surface. Sûr et certain que la pâtée est en train de travailler.

A peine je me suis remis au boulot que les autos se remettent à rappliquer. Cette fois, le shérif a amené vingt-cinq bonshommes. Il va regarder les cuves, lance un gros mot et commande à ses types de se déployer en éventail dans la ravine. Vers les dix heures, je compte trente-cinq bagnoles d'arrêtées sur la colline, sans parler de celles qui sont venues et reparties. On dirait que le monde entier veut voir de ses propres yeux la bouillie dans les cuves ; et ensuite, les gens restent là, à faire des paris, savoir si le shérif, il trouvera l'alambic. Deux hommes en viennent aux mains, et c'est Booger qui les sépare. A midi, le shérif remonte de la faille, suivi de ses hommes. Il est tout en nage

et il a l'air crevé.

— Pas d'alambic, déclare Otis.

Il s'adosse au poteau qui soutient l'appentis, comme s'il en pouvait plus, sans cesser de reluquer les cuves.

— Je sais pas ce qu'il manigance, dit-il. Si ça se trouve, personne n'y comprendra jamais rien. Tout ce que j' sais, c'est que, d'alambic, y en a point dans le secteur.

— Tant pis, on va remettre ça, dit le shérif. Ou bien on met la main dessus, ou alors on explique aux gens qu'il n'existe point. Commencez à fouiller les bâtiments.

Ils fouillent la grange, la maison et même notre remorque. Ils grimpent dans l'arche à mon oncle Finley et je l'entends qui les dispute. A ce moment, je vois Murph qui se faufile entre les rangées de bagnoles avec sa décapotable. Je cours à sa rencontre. Il m'a l'air plutôt bas.

— Hé ! dis donc, y a du monde ! je lui fais. C'est presque comme quand Miss Harrington s'est égarée...

— T'as encore rien vu, il dit. Demain, ça sera pis.

Il me passe le journal qu'est posé à côté de lui sur la banquette.

Je l'ouvre et qu'est-ce que je vois ? Toute la première page est pleine de photos des cuves, avec de gros titres. Y a aussi une photo de moi en train d'éplucher le maïs et une autre de Curly, qui sourit en désignant la pâtée à cochons. En dessous, c'est marqué : *La honte du comté de Blossom*, et puis y a un tas de mots d'imprimés, avec une suite aux dernières pages. Je ne comprends pas du tout et j'essaie de tout lire, mais je me rends bien compte que le commandant Kincaid a fait tout un foin avec l'affaire.

Et, à la fin, c'est mis : *Vous n'êtes pas obligés de nous croire sur parole. Allez-y et vous verrez de vos propres yeux comment on bafoue l'ordre public. Vous saurez alors ce qu'il vous reste à faire : voter pour l'homme qui seul saura mettre fin à cette pagaïe* – J.L. (Curly) Minifee.

— Il part gagnant, Curly, tu crois pas ? je fais.

— Ça m'en a tout l'air... répond Murph. Euh... dis-moi, Billy. Sagamore, il ne t'a pas paru bizarre, ces temps-ci ?

— Comment ça ? je demande.

— Eh ben... comme s'il avait chopé un coup de soleil, ou quéqu' chose comme ça.

— Non, je dis. (Je ne vois pas du tout où il veut en venir.) Je l'ai trouvé pareil que d'habitude.

A ce moment, il se produit un grand charivari en haut de la côte et Murph et moi, on voit déboucher le camion à son à Curly, qui stoppe dans un petit espace dégagé derrière les autres bagnoles. Curly

descend, toujours dans son costume blanc fantocharde. Il se faufile entre les gens et va jeter un coup d'œil à la pâtée à cochons. Puis il revient vers nous, appuie le coude sur le pare-brise de la décapotable et, en voyant les photos sur la première page du journal, fait un grand sourire.

— Alors, notre plouc de génie, il est là, ce matin ? il demande à Murph.

— J'en sais rien, fait Murph d'un ton plutôt sec.

— J'aurais voulu le remercier de son aide.

— Vous voulez pas lui vendre quelques pneus, des fois ? demande Murph.

— Oh ! si, j'en ai bien l'intention ! (Curly allume un cigare, souffle l'allumette et la laisse tomber sur la banquette, à côté de Murph.) Moi, je n'oublie pas les bons clients. N'empêche qu'à première vue, sa réputation m'a l'air un peu surfaite.

Il tape sur l'épaule à Murph et retourne à son camion. Murph lâche un gros mot, mais, au même moment, y a les haut-parleurs qui se déclenchent, et on voit Curly, debout sur le marchepied du camion, le micro à la main.

— Mesdames et messieurs, il fait, c'est encore moi, Curly Minifee. Je suis venu faire un petit tour à l'entreprise « Saute-Barrière », la propriété des frères Noonan...

— Vas-y, Curly ! braille quelqu'un.

Les gens commencent à s'attrouper autour de lui. Le commandant Kincaid et son photographe arrivent en voiture, puis c'est le shérif et ses hommes qui reviennent après avoir visité l'arche.

— Je vois que nous avons du monde, continue Curly avec un grand sourire, et que le shérif s'y connaît pour disperser les attroupements...

Y a un grand éclat de rire et les gens se mettent à huer le shérif. Lui est devenu tout rouge ; il laisse échapper un juron et fonce vers une bagnole qu'est garée à une dizaine de mètres du camion de Curly. Le shérif grimpe sur le toit de la bagnole et lève les bras.

— Ecoutez-moi tous ! il gueule, essayant de couvrir les haut-parleurs.

Curly fait signe à la foule.

— Minute, les amis : je crois que le shérif a quelque chose à nous communiquer. Qui sait ? il va peut-être nous apprendre où se trouve ce fameux alambic – si tant est qu'il l'ait enfin dégotté, après douze ans d'efforts !

— Ecoutez-moi ! hurle le shérif. J'en ai assez de m'faire tourner en bourrique à cause de cette histoire ! On distille pas de gnôle ici. Me

demandez pas ce que Sagamore Noonan a l'intention de faire avec tout ce matériel, mais y a une chose dont je suis certain : il ne fait pas de whisky avec !

— Bien sûr que non, dit Curly dans le micro. Tout le monde peut voir ce qui se fabrique ici : de la pâtée à cochons qui pétille. Les cochons, ils adorent ça, parce que, les bulles, ça leur chatouille les naseaux !

La foule éclate de rire encore un coup.

— Vas-y, Curly, envoie ton vanne !

On dirait que le shérif va s'étrangler de colère.

— Ecoutez-moi ! il braille. Tâchez de comprendre ! Y a pas d'alambic ici. Les vingt-cinq hommes ici présents vous le diront comme moi. Hier et tantôt, on a passé la ferme au crible, et pas qu'une fois, on a exploré les champs et les bois dans tous les azimuts, mètre par mètre, à un kilomètre et demi à la ronde, on a fouillé les bâtiments.

— Savoir s'il a pas raison, fait une voix dans la foule. Tout ça, c'est p't-être un coup monté...

— Ça s' pourrait bien, dit un autre. Encore une combine à Sagamore Noonan, histoire de nous faire cavalier !

— Je ne sais pas ce qu'il a derrière la tête, continue le shérif. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y a pas d'alambic dans le secteur. Vous feriez mieux de rentrer chez vous, au lieu de vous faire couillonner par Sagamore Noonan.

Tout d'un coup, il s'interrompt et regarde vers la colline. On dirait que les yeux vont lui sortir de la tête. Les autres font pareil.

— Nom de nom ! fait quelqu'un.

Murph et moi, on grimpe sur la malle arrière de la décapotable pour voir ce qui se passe.

— Oh ! non !... chuchote Murph.

C'est Pop et l'oncle Sagamore. La camionnette rentre par la barrière et descend la côte. Elle est bourrée de trucs – y a deux chaudières dedans, un grand tonneau à eau, un tas de tuyaux et de tubes en cuivre.

Curly lui-même reste sans voix. Il est planté là, les yeux ronds, comme tout le monde. La camionnette finit de descendre et stoppe en bordure de la foule. L'oncle Sagamore saute sur le marchepied, regarde la foule et se tourne vers le shérif.

— 'soir, shérif, il fait. Vous voulez pas demander à ces messieurs-dames de déplacer leurs bagnoles ? On voudrait pouvoir décharger not' alambic devant l'appentis, Sam et moi.

CHAPITRE VIII

Les gens écarquillent les yeux en silence. Le shérif ouvre la bouche comme s'il étouffait.

— Alambic ? il répète. Vous avez dit alambic ?

— C'est ça, shérif, répond l'oncle Sagamore. Vous allez comprendre...

D'un seul coup, le shérif bondit comme si une bête venait de le piquer. Il braque son doigt sur l'oncle Sagamore et aboie :

— Bon, eh bien, je vous arrête !

L'oncle Sagamore se tourne vers la foule, comme s'il ne comprenait pas.

— Mais... pourquoi, shérif ?

Le shérif sourit aux gens et se tapote le front, comme pour dire que l'oncle Sagamore il est devenu fou.

— C'était fatal, il fait. Voilà trente ans qu'il boit sa propre camelote ! Ça l'a sonné ! (Il se tourne vers l'oncle Sagamore.) Je vous arrête pour distillation illicite de whisky, pour production illicite de moût, pour possession et exploitation illicites d'un alambic...

— Allons, shérif, dit l'oncle Sagamore, je l'exploite pas, c't alambic ! Vous voyez bien qu'il est même pas monté. Et illicite, il l'est pas, vu que...

— Pauvres de nous ! gémit Booger. Ça recommence...

— Nous deux Sam, continue l'oncle Sagamore, on va s' lancer dans le commerce de la térébenthine...

Le shérif ouvre des yeux grands comme des soucoupes.

— Térébenthine ?...

— Eh oui, shérif, dit l'oncle Sagamore. Parait que ça rapporte, si on s'y met sérieusement... Et avec les impôts qu'on a...

— Silence ! braille le shérif.

La foule commence à murmurer. Un ou deux types ricanent et, dans le fond, y en a un qui glapit :

— On s' fout de nous ! Tu l'arrêtes, oui ou merde ?

Le shérif lève les bras pour les faire taire. Puis il se tourne vers l'oncle Sagamore :

— Si je comprends bien, il dit, la térébenthine se fabrique avec du sucre et de la farine de maïs ?

L'oncle Sagamore le regarde, l'air tout étonné :

— Oh ! non, shérif, ça m'étonnerait bien ! Je l'ai jamais entendu dire, en tout cas... C'est de la résine qu'il faut. Vous prenez d'la résine et...

— Minute ! fait le shérif en levant la main. On va voir si j' vous suis bien. Vous fabriquez de la térébenthine avec de la résine qui n'existe pas et, dans les cuves, vous faites une pâtée pour un cochon qui n'existe pas non plus ?

— Oh ! par exemple ! s'écrie l'oncle Sagamore. V'là qu'on a oublié les cochons, Sam ! Faut vite les mettre dans l'étable. Tu vas chercher l'auge ?

Il descend du marchepied, fait le tour de la camionnette, en sort deux caisses jaunes, et les prend, une sous chaque bras.

— Vous allez voir s'ils sont beaux, shérif ! il fait, et puis il les emporte à l'étable qu'est derrière la grange.

La foule lui emboîte le pas. Le shérif saute du toit de la bagnole et suit les autres. J'ai idée qu'il va éclater, tellement il est en colère. Moi, je me mets à courir et j'arrive pour voir l'oncle Sagamore enjamber le treillage et poser les deux caisses par terre, sous le cerisier. Il arrache les couvercles et sort les cochons.

— Crénom ! fait quelqu'un.

Y a des ricanements dans la foule qui se presse autour de la soue.

Je m'y connais pas beaucoup en cochons, faut bien le dire, mais ils ont l'air si petits et si chétifs que je me demande comment ils vont faire pour liquider toute cette pâtée. Pour sûr qu'ils se noieraient s'ils tombaient dans une cuve ! Y en a un qui va s'appuyer contre l'arbre ; l'autre reste assis sur son cul, l'air complètement abattu.

L'oncle Sagamore les regarde, tout faraud, et se tourne vers le shérif :

— On en a pris deux, tant qu'à faire. Quand on s' lance dans le commerce, faut pas être regardant.

— A vot' place, j' les attacherais, dit Booger, rapport aux courants d'air. Vous voyez pas qu'ils s'envolent.

— Penses-tu ! fait Otis. C'est des cochons-girouettes. Ils tournent sans arrêt, alors, le vent, il a pas de prise sur eux. L'ennui, c'est que petits comme ils sont, on risque de leur marcher dessus et d' les écrabouiller.

— Allons, voyons, les hommes, dit l'oncle Sagamore, ces cochons-là, y vont pas tarder à prendre du lard. Même que c'est le moment d' leur donner leur soupe, Sam, tu crois pas ?

— Pour sûr, dit Pop.

— Sagamore Noonan ! braille le shérif. La rigolade a assez duré !

— Quelle rigolade ? demande mon oncle Sagamore. Voyons, shérif, un cochon affamé, il a pas envie de rigoler ! Il broie du noir, oui, et après, pendant des mois, il est plus à prendre avec des pincettes.

Lui et Pop vont à l'appentis qu'est devant la grange, toujours suivis par la foule. Pop apporte un baquet ; l'oncle Sagamore ôte le sac à farine qui recouvre la cuve et va pour prendre une écuellée de pâtée. Mais voilà qu'il renifle l'odeur, il se penche pour examiner ça de plus près.

— Hmm... il fait, tout étonné.

— Quoi donc ? demande Pop.

— On dirait qu'elle a tourné, répond l'oncle Sagamore. Y a plein d'bulles sur le dessus.

— Crénom de nom, dit Pop, c'est vrai, ma parole !

Il en prend un peu dans le creux de la main pour mieux sentir, et l'oncle Sagamore fait pareil. Ils ont l'air plutôt embêtés.

— A ton idée, ça risque rien ? demande l'oncle Sagamore.

Pop fronce les sourcils.

— J' me le demande... Des fois qu'ils attraperaient la colique...

— Nous voilà propres... fait l'oncle Sagamore. Qu'est-ce qui s'est passé, à ton avis ?

Avant que Pop ait pu répondre, il se produit un grand remue-ménage à l'autre bout de la foule. C'est le commandant Kincaid qui essaie de se frayer un passage. Il s'arrête pile devant le shérif, l'air salement en rogne.

— Qu'est-ce que vous attendez, shérif ? il gueule en pointant le doigt sur les cuves. Voilà huit cuves de moût ! Voilà l'alambic. Qu'est-ce que vous attendez pour les coffrer ?

— La ferme, Kincaid ! braille le shérif. J'ai pas d'ordres à recevoir de vous ! Vous me croyez assez jobard pour tomber dans le panneau ? Je sais pas ce qu'il manigance, et vous, non plus, d'ailleurs, mais si je l'arrête, c'est sûr qu'il sera de retour dans une heure. Un alambic, ça ? Il est même pas monté ! Et une fois monté, il n'a rien d'illicite, du moment qu'on n'a pas prouvé que ça sert à distiller du whisky.

Pop et l'oncle Sagamore font pas attention à tout ce vacarme. Ils sont toujours en train de reluquer la pâtée à cochons.

— Eh ben, Sam, dit l'oncle Sagamore, l'air découragé, je vois rien d'aut' à faire – faut jeter le tout et recommencer.

— C'est bien mon avis, fait Pop. Billy, va leur donner un peu de

maïs décortiqué aux cochons. Faudra qu'ils se fassent une raison, en attendant.

— Prouver qu'ils fabriquent du whisky ? glapit le commandant Kincaid, qui tourne au violet. Vingt dieux, mais qu'est-ce que vous voulez de mieux, comme preuve ? Voilà trente ans que Sagamore Noonan consacre tout son temps à fabriquer du whisky ! L'alambic est là, sous votre nez. Il reconnaît que c'est un alambic. Et il y a là huit cuves de moût déjà fermenté !

Pop et l'oncle Sagamore soulèvent une cuve, l'emportent au-delà de la grange, et la retournent. Pour sûr que ça sent l'aigre ! Le jus éclate en grosses bulles, avant d'être absorbé par le sol. Pop et l'oncle viennent chercher une autre cuve. Les gens les regardent faire en hochant la tête, comme s'ils pouvaient pas en croire leurs yeux.

Le commandant Kincaid s'est remis à brailler :

— Regardez ! Ils sont en train de faire disparaître les pièces à conviction ! Bougre d'âne, vous n'allez pas les laisser faire ?

Le shérif flanque son chapeau par terre et tend le doigt vers le commandant Kincaid.

— Je vous défends de me traiter d'âne ! Pour la justice, c'est pas des pièces à conviction, tant qu'il n'est pas prouvé qu'il a fait du whisky avec. Vous vous figurez peut-être que les jurés, qui sont des gens raisonnables, vont admettre un seul instant que Sagamore Noonan s'est risqué à fabriquer du whisky au vu et au su de tout le monde ? Ils vous riront au nez, oui !

L'oncle Sagamore et Pop emportent une deuxième cuve et la retournent comme la première. Le commandant Kincaid recommence à bafouiller, et voilà que Curly Minifée se détache de la foule tout souriant et l'attrape par le bras.

— Le shérif a peut-être raison, commandant, il fait.

Le commandant Kincaid le regarde comme s'il le prenait pour un fou, mais il se laisse emmener à l'écart, près de l'étable. Moi, je remplis un baquet avec du maïs écossé et le porte aux cochons. Les bestioles se mettent à manger.

Curly cause au commandant et je l'entends ricaner.

— Allons, commandant, tâchez de comprendre ! il dit. Vous faites fausse route. Ça vaut de l'or, cette histoire ! Montez-la en épingle, c'est tout ce que je vous demande.

— Mais... mais... bredouille le commandant, sa place est en prison !

— Et où croyez-vous qu'il sera quand je serai élu ? il demande avec un sourire torve. Il y logera en permanence, quasiment, en tout cas, il y sera plus souvent que chez lui. Et maintenant, faites prendre

des chouettes photos de cet alambic, comme ça, on va pouvoir l'épingler, le shérif !

Pop et l'oncle Sagamore ont fini de vider et de rincer les cuves. Maintenant, ils amènent la camionnette devant l'appentis à M. Jimerson. Le shérif est en train de parler à Booger et à Otis ; il agite les bras, l'air tout excité. Y a un monde fou, les gens se bousculent et se disputent un peu partout.

— Moi, j' te dis qu'il va faire d' la gnôle ici même, devant tout le monde, dit un fermier qui porte un vieux chapeau de paille.

— Merde, c'est pas possible ! répond l'autre.

— Tu parles ! que c'est possible ! fait un troisième. Personne pourrait le faire. Il s' paie la tête du shérif, c'est tout.

Un grand maigre est en train de se couper une chique avec son couteau.

— Plus souvent, qu'ils s' paient la tête du shérif ! il dit. Tu te rends compte ce que ça représente comme fric, les chaudières et tout ce sucre ? T'as déjà vu Sagamore Noonan faire quéqu' chose sans que ça lui rapporte ?

Ça leur cloue le bec, à tous. Ils se regardent d'un air épaté.

— Crénom de nom, il a raison !

Il se fait tard et pas mal de gens sont rentrés chez eux. Nous, on va à la cuisine et on fait chauffer l'eau pour une nouvelle fournée. Murph entre pendant que l'oncle Sagamore fait du feu dans la cuisinière.

Il allume une cigarette et dit :

— On a encore le temps de parier sur Curly, à trois contre un.

— Hum... fait l'oncle Sagamore. Si j'étais toi, Murph, j'en ferais rien.

Murph le regarde d'un air pensif.

— Tiens ? Pourquoi ça ?

— J'ai idée que c'est trop risqué, dit l'oncle Sagamore en approchant une allumette du papier qu'est dans la cuisinière. A supposer que Curly soit perdant...

— Compris, fait Murph, pas la peine de me faire un dessin. N'empêche qu'il faudrait un vrai miracle...

Il hésite un petit moment, mais l'oncle Sagamore ne dit plus rien et Murph va pour s'en aller.

— Hé ! Murph ! appelle l'oncle Sagamore. C'te Miss Malone... c'est-y vrai qu'elle travaille dans les produits de beauté ?

— Ouais, dit Murph. Elle a un salon en ville. L'était maquilleuse à la télévision, dans le temps. Pourquoi ?

— Oh ! rien... fait l'oncle Sagamore en soufflant sur le feu pour le faire prendre.

— Curly, il lui a tourné autour, continue Murph. Il voulait l'épater avec sa combine de pneus. C'est pour ça qu'il était si mauvais quand vous l'avez feinté devant elle.

— C'est bien ce que j' pensais, dit l'oncle Sagamore en se grattant le crâne.

Murph s'en va. Quand l'eau est chaude, on prépare huit nouvelles cuves de pâtée à cochons, devant une demi-douzaine de curieux qui restent plantés là, à nous regarder. L'oncle Sagamore dit à Pop :

— Eh ben, j'espère que c'te fournée s'abîmera pas comme la première.

— Ouais, fait Pop. Elle nous a coûté assez cher, c'te plaisanterie !

— J' vais vous dire quéqu' chose, je fais. Pourquoi qu'on ferait pas cuire la pâtée, une cuve à la fois ? Les cochons la boufferont et elle aura pas le temps de tourner.

L'oncle Sagamore réfléchit.

— Hmm... il finit par dire. J'ai idée que c'est faire des choses petitement, que préparer la nourriture des bêtes à la petite cuiller. On aurait plus le temps de s'occuper de not' affaire de térébenthine.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a eu comme monde, le lendemain matin ! Les gens ont commencé à s'amener, qu'on avait seulement pas fini notre petit déjeuner. Quand on arrive devant la grange, on voit quatre types en train de soulever les sacs à farine qui recouvrent les cuves pour regarder dedans. Ils entendent pas l'oncle Sagamore, qui s'approche par-derrière, nu-pieds. Il s'adosse à un poteau, sort son couteau et se met à se curer les dents.

— Salut, les hommes ! il fait. Vous avez perdu quéqu' chose ? Vous voulez un coup de main ?

Les hommes sursautent, puis ils s'écartent des cuves.

— Euh... non... dit l'un. On était en train d'admirer vot' pâtée à cochons. Sûr qu'elle est fameuse.

Sur quoi, ils s'en vont tout cafards, l'un après l'autre.

L'oncle Sagamore va regarder les cuves et hoche la tête.

— Eh ben, il dit à Pop, j'ai idée que c'te fois, on a attrapé le tour de main. C'te fournée-ci n'a pas l'air de s'abîmer.

Ils en versent un peu dans un baquet et vont le porter aux cochons. Avec ça, les bestioles, elles ont plus que leur content. Et moi, on m'ôtera pas de l'idée qu'on en fait cuire beaucoup trop, de bouillie. Il leur faudra deux semaines pour liquider ce qu'il y a dans la cuve. On monte vers l'appentis, où c'est qu'on a laissé la camionnette avec tout le matériel. Pop et l'oncle Sagamore prennent des barres de fer et font

descendre les chaudières et le grand tonneau devant l'appentis. Un tas de types se sont amenés et les regardent faire, d'autres n'arrêtent pas de bouger, mais ils se tiennent quand même à l'écart pour ne pas nous gêner. Pop et l'oncle Sagamore transportent le matériel sous l'appentis, poussent les deux chaudières à côté l'une de l'autre et mettent le tonneau derrière, juste au-dessus de la conduite d'eau. J'entends un homme qui dit :

— C'est le condenseur, ça, le tuyau passe par le tonneau, et la goutte s'écoule par en bas, à l'aut' bout du tube.

— Tu veux dire la térébenthine ! fait un autre.

Y en a un qui ricane. L'oncle Sagamore se redresse et le regarde, tout en mordant dans sa chique. Le ricanement s'arrête. A ce moment, la bagnole au shérif passe la barrière et dégringole la côte. Elle stoppe devant la grange ; le shérif et Otis descendent, avec un autre adjoint, et puis un type en costume de ville et en panama.

Les curieux se poussent du coude.

— Hé ! là ! dit l'un, c'est Robert Foss, le mec avec eux. Il est procureur général.

Le petit groupe va regarder les cuves, puis monte à l'appentis. Ils ont l'air de râler dur.

— Salut, les hommes, dit l'oncle Sagamore.

Ils ont les yeux qui leur sortent de la tête, mais ils répondent pas. M. Foss examine tout le matériel en hochant la tête.

— Alors ? lui demande le shérif. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Eh bien, c'est un cas sans précédent, répond M. Foss. Indiscutablement, ceci est un alambic destiné à distiller de l'alcool...

— Bon sang ! fait le shérif. A qui le dites-vous ! Pour sûr que c'est un cas sans précédent ! Y a jamais eu qu'un seul Sagamore Noonan depuis que nos ancêtres sont descendus des arbres. Et le dernier des couillons peut voir qu'il y a là une distillerie clandestine d'alcool ! Ce que j' veux savoir, c'est si je suis en droit de l'arrêter.

M. Foss hoche tristement la tête.

— Non, dit-il.

— Y a vraiment pas moyen ? insiste le shérif.

— Je n'en vois point, répond M. Foss. Une installation servant à distiller de l'alcool n'est pas illicite en soi, à condition qu'on ne s'en serve pas à cet effet et qu'on n'ait pas l'intention de s'en servir. Pour le moment, ces gens ne distillent pas de whisky : donc, il s'agit de prouver qu'ils en ont l'intention, et comment diable le prouver ? Croyez-vous que nous pourrions convaincre les jurés que cet homme se propose de fabriquer du whisky de contrebande, sous les yeux de plusieurs centaines de témoins, parmi lesquels se trouvent des

représentants des forces de l'ordre ? Ha, ha, ha ! La défense aura beau jeu, et nous serons la risée de tous !

Le shérif respire une bonne goulée d'air et se frotte la figure à deux mains.

— Bon. Il n'y a donc qu'un seul moyen, c'est de le prendre sur le fait. (Il se tourne vers Otis.) A partir de maintenant, je veux que deux hommes restent ici en permanence, nuit et jour, l'un pour surveiller l'alambic et l'autre le moût. Quand le moût commencera à fermenter, ne le perdez pas de vue une seule seconde !

Quant à l'oncle Sagamore et à Pop, ils continuent à décharger la tuyauterie. Le shérif et M. Foss remontent en bagnole et s'en vont. Otis va s'asseoir sur une caisse, à côté des cuves ; l'autre adjoint reste devant l'alambic.

Un des curieux mord un bout de chique et se tourne vers les autres.

— J'aurais pas voulu rater ça pour tout l'or du monde ! Et maintenant, comment qu'il va faire ?

— Il peut rien faire, répond un autre. C'est pas possible.

Le premier sort un dollar de sa poche.

— Tu paries ? Sagamore Noonan est capable de tout !

CHAPITRE IX

Tous les jours, il se passe plein de choses. D'abord, y a de plus en plus de monde, les gens vont et viennent sans arrêt, surtout depuis que le journal est sorti, avec des photos de l'alambic sur toute la première page. Le commandant Kincaid et son photographe sont venus prendre des photos de Pop et de l'oncle Sagamore en train de le monter. Curly est repassé, toujours souriant. Mais, Pop et l'oncle Sagamore, ils ont pas fait attention à tout ça. Ils ont continué à scier les tuyaux avec une scie à métaux, à les recourber et à raccorder les pièces de l'alambic.

Dans l'après-midi, l'oncle Sagamore ramasse une flopée de petits godets, des bouts de fer-blanc, des clous et une hache et monte aux sapins qui sont juste au-dessus de l'appentis. Je le regarde faire : il entaille le tronc en forme de V, après il enfonce un bout de fer-blanc, plié en deux, dans le bas du V. Ça fait comme une gouttière. Et en dessous, il cloue un petit godet.

— C'est pour la résine, qu'il dit.

Il entaille plusieurs sapins, puis passe à travers la clôture et recommence de l'autre côté, jusqu'à ce qu'il ait mis en place tous les petits godets.

Juste avant le coucher du soleil, on nourrit les cochons. La soupe ne sent pas le suri, mais quand Pop remplit l'auge, je vois quand même une bulle monter à la surface.

— J' te dis qu'on devrait en faire moins ! je fais.

Ils répondent pas, mais je vois bien qu'ils se font du souci. C'est sûr que ça leur rapportera pas lourd, d'engraisser des cochons, s'il faut tout le temps fiche en l'air la pâtée qu'a tourné. Quand il fait nuit, les curieux s'en vont, mais Booger et un autre adjoint restent là ; l'un surveille la pâtée, l'autre l'alambic. Pendant la nuit, ils sont relevés par deux autres. Le lendemain, c'est pareil. Pop et l'oncle Sagamore continuent à s'occuper de l'alambic, sans faire attention au monde. Moi, je monte voir les petits godets accrochés aux sapins : une espèce de jus poisseux s'est mis à couler des entailles qu'il y a dans les arbres.

Mais c'est la pâtée à cochons qui intéresse les gens. Vers le milieu de l'après-midi, voilà que la bouillie commence encore à tourner. Y a des bulles qui montent à la surface dans toutes les cuves. Des centaines de gens viennent jeter un coup d'œil dessus, échangent des

regards et hochent la tête. J'en entends un qui dit : « Demain. »

Pop et l'oncle Sagamore sont drôlement abattus en voyant ça, en fin d'après-midi, quand ils abandonnent l'alambic pour donner leur soupe aux cochons.

— Si c'est pas un malheur, tout d' même, fait l'oncle Sagamore. Comment on a pu rater c'te soupe, Sam ?

— Ma foi, j'en sais rien, répond Pop. Qu'est-ce qu'on pourrait faire, d'après toi ?

L'oncle Sagamore réfléchit :

— Y a qu'à laisser courir, il finit par dire. On va attendre encore un jour.

Les curieux se lancent des clins d'œil.

Mais le lendemain, c'est pire : ça sent le suri et c'est plein de bulles. Pop et l'oncle en donnent quand même un baquet aux cochons, mais on se rend bien compte qu'à moins d'un miracle les sept cuves sont fichues. Ils me disent de me remettre au maïs et s'en vont à l'appentis pour s'occuper de l'alambic. Y a plus que quelques tuyaux à raccrocher. Les gens arrivent en masse et y a aussi plein de bagnoles sur la colline. Ils commencent tous par aller regarder la soupe des cochons. Après, ils hochent la tête et vont voir l'alambic.

Booger est toujours assis sur sa caisse, à surveiller les cuves. Je me mets à penser à tout ça en écosant le maïs, et je me dis que j'ai jamais vu des cinglés pareils. Tout ce tintouin pour de la soupe à cochons, alors qu'ils voient bien qu'on sera obligé de la jeter ! Vingt minutes passent et voilà le shérif qui s' radine. Il est dans tous ses états, à croire qu'il a pas dormi depuis des jours. Il va regarder les cuves, les renifle et se met à jurer.

— Bon, il fait à Booger, garde-les à l'œil, hein ? C'est en train de fermenter et ils vont sûrement essayer de faire leur coup aujourd'hui. Ils traînent en longueur avec l'alambic, mais c'est fini de monter, maintenant.

— Vous en faites pas, dit Booger. Ils seraient bien en peine de foutre le moût dans l'alambic, et, de le distiller, ça se peut pas. Crénom de nom ! y a bien trois cents mecs ici, en plus de nous !

Le shérif laisse échapper un juron, va s'appuyer à un poteau et s'éponge la figure.

— J'ai plus qu'une toute petite chance, il dit d'un air vraiment malheureux, c'est si je le prends en flagrant délit, avant les élections. Les uns se foutent de moi, les autres m'engueulent et tous voteront pour Minifee. J'ai voulu placer un discours au meeting d'hier soir, mais ils ont fait un tel schproum que j'ai pas seulement pu ouvrir la bouche.

Booger réfléchit une minute.

— Vous savez quoi ? il fait. J' vous parie que c'est ça qu'il cherche : il veut faire élire Minifée ! Ils sont aussi crapules l'un que l'autre, alors ils ont pu monter une combine...

— Oh ! j'y ai déjà pensé, dit le shérif. Mais y a pas moyen de le prouver. Non, faut que j' le prenne en train de distiller du whisky, ou que je prouve aux gens qu'il n'en fabrique pas. Viens m'aider à bouger ces cuves.

Ils soulèvent les cuves une par une et regardent en dessous et sur les côtés. Je me demande si le shérif est devenu fou.

— Pas de tuyaux cachés, pas de réservoir, il dit à Booger. Pour enlever le moût, il est forcé de les vider. Garde l'œil dessus !

Après quoi, il repart.

Je continue à éplucher le maïs tout en pensant qu'on est dans un drôle de pétrin : le shérif veut mettre l'oncle Sagamore en prison pour se faire réélire, et Curly veut se faire élire pour pouvoir mettre en prison l'oncle Sagamore. Qu'est-ce qu'il peut faire, tout seul contre deux ?

Midi vient de sonner quand Pop et l'oncle Sagamore s'arrêtent de travailler et descendent à la grange. Une foule de gens les suit. Booger dresse l'oreille et les surveille comme une grosse guêpe. Ils ôtent les sacs à farine qui sont sur les cuves et regardent dedans, après quoi ils versent un peu de bouillie dans un baquet et la reniflent.

L'oncle Sagamore hoche la tête, l'air chagrin.

— Rien à faire, Sam, elle sent l'aigre, pareil que la première.

— Comment ça se fait, à ton avis ? demande Pop.

— J'en sais trop rien, dit l'oncle Sagamore. Faut croire qu'on s'est trompé dans les proportions. La prochaine fois, on tâchera d'mettre un tout petit peu moins de farine de maïs, on verra bien ce que ça donnera. En attendant, tout ça, il faut l'jeter.

Ils soulèvent la cuve, celle qu'ils ont déjà entamée pour faire manger les cochons et qu'est encore à moitié pleine, et ils vont la porter derrière la grange, là où ils ont vidé les premières cuves. La vieille bouillie est toujours là, toute desséchée. Booger surveille tous leurs mouvements, et les gens regardent, bouche bée, comme s'ils en croyaient pas leurs yeux. Pop et l'oncle renversent la cuve et le jus imbibe lentement la terre. Puis, ils tapent sur la cuve pour faire tomber le reste de la bouillie et reviennent en chercher une autre.

Et soudain, tout le monde se retourne pour regarder vers la barrière, c'est une auto qui vient de la passer et qui descend la côte en traînant derrière elle une grande roulotte argentée. Elle est rudement

jolie à voir, la roulotte. Il me semble qu'il y a quéqu' chose d'écrit sur le côté, mais de l'endroit où je suis, je peux pas lire. Puis je vois que c'est une femme qui conduit. Avant d'arriver en bas, là où sont garées les autres voitures, elle braque et stoppe. Maintenant je peux lire ce qu'il y a de marqué :

COURS DE PHOTOGRAPHIE PASATIEMPO

Paysages – Portraits – Attitudes

Cours de pose – Photoramas

Utilisez nos modèles !

Utilisez notre chambre noire !

Tout le monde se précipite. La femme qu'est au volant descend, et je me dis tout de suite que je l'ai déjà vue quelque part. C'est une grosse blonde, avec un tas de bracelets qui bringuebalent à son bras. Que je tombe mort par terre si c'est pas M^{me} Horne ! Elle fait du tourisme, dans le pays, comme qui dirait, avec ses nièces, et elle est déjà venue chez nous à l'époque où on cherchait Miss Harrington. Mais, dans ce temps-là, y avait rien d'écrit sur sa roulotte. Faut croire que maintenant elle s'est mise dans le commerce.

Elle salue la foule en agitant la main et fait un grand sourire à Pop et à l'oncle Sagamore.

— Salut, les gars ! elle dit. Alors, on y va ?

— Vous arrivez pile, répond Pop. On va pas tarder à démarrer la fabrication.

Booger se fraie un passage à travers la foule et se plante près de nous.

— Qu'est-ce que c'est ? il demande. Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— T'excite pas, petit gars, t'excite pas, dit M^{me} Horne.

Elle lui passe une carte.

— Je suis M^{me} Pasatiempo. Mes nièces et moi, on vient travailler dans la Térébenthine Noonan.

Booger regarde la carte d'un air plutôt méfiant.

— Minute ! je vous remets, maintenant. Vous êtes M^{me} Horne !

Elle lui envoie une tape sur l'épaule.

— Te fatigue pas, chéri, tu vas faire péter les plombs. Mais oui, je suis M^{me} Horne ! M^{me} Pasatiempo, c'est mon nom commercial. Il y a quéqu' temps, j'étais en train d'expliquer que la photo, ça rendait pas, en ce moment. Et voilà que je tombe sur les gars Noonan. Ils me proposent du boulot dans leur affaire de térébenthine – pas à plein

temps, bien sûr, mais ça va quand même nous permettre de nous retourner. Eh bien, nous voici ! (Elle ouvre les bras et hausse les épaules.) Ça, c'est le charme latin, coco, te laisse pas abattre, va !

La foule les regarde, comme fascinée. Booger a pas l'air de savoir quoi répondre. M^{me} Horne se retourne et ouvre la porte de la roulotte.

— Allez, les enfants, descendez, que j' vous présente aux patrons. Le maire va pas tarder à couper l' ruban !

Y a deux filles qui sortent. Dans la foule, des gens se mettent à siffler, et quelqu'un fait : « Hou-hou ! » Faut dire qu'elles sont rudement mignonnes. Elles ont des cheveux longs qui leur tombent sur les épaules, l'une les a argentés de couleur ; l'autre, noirs comme de la suie. Leurs bouches sont bien rouges et elles ont de grands yeux bleus. Elles portent des robes blanches toutes légères, des sandales dorées et sont jambes nues. Je reconnais la platinée, mais l'autre m'a l'air d'être une nouvelle.

M^{me} Horne agite le bras en faisant cliqueter ses bracelets.

— Les amis, elle fait, j' vous présente mes nièces. Le beau p'tit lot tout platiné, c'est Baby Collins, et la vamp brune, c'est Conchita McLeod. Les enfants, on est rendues : on va se mettre au turbin.

Conchita McLeod ôte la cigarette de sa bouche et jette un coup d'œil sur la foule.

— Où ça ? elle demande.

M^{me} Horne se tourne vers Pop et l'oncle Sagamore.

— Eh ben, montrez-leur où c'est qu'il faut commencer. Pendant ce temps, j' vais garer la roulotte et installer not' campement.

Pop emmène les dames à l'appentis où y a l'alambic, il leur donne un tas de petits godets et montre les sapins en haut de la colline.

— Sur les arbres qu'ont une encoche, y a un godet d'accroché à un clou. Vous ramenez les godets pleins et vous mettez les vides à la place.

— Ça va être drôlement marrant ! dit Baby Collins.

Conchita McLeod se retourne vers les hommes qui les suivent.

— Ça me rappelle Yellowstone⁽⁶⁾, elle fait à Pop. C'est quand, le repas des fauves ?

Elles s'en vont vers les sapins, pendant que M^{me} Horne manœuvre sa roulotte. Pop dit à l'oncle Sagamore :

— Eh ben, j'ai idée qu'on pourra le mettre en marche demain matin. Mais, en attendant, faut encore qu'on jette le reste de la pâte.

On redescend vers la grange, mais, au même moment, j'entends un vacarme, quelque chose de terrible. Ça piaille dans les sapins. On entend d'abord une voix, puis une autre... Et voilà les deux filles qui sortent du bois au grand galop.

Pendant un moment, je comprends rien à ce qui se passe. Tout en courant, elles s'envoient de grandes claques sur leurs cheveux et sur leur robe. Les gens se mettent à crier : « Des guêpes ! Des fourmis ! Des frelons ! » Des hommes foncent à la rencontre des filles en agitant leurs chapeaux. Les filles font un détour pour les éviter et poursuivent leur course ; c'est Miss Collins qui mène le train, mais la voilà qui s'arrête pour arracher sa robe et la jeter au loin. Alors, c'est Miss McLeod qui prend la tête, tout en s'envoyant des claques. Puis elle aussi fait passer sa robe par-dessus sa tête et l'envoie derrière elle. Elles sont toutes nues, à part le petit slip en dentelle et les sandales. Elles poussent encore quelques piailllements et déboulent droit sur le lac, zigzaguant à travers la foule des hommes qui agitent leurs chapeaux en essayant de les arrêter au passage. Moi, je vois pas d'abeilles, ni de guêpes, ni d'autres bestioles, mais un tas de mecs qui leur galopent après. Quand elles traversent les rangées de voitures, je les perds de vue ; alors je me mets à courir vers le lac aussi vite que je peux.

Les filles sont toujours en tête, et elles gueulent tout ce qu'elles savent en passant devant l'arche à l'oncle Finley.

— Impudiques créatures ! il glapit en brandissant son marteau.

Il se met à courir le long de l'échafaudage pour pas les perdre de vue, et, arrivé au bout, il dégringole. Maintenant on dirait une vraie histoire de fous. L'oncle Finley se relève, agite les poings et commence à brailler quelque chose sur les fornicateurs et les pécheurs, juste au moment où la première vague lui arrive dessus. Les filles se précipitent à l'eau. J'entends une bagnole qui stoppe dans un crissement de pneus et j'aperçois le shérif. Il descend, la bouche grande ouverte, pendant que l'avant-garde lui passe sous le nez, dévalant la côte. On entend les filles qui hurlent : « Au secours ! Au secours ! » du côté du lac. Le shérif se retourne vers sa voiture, tête basse, et j'ai l'impression qu'il est en train de taper sur le toit de la bagnole avec ses poings.

C'est Booger qu'a pris la tête du peloton. Il plonge dans le lac, tout habillé, avec son chapeau, son pistolet et tout le reste. Et, du coup, c'est lui qui sauve Miss McLeod. D'autres types sauvent Baby Collins. Mais quand ils se redressent, avec les filles dans leurs bras, on s'aperçoit que l'eau n'est pas très profonde à cet endroit, elle leur vient à peine aux hanches. Les mecs remontent sur la rive, mouillés comme des soupes ; les autres sont là à tourner autour d'eux, à poser des questions, à tâter les filles pour voir si elles ont pas été piquées. Booger a perdu son chapeau, et ses cheveux se plaquent sur son front. Y a un tel chahut qu'on s'entend plus penser.

A ce moment, je vois le commandant Kincaid, avec la caméra à

Doug, qui essaie de se frayer un passage à travers la foule, en hurlant : « Je veux une photo ! » Il braque l'appareil sur Booger et Miss McLeod et le flash explose.

— On peut pas publier ça ! crie Doug. Elle est toute nue !

— On rajoutera un maillot de bain, crie le commandant. Je veux montrer aux gens à quoi s'occupent les représentants de l'ordre de notre comté, pendant qu'on fabrique de la gnôle à leur barbe...

Et voilà que le shérif entre dans la danse.

— La ferme, Kincaid ! il braille en brandissant les poings. Les filles étaient en train de se noyer, et il n'a fait que sauver... (Il s'arrête brusquement, regarde autour de lui d'un air ahuri et jette son chapeau par terre.) Les filles ? il glapit. Qui elles sont, d'abord, ces sacrées filles ? D'où qu'elles sortent ? Enfin, lui... il a fait que les sauver... (Il s'arrête encore un coup, l'œil fixe.) Booger ? il hurle. Booger ?

Il pivote sur les talons et braque son doigt sur Booger.

— Je t'avais dit de garder le moût à l'œil !

— Miséricorde ! fait Booger.

Il laisse tomber Miss McLeod sur le rivage et pique un sprint. L'autre type laisse tomber Baby Collins, et voilà que toute la troupe remonte au pas de course, en passant devant l'arche. Baby Collins se redresse.

— T'en fais pas, mon chou, elle dit. C'est une journée comme une autre. C'est pas la première fois que je viens.

Conchita McLeod crache un peu d'eau et lève la tête, car l'oncle Finley est en train de brailler quéqu' chose en les regardant à travers les planches.

— Toi aussi, t'es revenu ? qu'elle fait.

Je fonce au galop pour rattraper les hommes, et remonte le groupe qui s'essouffle. Booger est en tête encore un coup, et y a le shérif en deuxième position qui revient fort. Il n'était pas engagé dans la première, alors il peut tenir le train. Dans la ligne droite, le peloton est groupé comme dans un bon handicap. On arrive devant la grange, et que je tombe mort par terre si je vois pas Pop et l'oncle Sagamore, peinards et tout, en train de balancer la pâtée à cochons. Y a déjà sept cuves de vidées, à côté d'un gros tas de bouillie humide, et ils ramènent la dernière cuve. On dirait qu'ils ont rien entendu de tout ce chambard.

Ils posent la cuve par terre juste comme on débouche devant la grange.

— J'espère que ces pauv' filles, elles ont pas eu trop de mal, dit l'oncle Sagamore. Une vraie plaie, ces guêpes rouges !

— Sagamore Noonan ! aboie le shérif. Qu'est-ce que vous faites ?

Booger l'attrape par le bras et lui montre les cuves vides, et le tas de bouillie. Il souffle comme un phoque.

— Il les... les a toutes foutues en l'air. J' l'ai vu... quand il a vidé la première !

— La ferme ! gueule le shérif.

Il se tourne vers l'oncle Sagamore.

— Qu'est-ce que vous avez fait du moût ?

Pop et l'oncle Sagamore soulèvent la dernière cuve et la vident sur le tas. Le jus coule dans la terre, et, d'un coup de dent, l'oncle Sagamore détache une chicque de sa carotte.

— Bon sang de bonsoir ! j' comprends rien à rien, shérif. Faut croire qu'on s'est trompé dans la fabrication. A moins que ce ne soit la chaleur ? Prenez le lait, par exemple...

— Silence ! crie le shérif, tout congestionné. Je veux savoir ce que vous avez fait du moût !

— Eh ben !... mais on l'a foutu en l'air... v'là...

Il montre du doigt un grand tas de bouillie humide.

— Je suis pas aveugle, j' la vois, vot' bouillie de maïs ! aboie le shérif. (Il se tourne vers Booger.) Va chercher dix hommes en ville et amène-les ici en quatrième vitesse. On va passer c'te ferme au peigne fin !

Booger a l'air tout honteux. Ses chaussures continuent à faire « flic-flac » quand il marche, et il est tout ruisselant d'eau.

— Mais on a vu...

Le shérif commence à s'étrangler.

— Tu l'as vu balancer la première cuve, oui ! Après, t'as été repêcher dans le lac une fille à poil et t'es revenu à temps pour le voir jeter la dernière. Allez, file !

— Oui, m'sieur, fait Booger.

Il saute dans la bagnole et démarre en trombe. Alors, le shérif, il appelle l'autre adjoint et ils s'en vont en courant vers l'alambic. Ils dévissent les écrous, ôtent les couvercles des chaudières, inspectent l'intérieur, puis les fourneaux, puis le grand tonneau à eau. Parole, ils sont comme fous ! A ce moment, le commandant Kincaid descend la côte au galop ; il revient du bois de sapins. Il se pousse à travers la foule et attrape le shérif par le bras.

— Y a pas de nids de guêpes, là-haut ! il glapit. J'ai cherché...

— Bon, bon, je le sais, dit le shérif.

— Mais je vais vous dire ce que j'ai vu, continue le commandant Kincaid. Il m'a entaillé mes sapins ! S'il ose encore remettre le pied dans mon bois, je porte plainte !

— Bon, bon, bon ! Me cassez pas les pieds ! fait le shérif en levant les bras.

Il redescend en courant vers la grange. Pop et l'oncle Sagamore sont toujours en train de regarder d'un air triste le tas de bouillie tournée.

— Vous ne remettrez pas les pieds dans le bois à Kincaid ! il crie à l'oncle Sagamore. Paraît que vous avez entaillé des sapins de l'autre côté de la clôture !

— Bon sang ! shérif ! dit l'oncle Sagamore, tout penaud. J' croyais pas qu'il rouspéterait., pour une lichette de résine...

— Vous m'avez entendu, oui ? gueule le shérif.

Et là, il aperçoit M^{me} Horne, Baby Collins et Miss McLeod qui descendent la côte. Les deux nièces ont entortillé des serviettes autour de leur tête et ont enfilé des petites blouses. Le shérif fonce à leur rencontre, et pointant le doigt sur M^{me} Horne.

— Si vous n'avez pas filé dans cinq minutes, je vous fous toutes les trois au trou !

M^{me} Horne lui sourit :

— D'accord, shérif de mon cœur, emballez pas le moteur ! Si vous le prenez comme ça...

Elle fait un signe à Pop et à l'oncle Sagamore et retourne à son camion. Quelques minutes après, il démarre. Le shérif et son adjoint reviennent à toute vitesse sous l'appentis et se remettent à tripoter l'alambic.

L'oncle Sagamore hoche la tête.

— Eh ben, il fait à Pop, j'ai jamais vu un homme comme le shérif, pour un oui, pour un non, il se met dans tous ses états...

— Pour sûr, dit Pop.

Il jette un coup d'œil sur la pâtée, l'air découragé.

— Billy, il fait, va chercher de l'eau, faut les rincer, ces cuves.

— On en refait d'autre de bouillie ? je demande.

— Bien sûr, il répond. Faut bien qu'elles bouffent, ces pauv' bêtes !

Je me mets à rincer les cuves. Y a toujours du monde un peu partout et, j'entends un type qui dit à un autre :

— Hé ! tu me dois un dollar ! (C'est les deux qu'ont parié, ce matin.) Je t'avais bien dit qu'il y arriverait, hein ?

— Attends, fait le second, pas si vite. C'est pas encore fait.

— Comment ? C'est plus dans les cuves, non ? Qu'est-ce qu'il te faut ? Que ça te coule dans la bouche en sortant de l'alambic ?

CHAPITRE X

Eh bien, ils veulent même pas en discuter, Pop et l'oncle Sagamore. Huit cuves pleines qu'on va refaire encore un coup, et pour qu'ils changent d'avis, c'est midi !

— Ecoutez-moi ! je leur dis. C'est toujours le troisième jour que ça se met à tourner. Alors, si on fait qu'une seule cuve de bouillie à la fois, les cochons l'auront liquidée avant !

— Tu penses pas, p'tit gars, dit Pop, on va quand même pas se dégonfler ! Y a quéqu chose de pas naturel dans c't' affaire : faut trouver ce qui ne va pas.

— Et puis, fait l'oncle Sagamore, supposition que la pâtée s' mette à tourner une fois qu'ils l'ont avalée ? Eh bien, un cochon qu'a des bulles plein l' ventre, il fait plus confiance à personne. J'connais rien de plus contrariant qu'un cochon qu'a perdu confiance.

On prépare donc une nouvelle fournée C'est pas étonnant que les gens hochent la tête comme s'ils en revenaient pas. On a déjà foutu en l'air de quoi nourrir les cochons pendant un mois plein, et voilà qu'on remet ça ! Le shérif continue à se démener comme un beau diable et à fourrager dans tous les coins, un vrai louftingue ! Et dès qu'il voit arriver Booger avec deux voiturées d'hommes, il se précipite à leur rencontre et se met à donner des ordres.

— Il m'en faut deux pour surveiller l'alambic, il dit. Les autres, dispersez-vous en éventail et commencez à fouiller le terrain mètre par mètre. On la passera au crible, c'te ferme !

J'ai pas idée de ce qu'ils cherchent, mais toujours est-il qu'ils ne trouvent rien. Ils arrêtent pas de cavalier dans tous les sens jusqu'au coucher du soleil. Enfin, le shérif s'adosse au mur de la grange et s'éponge la figure.

— D'accord, il fait. Admettons qu'ils l'ont foutu en l'air. Mais alors, Booger, au nom du Ciel, qu'est-ce qu'il est en train de manigancer ?

Booger n'a pas l'air de connaître la réponse. Mais il a quand même une idée.

— Dites donc, il fait, y a un truc qu'on a pas pensé... Si ça se trouve, il fait bien ce qu'il a dit ?

Le shérif lui tape sur l'épaule.

— La journée a été dure... Va donc te changer, t'es trempé comme une soupe !

— Mais j' blague pas, dit Booger. Ecoutez, c'est bien la seule chose à laquelle personne ne voudra croire !

— Pour sûr, répond le shérif. Mais il n'y gagne rien. Et t'as déjà vu Sagamore Noonan se foutre du monde pour le plaisir ? Non, faut toujours que ça lui rapporte.

— Ouais, fait Booger, j'avais oublié.

Le matin, à l'aube, y a un tas de bagnoles de parkées sur la colline et d'autres qu'arrivent sans arrêt. Les gens sont tout excités, vu que c'est le jour qu'on va faire démarrer l'alambic. Nous autres, on commence par aller jeter un coup d'œil sur la pâtée, qu'a l'air de bien se conserver.

— Hmm... fait l'oncle Sagamore, tout content. Ça va mieux !

— On l' dirait, répond Pop. P't-être qu'on a trouvé le truc.

Moi, j'en suis pas trop sûr. C'est jamais que le premier jour ! On monte à l'appentis. Otis et un autre adjoint sont assis sur des caisses et surveillent l'alambic. L'oncle Sagamore déclare qu'avant toute chose, faut aller chercher la résine. On s'en va donc dans le bois, et on apporte les petits godets, à moitié pleins de jus poisseux.

Je les regarde mettre l'engin en route. C'est drôlement intéressant, surtout que c'est la première fois que je le vois de près, depuis qu'ils ont fini de le monter. Y a des tuyaux et des tubes de cuivre un peu partout, qui se croisent entre les deux chaudières, avec plein de valves et de robinets ; y en a six qui descendent des chaudières dans le tonneau à eau. Ceux-là aussi ont des robinets. Ils se tortillent à l'intérieur du tonneau, tout mélangés comme des spaghettis, ils ressortent dans le bas, en formant un petit coude et c'est tout. Sauf qu'on dirait qu'il y a juste cinq petits bouts de tuyaux qui ressortent. Moi, je trouve ça bizarre et j'essaie de me repérer dans tout ce fouillis, des fois qu'il y en aurait un qui s'est perdu. Mais le tonneau commence à se remplir et j'ai du mal à m'y retrouver. Ils ont ouvert la valve du tuyau qui descend de la source et qui entre dans le tonneau par en dessous. Y en a un autre, du côté opposé et placé plus haut, pour le trop-plein.

Pop et l'oncle Sagamore ôtent le couvercle d'une chaudière et versent un peu d'eau dedans ; après, ils grattent les petits godets pour enlever la résine et en mettent dans le fond. Otis les quitte pas des yeux. Avant qu'ils aient remis le couvercle, il vient voir ce qu'il y a dans la chaudière.

— Qu'est-ce qu'il y a, dans l'autre ? il demande.

— Rien, fait Pop. On la garde en réserve, jusqu'à tant qu'on aura

démarré la production.

— Otez le couvercle, dit Otis. je veux voir ce qu'il y a dedans.

Pop l'ouvre. Elle est vide ! Pop remet le couvercle. Maintenant, le grand tonneau est plein d'eau. L'oncle Sagamore s'assoit à croupetons et se met à fourrer du papier et des fagots dans le fourneau qu'est sous la chaudière. La foule se rapproche. C'est drôlement instructif, je me dis. L'usine à térébenthine est sur le point de démarrer !

Eh ben, dès le début, ça ne fait que des ennuis. D'abord, y a la fumée, j'en ai jamais vu tant de ma vie ! Derrière le fourneau, y a un trou pour le tuyau d'évacuation, mais ils ont oublié de l'acheter, le tuyau en question. Ça crache la fumée tant que ça peut et y en a plein partout. Et puis, le bois est un peu vert ; l'oncle Sagamore a beau jeter des branches de sapin dans le feu pour le faire prendre, ça fume de plus en plus. Y a des moments où on ne les voit plus, ni Pop, ni l'oncle Sagamore. Tout ce qu'on aperçoit, c'est leurs pieds.

Mais le pire, c'est que la térébenthine, elle a pas l'air de se faire. Il en sort pas une goutte !

Pop et l'oncle Sagamore apparaissent au bout d'une demi-heure, en toussant et en s'essuyant les yeux.

— Ça devrait pourtant marcher, Sam, dit l'oncle Sagamore d'un air consterné.

— Tu crois pas qu'on s'est gouré dans le montage ? demande Pop.

— Faudrait voir ça...

Ils rentrent sous l'appentis et se mettent à farfouiller dans les tuyaux et dans les tubes. Otis s'approche le plus près qu'il peut et les surveille à travers la fumée. Je tourne la tête et je vois Murph qu'est derrière moi, l'air pas rassuré du tout. Il me lance le journal qu'il tient à la main. C'est *l'Abeille du comté de Blossom*.

La première page est pleine de gros titres et de photos, comme l'autre fois. Le plus gros titre, en trente-six points, dit :

LES FOLIES DU COMTE DE BLOSSOM CONTINUENT

En dessous, y a des photos de l'alambic et de la pâtée à cochons. Et juste au milieu de la page, la photo à Booger avec Conchita McLeod, que le commandant a faite au bord du lac. Conchita a passé le bras autour du cou de Booger, qui sourit d'un air benêt, avec ses cheveux mouillés qui lui tombent dans la figure. Et c'est marqué : *L'adjoint du shérif, à la ferme Noonan, s'offre un moment de détente.*

Dans le bas de la page, en caractères plus gros, y a écrit : *Ces photos ne sont pas truquées. Si vous refusez de croire qu'on peut faire fermenter le moût et distiller l'alcool dans un alambic installé en plein air, sous les yeux du shérif et de tous ses adjoints, allez sur les lieux et voyez par vous-mêmes. Après quoi, vous voterez pour celui qui est capable de remettre de l'ordre dans tout ce gâchis – pour J.L. (Curly) Minifée.*

Juste à ce moment, l'oncle Sagamore sort de la fumée. Murph lui passe le journal. Pendant que l'oncle le regarde, Murph lui dit :

— Curly ramasse des voix à la pelle. En ville, on le joue gagnant à six contre un.

— Hmm... fait mon oncle Sagamore. Six contre un ? Tu m'en diras tant !...

— P't-être bien que je vieillis, dit Murph. Mais cette fois, j'ai vraiment perdu les pédales.

— Faut pas te tracasser, Murph, dit l'oncle Sagamore. C'est pas aujourd'hui qu'on vote, pas vrai ?

Soudain, on voit la bagnole au shérif qui dévale la côte, avec derrière, le camion de son. Le shérif se fraie un passage à travers la foule et vient se planter devant Otis.

— Il en sort rien, dit Otis. Et y a rien dedans, à part la résine.

Le shérif lève la main.

— Bon, ça va, j'ai compris. Je sais ce qu'il manigance.

Il rentre dans la foule et monte sur le marchepied du camion, le microphone à la main.

— Ecoutez, les amis... il fait.

Dans la foule, y en a qui se mettent à siffler ou à faire « hou-hou ». Les gens se bousculent en gueulant pour se rapprocher du camion.

— Quand c'est que tu l'arrêtes, c'te vieille fripouille ?

— Ta gueule ! Laissez-le parler.

— P't-être qu'on saura ce qui se passe...

— Hé ! shérif, c'est du whisky qu'il fabrique, ou quoi ?

Le shérif lève les bras.

— Ecoutez-moi ! Justement, c'est ce que je suis venu vous expliquer. Non, il ne fabrique pas de whisky. Vous n'avez qu'à vous en rendre compte par vous-mêmes.

— Crénom de nom, qu'est-ce qu'il fabrique, alors ? braille quelqu'un.

— Son whisky, il le fait ailleurs, dans un autre alambic, crie le shérif dans les haut-parleurs. Tout ça, c'est d'la comédie, pour qu'on ait pas l'idée de chercher le vrai !

— Hé ! là ! C'est p'têt' pas idiot, ce qu'il dit là ! gueule une voix.

Bon sang, il a raison, le shérif !

Y en a qui se mettent à applaudir. Le shérif lève de nouveau les bras.

— Mais n'oubliez pas que j'ai déjà fouillé la ferme de fond en comble, donc, son truc est bien planqué... Vous connaissez tous Sagamore Noonan. Eh bien, j'ai besoin de deux cents volontaires ! Le comté peut pas vous payer, mais je donne cent dollars de récompense de ma propre poche.

La foule pousse un rugissement.

— Hmm... fait Murph. Pour mener sa campagne, il en connaît un bout, lui aussi !

Faut dire ce qui est, ils en ont mis un coup, pour chercher ! Vers le milieu de l'après-midi, ils étaient pas loin de quatre cents, à fureter partout, parce que la nouvelle s'était répandue comme quoi il y avait cent dollars de récompense. Dans le bois, ça grouillait tellement qu'ils se cognaient les uns dans les autres. Le shérif avait même fait monter une dizaine de types avec des jumelles sur le toit de la ferme et sur celui de la grange, pour guetter la fumée. Mais personne n'a rien trouvé.

Pop et l'oncle Sagamore faisaient pas attention à tout ça. Ils ont éteint le feu sous la chaudière pour vérifier l'appareil encore un coup, puis ils ont rallumé. Y avait de la fumée à couper au couteau, mais, de térébenthine, point. Au coucher du soleil, ils ont éteint le feu et ils ont laissé tomber. Ils étaient rudement découragés. Et quand on est descendu donner la pâtée aux cochons, ça a encore été pire. Dans toutes les cuves, on voyait les bulles monter à la surface.

— J'aime pas la gueule que ça a, Sam, fait l'oncle Sagamore.

— Allons, répond Pop, une petite bulle, ça tire pas à conséquence !

Mais je sens bien qu'il dit ça pour remonter le moral à l'oncle, et que le cœur n'y est pas.

Le matin, on est pas plutôt levé que les gens commencent à arriver. On fait frire les saucisses, on casse la croûte, et déjà c'est plein de bagnoles partout. Je me dis qu'ils sont pas loin de trois cents qui aident le shérif à c't' heure, et c'est pas fini ! Les bulles arrêtent pas de monter dans la pâtée à cochons. Pop et l'oncle Sagamore essaient de faire bonne figure, mais je m' rends bien compte qu'ils sont drôlement embêtés. Et l'engin à térébenthine qui veut pas marcher ! De la fumée partout, mais pas une goutte de térébenthine.

A midi, le shérif rappelle ses hommes Un camion arrive avec des hamburgers et des bidons de café. Le shérif fait une déclaration au micro :

— Les hommes ! qu'il dit, on laisse tomber. Je me suis gouré. Y a pas d'alambic de planqué. Hier et tantôt, il a été dépensé près de quatre mille heures de travail, et, à nous tous, on a couvert des milliers de kilomètres à arpenter le terrain. Ça suffit comme ça. Je ne sais pas ce qu'il fabrique, mais une chose est certaine : c'est pas du whisky.

» Je suis bien fâché que personne, il ait eu droit à la récompense. Pour vous dédommager, j'ai fait ce que j'ai pu — y a pour cent cinquante dollars de hamburgers et de café dans ce camion. Alors, allez-y, servez-vous !

Les hommes applaudissent et foncent vers le camion. J'y monte, moi aussi, et me fais donner un hamburger. Quand je reviens, le shérif cause à Otis. Pop et l'oncle Sagamore sont toujours en train de chercher, dans la fumée, ce qu'ils ont pu faire comme impair.

— Il sort rien de c't' alambic, pas une goutte de jus, fait Otis.

Le shérif s'éponge la figure.

— Je suis pas tranquille, il dit. J'arrive pas à piger comment il se débrouille pour se faire du fric. Regarde tout ce monde qu'est là, et il leur prend pas un *cent* ! Normalement, il les aurait fait payer un dollar pour le parking, et, en plus, ils seraient tombés dans les fondrières... alors, pour les tirer de là, il aurait réclamé cinq dollars par tête de pipe. Il pouvait aussi leur vendre des hamburgers, un dollar pièce, machinés avec de la farine d'avoine. Eh bien, il ne fait rien de tout ça ! Pas même de la gnôle. Alors, crénom de nom, où c'est qu'il le prend, son fric ?

A ce moment, une autre bagnole au shérif dévale la côte. C'est Booger. Il se fraie un passage à travers la foule, l'air tout ce qu'il y a de sinistre, et il tient quelque chose à la main. On dirait un sac en papier.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? demande le shérif.

Booger regarde par-dessus son épaule, comme pour s'assurer qu'on ne peut pas l'entendre.

— J' viens de ramasser un poivrot en ville, il fait, et je l'ai fourré au bloc. Voilà ce qu'il avait sur lui.

Il sort le machin du sac, en le cachant du mieux qu'il peut pour pas que les gens le voient. C'est un bocal à confitures. Il dévisse le couvercle et le tend au shérif.

— Sentez, il dit.

Le shérif renifle.

— Ben, quoi, c'est de la gnôle...

Tout à coup, il écarquille les yeux.

— Goûtez, fait Booger.

Le shérif penche le bocal et avale une lampée.

Dans un film que j'ai vu dans le temps, ils allaient pendre un homme qu'avait fait je ne sais plus quoi. Juste avant de lui passer la corde au cou, on a vu ses yeux en grand sur l'écran : eh ben, le shérif, il a des yeux pareils. Il regarde Booger et dit tout bas :

— De la térébenthine...

C'est ça qu'a déclenché le chambard. Les journalistes se sont amenés – ceux des grandes villes – et les camions de la télé, y a eu des bagarres, et puis le gouverneur a menacé d'envoyer la garde nationale, si ça se calmait pas, dans le comté de Blossom. Il sortait rien de rien de l'engin à mon oncle Sagamore, c'était clair comme le jour, n'empêche qu'y avait de la gnôle à vendre dans le comté de Blossom qu'avait un petit goût de térébenthine...

Le commandant Kincaid a fait tout un foin dans son journal, et Curly s'est baladé en rigolant et en faisant des discours ; y a même plein de gens qui parlaient de lyncher le shérif, et d'autres voulaient le faire révoquer. Mais ceux qu'avaient pu s'approcher de l'alambic, proclamaient qu'il sortait rien du condenseur, et crénom de nom, comment pouvait-il se débrouiller ? Mais là, je vais un peu trop vite...

Booger, Otis et le shérif font demi-tour et foncent en plein dans la fumée, sous l'appentis. Ils recommencent à tripoter l'alambic de haut en bas, en examinant les tubulures, une à une, sauf celles qui sont au fond du tonneau et qu'ils peuvent pas atteindre. Ils ont beau s'éventer avec leurs chapeaux, ils ont les yeux pleins de larmes quand ils ressortent.

— Faut le laisser faire ? demande Otis.

— Et alors ? fait le shérif en tordant son chapeau. D'abord, le laisser faire quoi ? Le premier imbécile venu peut voir que rien ne sort de sa machine. Et, nous autres, on a constaté qu'y a rien dedans que de la résine. L'engin est placé dehors et tout le monde peut le voir. Si tu racontes au juge qu'on a des raisons de croire que la gnôle s'écoule d'on n' sait trop où, il nous enverra à l'asile !

— Mais... bégaye Booger, faut faire quéqu' chose, quand même !

Le shérif est secoué d'un frisson.

— T'as raison, bon sang de bonsoir ! Faut prouver que c'te goutte à goût de térébenthine n'est pas fabriquée ici, sans quoi on va se faire lyncher. Surveille-moi tout ça – lui, le moût et l'alambic ! (Il a roulé son chapeau en boule et il le regarde.) Moi, je m'en vais – je sens que si je reste, je vais l'abattre comme un chien.

Il monte dans la bagnole et démarre en trombe.

Pop et l'oncle Sagamore continuent à pas s'occuper de tout ce remue-ménage ; au bout d'un moment, ils jettent de l'eau sur le feu.

Ça fait de la vapeur en veux-tu en voilà, et la cendre se met à voler un peu partout. Les gens reculent, mais l'oncle Sagamore et Pop ne le remarquent même pas, tellement ils sont découragés. Quand la fumée s'est dissipée, ils vérifient la mécanique encore un coup, dévissent les tuyaux, regardent au travers. Là où le serpent fait un coude et où on peut pas voir dedans, ils soufflent. Puis ils ôtent les couvercles des deux chaudières. Y en a une qu'est vide et, dans l'autre, y a toujours de la résine, pas autant qu'avant, mais un petit peu quand même.

Pop hoche la tête et laisse tomber le tournevis.

— Ça fout le camp quéqu' part. Mais où ?

N'empêche, c'était la pâtée aux cochons qui leur donnait le plus de soucis. Quand ils laissaient l'alambic pour aller à l'étable, on voyait les bulles crever à la surface de la bouillie. Fallait bien se rendre à l'évidence – elle était tournée encore un coup...

— Eh ben, fait l'oncle Sagamore, y a de quoi vous dégoûter ! A ton idée, faudrait jeter ça et refaire une aut' cuvée ?

Pop hoche la tête.

— J' suis crevé. On peut bien attendre jusqu'à demain matin.

Les gens les regardent. On voit bien qu'ils se demandent si ça va durer longtemps, ce petit jeu, et s'ils vont encore foutre en l'air huit cuves pleines.

Qu'est-ce qu'il y a, comme monde, le lendemain matin, quand on arrive devant la grange ! La pâtée est fichue : ça sent le suri et y a plein de bulles sur le dessus.

— Eh ben, fait Pop, y a pas, faut la jeter.

L'oncle Sagamore fronce les sourcils en pinçant les lèvres.

— Ecoute, Sam... on va essayer un truc. Foutu pour foutu, si on y mettait un peu de bicarbonate ? C'est ce qu'on recommande pour les aigreurs d'estomac...

— Après tout, pourquoi pas ? fait Pop.

Il va à la maison et revient avec une botte de bicarbonate dont on se sert pour la cuisine. Ils en mettent une demi-cuillerée dans chaque cuve et ils touillent la bouillie. Les gens regardent ça, comme s'ils les prenaient pour des fous. Après, Pop et l'oncle recouvrent les cuves avec les sacs à farine et disparaissent du côté de l'appentis. Moi, je vais donner du maïs aux cochons.

Au bout d'un moment, Booger et Otis viennent relever les types qui surveillent l'alambic et la pâtée à cochons. Entre-temps, Pop et l'oncle Sagamore ont rallumé le feu sous la chaudière ; et la fumée se répand partout, épaisse comme une soupe. Booger s'assoit à croupetons pour surveiller les extrémités des tubulures, mais il en sort rien. Y a des masses de gens, et ils ont pas l'air content. Vers les dix

heures, le shérif s'amène dans un nuage de poussière. Il a pas seulement eu le temps de descendre que les gens se mettent à l'engueuler :

— Vingt dieux, shérif, qu'est-ce qu'on attend pour arrêter ces contrebandiers ?

— Hé ! shérif, c'est vrai qu'on trouve d' la gnôle qu'a goût de térébenthine ?

Le shérif est fou de rage. Il se met à jurer, puis à hurler !

— J'en sais rien, moi ! Tout ce que je sais, c'est que ça vient pas d'ici. Vous avez qu'à voir vous-mêmes si vous en trouvez !

— Crénom de nom ! braille quelqu'un. Si vous arrivez pas à le coincer, comment voulez-vous qu'on fasse, nous autres ? On est même pas capab' d' vous dégommer !

La foule éclate de rire, puis se met à huer le shérif. Lui s'en va à la grange examiner la pâtée à cochons.

— La quitte pas des yeux, hein ? il fait à Otis.

Mais les gens, ils en veulent au shérif, ça se voit.

Ils ont envie de se bagarrer. La preuve – quand mon oncle Sagamore veut faire un discours pour défendre le shérif, ça n'arrange pas les choses. Au contraire, ça fait un chahut terrible.

Midi venait juste de sonner quand Curly est arrivé avec le camion à son. D'habitude, il passait tous les jours quelques minutes, avec toujours son vilain sourire sur les lèvres, après quoi il partait faire d'autres discours où il tapait sur le shérif. Mais, chez nous, il en avait plus jamais fait, de discours, depuis les deux premiers jours, quand Pop et l'oncle Sagamore étaient partis.

Ce coup-ci, il y est allé, de son baratin. Du moins, il a essayé. Il stoppe le camion en bordure de la foule, arrête les haut-parleurs qui faisaient de la musique, et descend sur le marchepied, le micro à la main. J'ai l'impression qu'il a aussi quéqu' chose dans son autre main. Quand il la lève, je me rends compte que c'est un bocal à confitures.

— Les hommes, il fait, je vous apporte de mauvaises nouvelles. Comté de Blossom, la qualité de ta célèbre gnôle est en train de baisser ! J'en ai ici, qu'un ami vient de me refiler, et je pourrais jurer qu'il y a de la térébenthine dedans. Tenez, messieurs, goûtez-moi ça et dites-moi ce que vous en pensez. Faites circuler le bocal...

Le bocal commence à passer de main en main. Tous ceux qui en boivent une lampée se mettent à gueuler :

— C'est exact ! C'est exact !

— De la térébenthine ! Merde, alors !

— Comme empoté, le shérif, il se pose là !...

Curly sourit.

— C'est-y pas bizarre ? il hurle dans le micro. On se demande d'où il peut bien venir, ce petit goût... (Des gens se mettent à jurer, et Curly lève la main.) Minute, les amis ! N'accablez pas le shérif ! Faut être drôlement à la coule, comme détective, pour localiser un alambic sur un indice aussi mince, surtout avec toute cette fumée qu'on vous envoie dans les yeux ! Allons, ne soyons pas si pressés de...

Le shérif semble fou de rage. Mais, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche, l'oncle Sagamore s'approche de Curly. J'en reviens pas : c'est bien la première fois qu'il fait attention à ce qui se passe autour de lui.

Il braque son doigt sur Curly et lui prend le micro.

— Ecoutez-moi, Curly Minifée ! il fait. Allez raconter vos bobards ailleurs ! C'est pas chez moi qu'on traînera le shérif dans la boue. Le shérif, c'est un ami, un bon ami à moi...

Curly est furibard, mais tout à coup, il se remet à sourire et cligne de l'œil vers la foule.

— Eh ben, il fait, heureux de vous l'entendre dire. Voilà qui ne manque pas d'intérêt. Un ami, vous dites ?

— Oui, monsieur, répond l'oncle Sagamore dans le micro. J' suis bien reconnaissant au shérif pour tout ce qu'il a fait pour moi depuis qu'on s' connaît, et j' veux qu'il sache que c'est pour lui que je voterai.

Quelqu'un crie :

— C'est bien naturel !

— Ce serait bien fâcheux que de bons amis ne se soutiennent pas à l'heure difficile, continue l'oncle Sagamore. J' peux vous dire, moi, que le shérif, il est un honnête homme qui n'a qu'une parole. Quand il vous a promis quéqu' chose, il vous laisse pas tomber. Alors, mardi, on devrait tous voter pour lui...

J'en reviens pas : le shérif a le sang au visage et il essaie de se frayer un passage à travers la foule, mais Booger l'attrape, et puis Otis, et tous les deux ont du mal à le retenir.

— J' vais le tuer ! il hurle. Lâchez-moi, j' vais le tuer !

En voilà des façons, je me dis ! L'oncle Sagamore est le seul à dire du bien du shérif – celui-ci pourrait au moins lui dire merci, non ?

Y a un raffut terrible. Quelqu'un lance une pierre, des hommes crient après l'oncle Sagamore, y en a qui sont pour le shérif, d'autres contre, et ils s'engueulent entre eux :

— Je te l'avais dit !

— Ta gueule !

Y a trois bagarres dans des coins différents. Quelque part, au bout de la foule, un homme en jette un autre par terre, et quand celui-ci se relève, il a un couteau à la main. Le premier ouvre la portière de sa voiture et y prend son fusil.

— Fais gaffe ! crient les gens.

L'homme au couteau fonce vers le bois de sapins et y arrive au moment où l'autre tire. On a l'impression qu'il l'a manqué, car tous deux disparaissent dans le bois. Le shérif, Booger et Otis foncent à toutes jambes derrière eux, avec la foule qui les suit. J'y cours, moi aussi. On vient juste d'entrer dans le bois quand on entend un deuxième coup de feu, à une cinquantaine de mètres devant nous, et puis un autre un peu plus loin ; mais quand les gens arrivent dans le secteur, ils trouvent personne. Pendant dix bonnes minutes, tout le monde cavale de droite et de gauche, en cherchant l'homme au couteau, des fois qu'il ait été tué.

— Quelqu'un les connaît ? demande le shérif.

Les hommes réfléchissent et font signe que non.

Il semble qu'il n'y avait personne dans le coin, quand ils ont commencé à se bagarrer ; après, avec tout le raffut et la bousculade et la fuite dans les bois, personne n'a eu le temps de voir leur tête.

Booger, Otis et le shérif se regardent. Booger fait :

— Oh ! misère !

— Le moût ! braille le shérif.

Je me fais bousculer au départ, mais regagne du terrain et arrive en troisième position à la lisière du bois. Dans la descente, le peloton est groupé et fonce droit sur la grange. Pop et l'oncle Sagamore sont en train de dévisser un tuyau de l'engin, peinarads, tranquilles, comme s'il se passait rien. En approchant, on voit les huit cuves alignées contre le mur, avec les sacs à farine par-dessus. Tout est en ordre.

On dirait que les gens sont gênés. Booger s'adosse au poteau en soufflant comme un phoque.

— Eh ben !... il fait, moi, j' croyais que...

Le shérif s'avance, soulève un sac et regarde dans la cuve. Il dit un très gros mot, arrache deux autres sacs, regarde encore, puis jette son chapeau par terre. Il remue les lèvres, mais il en sort aucun son.

Je m'approche pour y jeter un coup d'œil. Les cuves sont pleines, exactement pareilles que tout à l'heure, mais que je tombe mort par terre si le jus n'est pas redevenu clair. Y a plus de bulles du tout et ça sent pas le suri.

Les gens se bousculent pour voir ça, en écarquillant les yeux. Ils font un boucan terrible. L'oncle Sagamore s'approche, regarde dans les cuves et fait : « Hmm... » en gonflant les lèvres d'un air pensif. Il sort

sa carotte de tabac et mord dedans.

— Ça, par exemple ! il dit à Pop. J'ai idée que ça rend bien, le bicarbonate !

CHAPITRE XI

Le lendemain matin, on se serait cru dans une maison de fous. Dans la matinée une demi-douzaine de bagarres ont éclaté un peu partout et on ne pouvait pas faire un pas sans entendre les gens s'engueuler. Ils commençaient tous par venir voir l'alambic, et, même en regardant que d'un œil, ils pouvaient se rendre compte que rien ne sortait par le bec et qu'il était pas possible de faire de la gnôle avec de la résine dans une chaudière et rien dans l'autre. Alors, à tous les coups, quelqu'un demandait :

— Gros malin, tu veux me dire où il est, l'alcool des quatorze cuves de moût qu'ont disparu sans laisser de trace ? Et d'où vient c'te gnôle qu'a un goût de térébenthine ?

— Tu parles qu'il va faire bouffer quinze cents kilos de sucre à deux petits cochons tout maigriots, qui sont sûrs de s' noyer dans la cuve, si on leur envoie pas une bouée ! Il fabrique de la térébenthine ? Mon œil ! Avec les dix-sept pins qu'il a entaillés, il aura un demi-litre de résine au bout d'un an, en faisant attention de pas en gaspiller. Et où elle est, c'te térébenthine d'abord ? Ça se voit un peu qu'il marche pas, c't engin ! Il marche exactement comme Sagamore il veut qu'il marche. Non, sûr et certain qu'il y a de la gnôle dedans, quéqu' part !

— Crénom de nom, j' sais pas, moi, comment il se démerde ! Tout ce que je sais, c'est que tu peux foutre Sagamore Noonan en plein désert, avec trois raisins secs et un gobelet de fer-blanc, et il te fabriquera un demi-litre de gnôle sans te donner le temps de t' rendre compte que deux des raisins sont à toi, et que, tout compte fait, le gobelet aussi t'appartient...

Le shérif a voulu chasser tout le monde et barrer le chemin de sable qui débouche sur la nationale, mais Booger lui a fait remarquer qu'ils seraient obligés de faire venir la milice, et que, de toute façon, les gens laisseraient leurs bagnoles sur la route et se faufileaient à travers bois. Et puis, éloigner le monde, ça fait louche, c'est de mauvaise politique. Après tout, plus y en aura qui viendront voir l'alambic et se rendre compte que c'te vieille crapule peut pas faire de gnôle avec, et plus il sera facile de convaincre les autres. D'ailleurs, faut bien laisser passer les photographes et les journalistes et le camion de la télé, alors autant laisser la route ouverte.

Des flashes partent de tous côtés, des hommes soulèvent de gros réflecteurs brillants pour projeter la lumière du soleil dans l'appentis, pour les caméras de la télé. Les journalistes interrogent tout le monde et tripotent les serpentins de l'alambic, après quoi ils viennent dire au shérif que c'est de la folie de croire qu'on fabrique de la gnôle dans c't alambic-là, alors que c'est pas possible.

— Pour comprendre ça, faut être du pays, répond le shérif, faut connaître son histoire et ses traditions. Ou, si vous préférez, faut connaître Sagamore Noonan. J' vais vous dire ce que vous allez faire : mêlez-vous à la foule, prenez douze types au hasard et essayez de parier avec eux à égalité que Sagamore Noonan est pas capable de bourrer votre oreille gauche de farine de maïs et de sucre et de faire sortir le whisky de votre chapeau ! Si vous en trouvez un qui accepte le pari, je... je... (Il réfléchit un moment, puis fait :) Eh ben ! je vous paie un chapeau neuf et je trinque avec vous !

Comme d'habitude, Pop et l'oncle Sagamore, ils font pas attention à tout ça. Ils se demandent toujours où passe la térébenthine et sont trop occupés à démonter et à remonter l'engin. Deux fois, ils allument le fourneau, mais il sort pas une goutte de térébenthine, alors ils jettent de l'eau sur le feu. Je ne sais pas ce qui est pire : la fumée quand ça marche, ou la vapeur et les cendres quand ils éteignent...

Vers midi, ils s'apprêtent à rallumer pour la troisième fois, quand Pop dit :

— Crénom de nom, mais ça sent la térébenthine !

L'oncle Sagamore hoche la tête.

— Moi aussi, j'ai comme une idée...

Ils se mettent à tripoter l'alambic, sous le regard des gens, quand tout d'un coup Pop fait :

— Dis donc, c'est là qu'il y en a ! Dans le condenseur !

Il se penche sur le tonneau, puise un peu d'eau dans le creux de la main et renifle.

— Ouais ! il fait. Y a une fuite quéqu' part. C'est pour ça que rien ne sort par le bec !

A ce moment, ça me revient :

— Dites donc ! je leur fais. Je compte six tuyaux à l'entrée, et cinq seulement à la sortie, en bas. Y en a donc un qui s'est paumé en route.

Tout le monde se met à compter.

— Ça, par exemple ! fait l'oncle Sagamore. A ton idée, Sam, où c'est qu'il est passé ?

— J'en sais rien, moi, répond Pop, on va voir.

Il attrape une clé et commence à dévisser le tuyau d'arrivée qui vient de la source, celui du bas. L'eau gicle et les gens sont obligés de

reculer pour pas avoir les pieds mouillés. Ça commence à sentir fort la térébenthine.

Tout d'un coup, quelqu'un braille :

— Hé ! ça sent le whisky !

— Mais oui, vingt dieux ! glapit un autre.

Ils trempent tous leurs mains dans l'eau et reniflent. Y en a qui disent que l'eau sent un tout petit peu le whisky, en plus de la térébenthine, d'autres n'en sont pas sûrs. Ça discute dur ; deux hommes en viennent aux mains et Booger est obligé de les séparer. Le shérif renifle à son tour et déclare qu'il ne sent rien.

— T'es pas enrhumé des fois ? lui crie quelqu'un.

— Il est pas enrhumé, c'est son ami ! braille un autre derrière la foule.

Le shérif devient tout rouge et se met à jurer. Et puis y en a un qui découvre d'où vient cette odeur de whisky : c'est un petit tas de pâtée à cochons surie que l'eau a ramené près du fourneau.

— Sagamore Noonan ! aboie le shérif. Comment c'est venu là ?

L'oncle Sagamore mord dans sa carotte de tabac.

— Hé ! shérif, il fait, quelqu'un a dû marcher dedans, pour sûr...

Tout le monde regarde le fourneau, qu'est à une trentaine de centimètres au-dessus du sol.

— Ouais, dit un homme, j' crois ben que je l'ai vu, le type. Un petit gars râblé, haut comme trois pommes, avec un imper vert et puis un gros cigare...

— C'est vrai ! crie un autre. J'ai remarqué qu'il avait marché dans quéqu' chose, mais j' croyais que c'était du crottin de chev...

— Ça suffit ! braille le shérif.

Ils font un raffut terrible et ça dure près d'une heure. Pendant ce temps, Otis se fout dans le tonneau à eau et essaie de se retrouver dans tous ces tuyaux qui s'emmêlent comme du spaghetti. S'il trouve pas de tuyaux de camouflés, c'est que la gnôle ne se fabrique pas là. Eh bien, il finit par découvrir où est passé le sixième tuyau : il est au milieu du fouillis, seulement Pop et l'oncle Sagamore ont oublié de le faire ressortir avec les autres. C'est pour ça que la térébenthine fiche le camp et va se mêler à l'eau. Et puis, deux tuyaux sont tellement aplatis que rien ne passe dedans. Otis ressort pour surveiller Pop et l'oncle Sagamore, qui se mettent à réparer leur installation.

Le shérif s'adosse à un poteau et s'éponge la figure.

— Plus que trois jours avant les élections, il dit d'un air vraiment accablé. Booger, j'ai aucune chance. J'ai même pas le temps de m'occuper de ma campagne électorale. Minifée n'arrête pas de se balader et de faire des discours aux électeurs... (Tout d'un coup, il

s'arrête.) Aux électeurs... il répète. Bon Sang ! Booger, si seulement j'avais pris le temps de réfléchir...

Booger regarde toutes les bagnoles qui sont parquées sur la colline, puis les types qui grouillent un peu partout.

— Mais oui ! il fait. Ici, vous aurez plus d'électeurs en un quart d'heure que Minifée en une journée entière !

Le shérif se redresse.

— J'ai pas encore dit mon dernier mot. File en ville et ramène le camion à haut-parleurs.

Pop et l'oncle Sagamore continuent de réparer la tuyauterie, au milieu d'une foule énorme qui espère jeter un coup d'œil sur l'engin. Au bout d'une demi-heure, Booger est de retour avec le camion à son. Il stoppe en haut de la côte ; de là, on entend bien les haut-parleurs. Le shérif monte sur le marchepied, le microphone à la main.

— Les amis ! gueulent les haut-parleurs, c'est le shérif qui vous parle...

Y en a qui font « hou-hou » et qui sifflent, mais y en a plein d'autres qui leur crient de fermer leur gueule.

— P't-être qu'il va nous expliquer c' qui se passe ! Laissez-le parler !

Tout le monde se tourne vers le shérif, et la foule se rapproche du camion ; le silence se fait. Je pose une caisse debout près de la grange et grimpe dessus pour voir, moi aussi. On dirait le jour du Grand Prix !

— Amis et concitoyens, continue le shérif, certains d'entre vous se souviennent peut-être qu'avant toute cette pagaïe, j'ai sollicité ma réélection. Si vous le voulez bien, on va discuter le coup. Et quand je dis le coup, je veux parler de la question qui nous préoccupe, la seule, l'unique, puisqu'il n'y en a jamais eu d'autre dans notre comté.

» On me reproche de ne pas arrêter Noonan, fauteur de tout ce désordre. Eh bien, aux termes de notre Constitution, pour arrêter et juger un individu, il faut l'inculper d'un délit bien précis. Même si, toute sa vie, Noonan, il n'a rien fait d'autre que de se fich' du monde, la justice veut pas le savoir. Les auteurs de la Constitution ont voulu garantir la liberté des individus, et on peut pas leur en vouloir puisque, de leur temps, il n'y avait pas de Sagamore Noonan !

» Donc, je ne l'ai pas arrêté pour la bonne raison qu'il n'existe pas de preuve valable de son délit.

Des mecs se mettent à brailler et à huer. Le shérif lève la main.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, les amis ! Je sais, faut être gonflé pour oser affirmer que Sagamore Noonan n'est pas malfaisant à toutes les heures du jour. Mais ça fait cinq jours et cinq nuits que je le guette, comme un épervier sa proie, et c'est la vérité vraie.

» Vous croyez tous qu'il fabrique de la gnôle. Supposition bien naturelle, je vous l'accorde, vu qu'il en fait depuis toujours. Mais ce coup-ci, il n'en est rien, et je pense que je peux vous le prouver. On y reviendra tout à l'heure.

» Quant à savoir ce qu'il fait, vous m'en demandez trop... C'est comme l'histoire du médecin qui a inventé un traitement pour une maladie qui n'existe pas. Qui sait ? il cherche peut-être à inventer une infraction inédite à la loi et il espère que le délit en question portera son nom ; ou alors, il essaie de rendre délictueuse une chose qui ne l'est pas et de faire voter une nouvelle loi, sur cette simple présomption que, même si son activité ne paraît pas répréhensible, elle est forcément contraire aux intérêts de la société et de l'humanité en général, du moment qu'elle est exercée par Sagamore Noonan.

» Mais revenons à la gnôle. S'il en fabrique, il y a deux possibilités : ou bien il se sert de cet alambic-là, ou alors il en a un autre qu'est caché quelque part. Eh bien, il n'y a pas d'autre alambic ici. Demandez à n'importe lequel des quatre cents hommes qui, pendant onze heures d'horloge, m'ont aidé à fouiller cette ferme, centimètre par centimètre. Alors, qu'est-ce qui reste ? Seulement l'alambic que voilà. Et tout ce que je peux vous dire, c'est : Venez vous rendre compte par vous-mêmes !

» Il est là, cet alambic, au vu de tout le monde, pas moyen de cacher quoi que ce soit. Il a six ou huit tuyaux de trop, qui ne servent à rien, sauf à embrouiller ceux qui ne s'y connaissent pas ; mais ça, c'est leur sens de l'humour, aux Noonan, et ça ne trompe pas ceux qui connaissent la question. D'autre part, il y a deux récipients, l'un vide et l'autre contenant de la résine. Vous êtes des centaines à le savoir, puisque vous avez regardé dedans. Par conséquent, il est impossible d'y mettre du moût, et tout aussi impossible de faire de la gnôle. Je veux que chacun de vous vienne jeter un coup d'œil, pour en avoir le cœur net...

J'entends quelqu'un lancer un gros juron sur ma droite, derrière la foule. Je tourne la tête et vois l'oncle Sagamore, en train de se disputer avec un type. L'oncle Sagamore tient un carton sous le bras ; on dirait qu'il vient de sortir de la grange et qu'il veut aller à la camionnette qu'est près du puits.

— Sagamore Noonan, je veux mon argent ! braille le type.

C'est un grand maigre, qu'a les yeux clairs et les cheveux et les sourcils d'un blond filasse. Il porte une chemise et un pantalon kaki. Sa figure est rouge de colère.

— J' te dois rien, Harm, dit l'oncle Sagamore en le repoussant.

Harm lui barre le chemin.

— Ah ! non, c'te fois, tu m'auras pas ! il hurle.

Les gens commencent à se retourner. L'oncle Sagamore appuie sa main libre sur la poitrine à Harm pour le faire reculer et avance d'un pas. Harm jure et se jette sur lui. Le carton glisse, l'oncle Sagamore veut le rattraper, mais il lui échappe et tombe par terre. On entend un bruit de verre brisé et un glou-glou.

Les gens gueulent et se précipitent. L'oncle Sagamore fait une drôle de tête. Il attrape Harm par sa chemise, à deux mains, et le soulève presque.

— Harm Bledsoe, je t'avais dit de pas remettre les pieds chez moi !

Les gens ont l'air de plus s'intéresser au carton qu'à l'oncle Sagamore et à Harm. Ils se jettent dessus, l'ouvrent, et je vois quatre bocalux à confiture, tous les quatre en morceaux. Les hommes trempent leurs doigts dedans et reniflent. « D' la goutte ! » crie une voix. Maintenant, ils sont tous agglutinés autour, et le shérif s'amène au pas de course. Booger aussi cherche à se frayer un chemin à travers la foule.

L'oncle Sagamore lâche Harm et regarde autour de lui, d'un air ahuri.

— D' la gnôle ? qu'il fait.

Puis il se précipite sur Harm de nouveau, tend le cou et hurle :

— Pourquoi t'as amené c'te saleté de goutte chez moi ? Attends, tu vas voir ce que j' vais te passer !

Le shérif, qu'est coincé dans la foule, crie à Booger :

— Ramasse les pièces à conviction !

Booger essaie de repousser les gens pour ramasser un fond de bocal, mais il en reste plus guère. Tous les bocalux sont en miettes, on dirait. Le shérif finit par se frayer un passage et pointe le doigt sur l'oncle Sagamore, qui continue à secouer Harm.

— Shérif, il fait, arrêtez c't homme ! Il a amené c'te saleté de goutte chez moi, un bon contribuab' qu'a une bonne renommée dans tout l' pays...

— La ferme ! gueule le shérif.

Harm s'arrache à l'oncle Sagamore en hurlant :

— J' vais le tuer ! (Il en tremble, tellement il est en rogne.) C'est la dernière fois que tu me joues un tour de cochon, Sagamore Noonan !

L'oncle Sagamore veut l'attraper de nouveau, mais Otis et deux autres s'interposent. Et juste à ce moment-là Booger et les types qui sont penchés sur la gnôle répandue poussent un beuglement :

— Ça sent la térébenthine !

C'est le bouquet. A partir de ce moment, la vraie corrida se déchaîne.

Un tas de gens sont pas rentrés chez eux cette nuit-là. Quand je suis sorti, le lendemain matin, y en avait qui dormaient encore dans leurs autos, et d'autres qui arrivaient sans arrêt. Le shérif, Booger et Otis avaient des têtes comme s'ils avaient pas fermé l'œil depuis huit jours. Ils ont fouillé la ferme encore un coup, sans trouver de gnôle. Puis ils ont attaqué l'alambic, l'ont démonté, pièce par pièce, ont regardé par en dessous. Ils ont même été chercher des pelles pour creuser le sol et essayer de trouver des tuyaux cachés. Mais ils ont rien trouvé de plus. Ils ont cogné sur les chaudières et les ont mesurées, dedans et dehors, pour voir s'il y avait pas un double fond. Rien.

Y a des gens qu'apportent les journaux des grandes villes, et même là il est question de mon oncle. « Magie Noire ? » dit un titre. Un autre publie une photo et, dessous, c'est marqué : « Le mystère demeure entier. Mystification ou nouvelle découverte scientifique ? D'où vient le whisky ? »

Personne n'y comprend rien et les gens sont salement en rogne. L'oncle Sagamore fait du whisky devant tout le monde, et pas moyen de le pincer ! Je me casse la tête, moi aussi, puis j'y renonce. J'y comprends rien. Tous, ils en veulent au shérif. J'en entends un qui dit : « S'il récolte deux voix mardi, c'est qu'il aura foutu deux bulletins dans l'urne ! »

Je donne à manger aux cochons, puis je remonte à l'appentis. Pop et l'oncle Sagamore sont soucieux et pas contents, à cause de tout ce remue-ménage. Ils ont commencé à trier les pièces de l'alambic pour pouvoir le remonter. Trois cents types pour le moins sont là à les regarder, en se payant la tête du shérif, de Booger et d'Otis, qui continuent à piocher pour essayer de trouver des tuyaux cachés. Sur le coup de midi, Pop me dit de monter chercher de la résine. Quand tout ce charivari se sera calmé, explique-t-il, ils pourront enfin commencer à fabriquer de la térébenthine.

J'appelle Zig Fride et on s'en va. Tout est calme et paisible sur la colline, dans les sapins, on risque pas de se faire écraser. Zig Fride court comme un fou après les lapins. J'ai déjà ramassé près de la moitié des petits godets quand je l'entends aboyer : on dirait que Zig Fride, il est à une centaine de mètres. Je me faufile à travers la clôture et cours dans cette direction, quand tout d'un coup, il se met à japper « yip-yip-yip », comme s'il avait peur de quéqu' chose, et je l'entends qui retourne au galop à la grange. « Bizarre, je me dis, il a fait pareil la nuit où il nous a tous réveillés ! »

Et puis, quelque part devant moi, j'entends une voix d'homme qui dit : « Sale clebs ! » Je continue à courir sans faire de bruit et, tout à coup, je le vois. Que je sois pendu si c'est pas Curly ! Il est avec un autre type et tous les deux se glissent entre les arbres en descendant la

côte. On dirait qu'ils se cachent pour ne pas être repérés depuis la ferme. Pour sûr que c'est bizarre. Je les suis en douce. Au bout d'un moment, ils s'arrêtent pour souffler ; moi, je me planque derrière les buissons et, à ce moment, je reconnais l'autre. Par exemple, c'est Harm Bledsoe !

— Plus que quatre cents mètres, il fait.

Curly ricane.

— Dites donc, j'ai hâte de voir ça !

Ça me dépasse. Je comprends rien à ce qu'ils racontent. Ils se remettent à marcher et je me glisse derrière eux. Au bout d'un moment, on est tout à fait en contrebas de la ferme à l'oncle Sagamore. Ils sautent dans une espèce de ravine pleine d'épaisses broussailles, tournent à droite, remontent un peu et s'arrêtent. Harm écarte de grosses fougères qui poussent de ce côté-là et disparaît dans le fouillis en rampant. Curly le suit.

Je tourne à droite et remonte un peu pour pouvoir voir l'endroit où ils ont disparu ; je me mets à quatre pattes et rampe jusqu'au bord de la ravine. J'écarte les broussailles et, je les vois, tous les deux. Curly est en train de se fendre la pipe. Je n'ai jamais rien vu de pareil !

CHAPITRE XII

A cet endroit-là, le bord de la ravine descend moins raide qu'ailleurs. Et, derrière les fougères, il y a une source. A côté, je vois quatre cuves de pâtée à cochons surie, une petite chaudière et un tonneau à eau avec des tuyaux de cuivre qui passent dedans. Un peu plus loin, au pied des fougères, dix-huit bocaux à confitures avec des couvercles, et un bidon d'un litre d'essence de térébenthine.

Curly regarde ça encore un coup ; il rit tellement qu'il doit s'essuyer les yeux.

— Eh ben, mon pote ! il fait. Ce coup-ci, je le tiens !

— Bon, dit Harm, mais n'oubliez pas mes cent dollars.

— Tenez, les voilà, fait Curly.

Il sort l'argent de son portefeuille et le lui passe.

Harm le fourre dans la poche de son pantalon, puis se met à dire pis que pendre de l'oncle Sagamore. Il est tellement en rogne qu'il en a les larmes aux yeux et le menton qui tremblote.

— Espèce de vieux sagouin ! il crie. Il vous fait bosser et après, il vous carotte vot' paie et vous traite comme un chien. Mais cette fois, j'en ai ma claque.

Curly sourit.

— Pardi ! il fait. Mais j' comprends pas comment le shérif a pu louer ça. C'est bien camouflé, d'accord, mais quatre cents hommes, quand même...

— C'est pas sorcier, répond Harm. Il a monté ça après la fouille.

— Ah ! bon... Mais voyons... les premiers bocaux de gnôle à la térébenthine, on les a trouvés, alors qu'ils n'avaient pas encore fini leurs recherches !

— Je sais bien, fait Harm. C'est un reste de la dernière fournée.

— Mais comment ils ont fait pour décanter le moût et l'amener ici en si peu de temps ? demande Curly.

— Eh ben, répond Harm, par une conduite souterraine qui part du coin de la grange et va jusqu'en bordure du champ de maïs. Elle déverse le jus dans des fûts à huile qui sont enterrés là. Quand c't alambic a été monté, ils ont attendu la nuit pour sortir le jus des fûts et l'amener ici.

Curly hoche la tête.

— Eh oui... C'est simple, quand on y pense.

— Et comment ! fait Harm. La première fois, il s'est servi des filles pour détourner l'attention. Tout ce qu'ils ont eu à faire, c'est de dégager le haut du tuyau, d'y fourrer un entonnoir et de verser le jus. Ils ont balancé la farine de maïs, pour que le shérif, il puisse la voir. La fois d'après, c'était la fusillade – une feinte encore ! – j'ai monté le coup avec un pote à moi. Alors là, ils ont remis de l'eau dans les cuves pour pas que ça fasse pareil. C'est moi qui faisais marcher l'alambic le jour, avec un petit brûleur à essence qui fait pas de fumée du tout. Et, en plus, il a mis une goutte de térébenthine dans chaque bocal pour faire croire à tout le monde que la gnôle était bien fabriquée dans le grand alambic. Du coup, personne n'a eu l'idée de chercher ailleurs. Et puis ils ont balancé un quart de litre de goutte dans le condenseur, histoire de le parfumer un brin. Et le moût qu'était sous le fourneau, c'est eux qui l'ont mis là...

Curly hoche la tête encore un coup.

— Pas mal, pas mal du tout pour un vieux plouc... Sans moi, il aurait pu continuer à les pigeonner pendant des années. Mais voilà il est tombé sur un os. A moi de jouer, maintenant... Ça va être du nougat !

— M'oubliez pas, surtout, dit Harm Moi j' veux être adjoint. Ça fait partie de notre accord !

Curly lui fait son sourire torve et lui envoie une tape sur l'épaule.

— Chose promise, chose due, papa ! En attendant, voilà comment je vais m'y prendre. Les élections, c'est après-demain, alors demain soir, je lâche le morceau.

— Ouais, dit Harm, seulement c'est le shérif, qui va l'arrêter, Sagamore !

Curly lève la main.

— Mon pauvre Harm, vous manquez d'imagination ! Vous n'avez pas encore pigé ?... Un vrai chef-d'œuvre ! Ecoutez... (Il s'arrête pour allumer une cigarette et s'assoit à croupetons à côté de la chaudière, la figure fendue d'un large sourire.) De la Caroline du Nord au Texas, on ne parle que de c't' affaire. Chez nous, dans notre comté, à force de se disputer et de se casser la tête, les gens sont tellement excités que le gouverneur a menacé d'envoyer la troupe. Il est donc certain que le type qui trouvera tout seul la clé de l'énigme sera le héros du jour ! Oui, c'est le shérif qui va l'arrêter – mais c'est moi qui aurai les honneurs, et le poste de shérif par-dessus le marché. Tout ce qu'il aura, lui, c'est l'humiliation de m'entendre annoncer la solution du problème devant tous les électeurs réunis, alors qu'il se torture les méninges depuis dix jours sans résultat. C'est bien simple – il aura

honte de voter pour lui-même, car quand on aura dépouillé le scrutin, ce bulletin unique, ce sera le comble du ridicule !

— Comment vous ferez pour faire venir tout le monde ici ? demande Harm.

— C'est enfantin ! Demain à une heure, je tiendrai un meeting là-haut, près de la grange. Entre-temps, j'aurai fait distribuer dix mille prospectus pour l'annoncer, en laissant entendre qu'il se pourrait bien que je tire l'histoire au clair. Il restera pas assez de monde, dans le reste du comté, pour faire une partie de billard !

— Mais, fait Harm, Sagamore vous laissera jamais tenir un meeting chez lui. Il vous en a déjà empêché une fois !

— Vous verrez bien, dit Curly. Puisque je vous dis que ce vieux corniaud n'est pas si malin que ça ! Il n'est jamais tombé sur quelqu'un de vraiment fort. Faut être crétin pour se mettre à dos le type qui a découvert où est planqué l'alambic ! Je lui ferai ça au baratin... p't-être que je lui prometterai de le nommer adjoint. Ils seraient un peu contents, tous les deux ! Je leur passerai de la pommade – le vieux truc, quoi ! – et puis je les ferai monter sur l'estrade pour les présenter. Comme ça... (Il étouffe de rire. Il en est plié en deux !) Vous voyez ça d'ici ! Les deux corniauds debout, sur l'estrade, devant cinq mille personnes, et moi, au même moment, je lâche le morceau !... Ils en feront une bobine !

Harm a un sourire mauvais.

— J'voudrais pas manquer ça pour tout l'or du monde ! J'ai idée que j'ai bien fait de causer à vous, plutôt qu'au shérif. Probab' qu'il aurait loupé son coup.

Curly se lève et lui envoie une tape dans le dos.

— Sans parler des cent dollars qu'il vous aurait pas donnés, lui – hein ? Eh bien, on s'en va. Je monte chercher mon camion et après, je vais faire un tour chez nos marloupins de ploucs !

Ils se faufilent à travers les fougères et j'entends leurs pas qui s'éloignent. « Ah ! les deux faux jetons ! je me dis, c'est pas possible ! Harm, il est pire qu'un serpent. » Quand je pense que j'aurais pu rater leur discussion, j'en ai froid dans le dos. Faut que j'aille le dire à l'oncle Sagamore, sans perdre un instant. Quand leurs pas se sont éloignés, je remonte en quatrième vitesse, passe à travers la clôture et fonce vers le champ de maïs.

Je ne les vois nulle part. Ça grouille de partout et j'ai du mal à me repérer, mais ils ne sont pas près de l'alambic. Je veux demander au shérif, mais il est en train de parler de l'oncle Sagamore, et, d'après ce qu'il en dit, c'est pas le moment de lui en causer.

Ils ne sont pas non plus du côté de la grange. Juste à ce moment,

je vois le camion de son à Curly qui entre par la barrière : il a dû le garer sur le chemin de sable, au tournant qu'est devant le bois du commandant Kincaid. Je me précipite à la maison. Midi vient de sonner et je me dis qu'ils sont peut-être en train de dîner. J'arrive à fond de train à la porte de la cuisine, complètement essoufflé, et les vois qui coupent des tranches de saucisse.

— Pop..., je fais, oncle Sagamore... j'ai... j'ai quéqu' chose à vous dire...

— Doucement, dit Pop en mettant six ou huit tranches sur un bout de pain, reprends ton souffle. D'où viens-tu ?

A ce moment, on entend un bruit de pas sur la véranda de devant et Curly fait :

— Salut, tout le monde !

— Pop !... je crie.

Il me fait signe de me taire.

— Tout à l'heure, Billy... Entrez donc ! qu'il dit.

On dirait que Curly n'ose pas entrer. Il regarde Pop et l'oncle Sagamore comme s'il avait honte.

— Les amis, il fait, mon vieux p'pa me disait toujours : un homme, un vrai, doit savoir reconnaître ses torts. Je viens vous faire des excuses.

— Y a pas d' mal, dit l'oncle Sagamore. Prenez donc une chaise et mangez un morceau avec nous.

— Je vous remercie bien, mais il faut que je file, dit Curly. Voilà... je viens faire amende honorable. J'ai raconté partout que vous faites de la gnôle dans vot' alambic, et j'ai eu tort...

Rien à faire, faut que j'attende qu'il soit parti. Il continue à leur débiter ses salades, avec son air de faux derche, et le plus fort, c'est que l'oncle Sagamore et Pop, ils boivent ça comme du petit lait. Ils lui disent qu'ils en ont marre du shérif, qu'est une tête de cochon et qu'il fait des misères à des administrés qui s'échinent à gagner leur croûte sur un lopin de terre de rien du tout. Crénom de nom, ils disent, si Curly veut tenir un meeting sur leur terre, eh ben ! il est le bienvenu.

On dirait que Curly va se mettre à pleurer.

— Les amis, il fait, je me sens tout confus devant tant de charité chrétienne, après tout ce que j'ai pu raconter sur vous, et j' veux que vous sachiez que je ferai tout en mon pouvoir pour rattraper cette erreur fatale. Nom d'un pétard, je l' dirai dans mes prospectus ! J'annoncerai que je vais tirer c't' histoire au clair, et vous allez me faire le plaisir de monter avec moi sur l'estrade pour que je vous présente et que je reconnaisse mes torts devant tout le monde.

J'en suis malade et je me demande si ça va durer longtemps.

Maintenant, on dirait que c'est l'oncle Sagamore qu'a envie de pleurer ! Il répond qu'il est bien soulagé de savoir qu'on aura enfin un shérif honnête et loyal, qui passera pas son temps à chercher des histoires à la population laborieuse qui fait ce qu'elle peut pour payer ses impôts en se crevant à la tâche. Tout le monde se serre la main et, là-dessus, l'oncle Sagamore va chercher dans sa chambre un bocal à confitures pour arroser ça.

— Notez bien que d'ordinaire j'en ai jamais à la maison, il fait. C'est le docteur qu'en a ordonné à Bessie, ce printemps, pour la remonter.

Ils boivent tous un coup. Moi, je sens que je vais éclater si je peux pas leur parler bientôt. Je sautille d'une jambe sur l'autre, comme quelqu'un qu'a besoin d'aller au petit coin. Mais l'oncle Sagamore déclare qu'on peut pas voler d'une seule aile. Puis il prend un petit air gêné, et explique qu'il a entendu ça dans la bouche d'un mec et que ça signifiait qu'il fallait pas rester sur un seul verre. On dirait que Curly n'est pas très chaud ; mais il boit quand même un deuxième coup. Il devient tout rouge, comme la fois d'avant, puis fait un grand sourire à l'oncle Sagamore et lui tape dans le dos en disant qu'il faut qu'il file. Pop et mon oncle sortent avec lui.

Je veux plus y tenir, tellement ça me travaille, ce que j'ai découvert. Je cours derrière eux.

— Pop !... je crie.

— Reste là, il fait. Et tais-toi quand les grandes personnes, elles causent.

— Mais, Pop !...

— Tu m'as entendu, Billy ?

Ils accompagnent Curly au camion et continuent à lui causer pendant un petit moment. La minute où il démarre, je fonce vers eux au galop. Mais c'est bourré de bagnoles, et, avec l'encombrement qu'il y a, je les perds de vue. Quand je m'en sors enfin, je les vois nulle part. Si ça continue, je vais me mettre à hurler ! Je zigzague à travers une vraie forêt de jambes pour gagner l'appentis. Mais ils n'y sont pas. Pas plus que dans la grange. Je reviens en courant à la maison, en me disant qu'ils ont dû retourner finir leur casse-croûte. Personne dans la cuisine. Je ressors par la porte de devant, quand j'entends la camionnette qui démarre du côté du puits.

Les voilà qui s'en vont !

— Pop ! je braille à tue-tête en sautant de la véranda.

Ils m'entendent pas. Je me mets à courir derrière la camionnette en hurlant tant que je peux, mais elle continue à monter la côte.

Un homme s'approche de moi.

— Ils te cherchaient partout, il fait. M'ont dit de te dire qu'ils seront pas de retour avant demain, et que t'as pas besoin de t'en faire.

Au coucher du soleil, le shérif fait évacuer presque tout le terrain. Les gens veulent pas s'en aller, ils discutent avec lui et aussi entre eux : ils ont peur de louper quéqu' chose. L'alambic est toujours démonté et personne ne peut comprendre pourquoi Pop et l'oncle Sagamore sont partis : un vrai mystère.

Tout ça ne m'intéresse pas. Je me demande si je ne vais pas devenir fou d'ici demain. Faut que je leur dise avant le meeting que Curly est un faux jeton, et qu'est-ce que je vais faire, s'ils sont pas rentrés à temps ? Je sais pas où les chercher, même si j'arrive à me faire emmener en ville, vu que j'ai pas la moindre idée de ce qu'ils sont allés faire. Je ne peux raconter mon histoire à personne, et je peux rien faire tout seul. Je pourrais cacher les bocaux, ou les casser, mais je me dis que ça servira à rien tant qu'il y aura la chaudière et le reste, et moi, je peux pas les bouger.

Je fais frire de la saucisse pour souper, mais j'ai pas très faim, et c'est l'oncle Finley qui liquide presque tout. Il n'arrête pas de parler des pécheurs qui voudraient monter dans son arche et, à la façon qu'il le dit, sûr et certain qu'il serait content s'ils se noyaient tous. J'installe mon sac de couchage, Zig Fride vient se blottir contre moi, mais je mets longtemps à m'endormir. J'ai salement peur. Si seulement l'oncle Sagamore arrêta de faire des pièces à conviction ! Mais je me dis que ça doit être pareil que le tabac, pour certains types : il en fabrique depuis si longtemps, de la gnôle, qu'il peut plus s'en passer.

Quand je me réveille, ils ne sont toujours pas rentrés. Les bagnoles commencent à arriver et, chaque fois que j'en entends une, je vais voir en courant, des fois que ce serait eux. C'est jamais eux. Au bout d'un moment, j'en peux plus, alors je descends dans la ravine et regarde dans les fougères, avec l'espoir qu'ils ont démenagé l'engin ! Mais il est toujours là ! En voyant ça, j'ai de plus en plus peur. Puis je retourne en courant à la maison. Ils sont toujours pas rentrés. Y a de plus en plus de monde, et un tas de gens ont un prospectus à la main : y en a plein par terre aussi. J'en ramasse une poignée, c'est tout marqué pareil, et je lis :

MINIFEE AU POSTE DE SHERIF !!!

MEETING MONSTRE

Ferme Noonan

lund

CHERS CONCITOYENS, VOULEZ-VOUS
CONNAÎTRE LA CLÉ DE L'ÉNIGME ?
J.L. (CURLY) MINIFEE
A QUELQUE CHOSE À VOUS DIRE

*vous serez
informés
et amusés !*

Tout le monde en parle, en essayant de deviner ce que Curly va bien pouvoir raconter. Je me fais un mauvais sang du tonnerre et suis pas capable de tenir en place. A mi-côte, je vois un camion chargé d'un tas de planches, et quatre hommes avec des outils de menuisier, qui sont en train de construire l'estrade. Elle a près de deux mètres de haut et fait face à la grange et à l'appentis L'oncle Finley vient leur chiper des planches, alors ils lui en donnent trois ou quatre pour le faire tenir tranquille, pendant qu'ils finissent de clouer le reste. A mon idée, il n'est guère plus de onze heures, et déjà les bagnoles arrivent en rangs serrés. Tout d'un coup, je vois Murph.

Il descend la côte et stoppe sous le chêne, devant la maison. Je cours vers lui et saute dans sa bagnole avant qu'il ait seulement eu le temps de s'arrêter.

— Hé ! Murph, t'as pas vu Pop et l'oncle Sagamore ? je demande.

— Pas depuis hier soir, il répond. Ils sont pas rentrés ?

— Non, je dis, et j'ai une frousse terrible.

— J' suis inquiet, moi aussi, fait Murph. Je viens de me lever et je vois qu'il y a plein d' ces trucs partout. (Il me montre une poignée de prospectus sur la banquette, puis tourne la tête pour regarder l'estrade.) Qu'est-ce qu'il manigance, Curly ?

— C'est justement pour ça qu'il faut que je trouve Pop et l'oncle Sagamore avant le meeting, je dis. Sans ça, il sera trop tard. Tu sais pas où ils sont ?

— Non. Tu le connais, Sagamore – s'il te dit rien lui-même, faut pas lui poser de questions. Il m'a donné l'argent des paris et s'est taillé.

— Des paris ? je fais.

— Oui, huit cents dollars. J' les ai tous placés pour lui, plus quatre cents pour moi. Ça m'a pris presque toute la nuit.

— Attends ! je fais. Tu veux dire que vous pariez sur Curly, tous les deux ?

— Non, il répond, sur le shérif.

— Le shérif ? Murph, écoute...

— Chut ! il fait. Pas si fort. (Il regarde autour de lui pour voir s'il y a personne à côté.) Mais oui, sur le shérif, à dix contre un, jusqu'au dernier *cent*. C'était ça, son idée – et moi qui n'y comprenais rien ! Tout ce micmac avec la pâtée à cochons, et la térébenthine, et les laïus en faveur du shérif... Il voulait faire monter la cote.

— Murph !

— Je ne sais pas ce qu'il a trouvé ce coup-ci, mais c'est sûrement de première. Il m'a seulement dit de parier sur le shérif et c'est ce que j'ai fait. Il s'est encore jamais trompé, alors, j' le suis.

— Murph, écoute !

J'arrive enfin à placer un mot et j'y raconte tout.

— Dieu du Ciel ! il fait en s'effondrant sur la banquette.

— Curly les fera monter sur l'estrade je dis, devant quatre mille personnes, et il va les ratatiner, cette espèce de sale...

— Pas la peine de m' faire un dessin ! dit Murph. (Il soupire en hochant la tête.) Et voilà... C'était fatal. Tôt ou tard, fallait qu'il tombe sur un os !

CHAPITRE XIII

— Murph, je fais, faut les prévenir !

— Probab' qu'il est trop tard. (Il appuie sur le démarreur.) Mais on peut toujours essayer. Je m'en vais voir en ville.

Il démarre. Moi, je reste là. Au bout d'une petite demi-heure, l'estrade est achevée. Ils ont mis une petite table sur le devant et deux bancs, et ont drapé des bandes d'étoffe de couleur tout autour. En haut, ils ont accroché un grand écriteau, avec dessus : « Minifee au poste de shérif ! »

Y a un microphone posé sur une tablette de métal. Des marches descendent sur le côté. C'est fou ce qu'il y a de bagnoles maintenant ; des types en salopette blanche montrent aux conducteurs où il faut se garer. Mais toujours pas trace de Pop, ni de l'oncle Sagamore.

Juste à ce moment, une vieille carriole descend la côte en bringuebalant. Elle gêne les autos, et les chauffeurs engueulent le type qui la conduit. C'est M. Jimerson, et que je tombe mort par terre, si la carriole n'est pas pleine de tomates ! Sur un écriteau qu'est dessus, c'est marqué « six pour dix *cents* ». Il s'arrête, un peu au-dessus de l'appentis, les mules baissent les oreilles et s'endorment. J'y cours, en me disant qu'il a peut-être vu l'oncle Sagamore, et, comme je m'approche, je vois arriver la bagnole au shérif.

Le shérif descend, avec Booger et Otis. Ils ont les yeux rouges et une drôle de tête, comme s'ils n'avaient pas fermé l'œil depuis huit jours. Le shérif tient un prospectus à la main ; il regarde l'estrade, la foule, et laisse échapper un juron.

— Nom d'un pétard, qu'est-ce qu'il a encore inventé ?

— Je m' tue à vous l' dire, fait Booger. Il est de mèche avec Minifee !

— Aucune importance... dit le shérif, l'air vraiment abattu. De toute façon, je suis plus dans le coup. (Il regarde M. Jimerson.) Hé ! Marvin, tu vends des tomates maintenant ?

— J' les vends pour lui, répond M. Jimerson. Il m'en a acheté une pleine carriole.

— Sagamore Noonan t'a acheté des tomates ?...

M. Jimerson détache un bout de chique d'un coup de dents et

réfléchit.

— Oui-da, shérif. Il m'a payé comptant. J' suis allé à la banque, vu que Prudy se méfiait, et Clovis Buckhalter m'a dit comme ça...

— Bon, bon, bon, dit le shérif en agitant la main.

Il va jeter un coup d'œil sur les pièces de l'alambic à térébenthine.

M. Jimerson me dit qu'il a pas vu Pop et l'oncle Sagamore depuis hier soir. Je monte sur l'estrade pour mieux pouvoir les guetter. C'est bourré de bagnoles partout, et il en arrive toujours. On dirait que tout le comté est là. Les hommes en salopette blanche leur font signe de se garer dans le champ de maïs, sur le côté, près de l'arche à l'oncle Finley, et à droite, près de l'étable à cochons. Ils laissent de la place devant l'estrade, jusqu'à la grange et à l'appentis, et ça commence à être plein de monde. Y a un tas de femmes dans la foule. Les gens sont excités, ils arrêtent pas de parler et de regarder leurs montres. J'ai une de ces frousses !... Ça va pas tarder à commencer.

A ce moment, je vois Harm. Il se tient sur le côté, devant des bagnoles qui sont garées là, et on dirait que lui aussi attend quelqu'un. Quel culot, je me dis, venir ici après ce qu'il a fait ! Pour sûr qu'il guette l'oncle Sagamore. Et puis, les gens se mettent à applaudir : c'est Curly qu'arrive, avec son camion de son.

Il stoppe juste devant l'estrade, comme ça on peut brancher le micro sur les haut-parleurs. Il descend dans son costume blanc et son chapeau de cow-boy, et se met à serrer la main aux gens qui sont là. Il la ramène drôlement ; quand je pense qu'il a bourré le crâne à Pop et à l'oncle Sagamore, et qu'il va se payer leur tête devant tout le monde, j'en suis malade. Et puis, je vois Harm qui se fraie un passage à travers la foule, et qui cherche à attirer l'attention de Curly. Quand Curly l'aperçoit, Harm hoche la tête sans rien dire. On dirait que quéqu' chose le tracasse. Curly s'arrête de serrer les mains et va le retrouver. Je saute de l'estrade et les suis.

Ils s'en vont vers le parking. Moi, je me faufile par-derrière et me glisse sous une voiture, juste à côté d'eux. Tout ce que je vois, c'est leurs pieds, mais je les entends.

— Fallait que j' vous parle, fait Harm... (Il a l'air dans tous ses états.)... avant que vous montiez sur l'estrade.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Curly.

— Il est plus là, le truc ! dit Harm. Ils l'ont embarqué !

— Quoi ? crie Curly. (Puis il lâche un très gros mot.) Ecoutez, si c'est une entourloupette que vous m' faites...

— Chut ! Pas si fort. C'est pas une entourloupette, nom de nom ! Voilà... j'y suis descendu y a une demi-heure, juste pour voir, et j'y trouve plus rien ! Quéqu' chose a dû leur mettre la puce à l'oreille. Ils

ont p't-être vu nos traces...

— Ça, alors !... Bon sang de bonsoir !... Cinq mille personnes qui sont là, à attendre...

Il continue à jurer. Moi, je rigole. Chic, alors, je me dis, Pop et l'oncle Sagamore, ils l'ont su à temps. Tout d'un coup je pense que c'est pas possible : voyons, ils sont même pas rentrés ! Et puis, j'y suis allé voir moi-même, y a trois heures à peine, et c'était encore là... Décidément, tout s'embrouille dans ma tête.

— Crénom de nom, qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? fait Curly. Dans dix minutes, faut que je parle à tous ces gens, et j'ai rien à leur dire...

— Ecoutez... dit Harm.

Curly lui coupe la parole.

— Rendez-moi mes cent dollars ! Et pour votre titre d'adjoint, vous pouvez toujours courir Maintenant, si jamais j'apprends que vous m'avez doublé...

Cette fois, c'est Harm qui dit un gros mot.

— Faites travailler vos méninges ! Si j'avais voulu vous doubler, j'vous aurais rien dit. Vous auriez eu l'air fin, si vous aviez emmené tout le monde là-bas et qu'il n'y aurait rien eu à leur montrer !

— Ouais.., fait Curly. J'y avais pas pensé.

— Ecoutez-moi une minute, continue Harm. Voilà ce que j'voulais vous dire : on peut essayer de le posséder quand même, Sagamore...

— Comment ça ?

— Il a trois bonnes cachettes, en plus de celles-là – des planques, des vraies, que personne ne connaît, sauf moi. Si vous me laissez une petite heure, j'peux aller voir.

— Nom d'un pétard, fait Curly, comment voulez-vous que je fasse poireauter les gens pendant une heure ?

Harm l'interrompt :

— C'est pas nécessaire. Faites-les patienter quelques minutes, le plus longtemps possible, et allez-y de votre laïus. Comme ça, j'aurai le temps de me débrouiller.

— Ça me fera une belle jambe ! aboie Curly. C'est moi qui suis censé savoir où ça se trouve. Et si c'est vous qui montrez le chemin...

— Oh ! non, il en est pas question, dit Harm. Sinon, quand il sortira de taule, il me tuera. Ça va pas être commode de le feinter, mais j'crois qu'on y arrivera.

— Comment ça ? Il sera sur l'estrade, à côté de moi.

— Tant mieux ! Surtout, qu'il y reste, nom de nom ! P't-être ben qu'il se méfie – j'tiens pas du tout à l'trouver derrière moi, avec son

fusil... Ecoutez ! Je prends la bagnole et je la gare où on l'a laissée hier. Et quand j'aurai trouvé l'alambic, j' viendrai pas vous l' dire moi-même, ce serait trop dangereux. Mais j'ai amené une cousine à moi, Snookie McCallum – elle est de Mount Harmony, et Sagamore l'a jamais vue. Elle ramènera la voiture, comme si elle venait de la ville, vous comprenez ? Quand elle montera sur l'estrade pour vous filer le tuyau, vous direz aux gens qu'on vous demande au téléphone, quelqu'un d'important, et que vous êtes obligé de faire un saut chez les Jimerson pour prendre la communication. Comme ça, les Noonan n'y verront que du feu !

— Ah ! oui, dit Curly. Alors, je m'en vais avec elle, on vous rejoint et vous me montrez la planque.

— Ouais. Ça ne vous prendra pas plus de dix minutes. Pendant ce temps, ils feront passer des disques, ou quéqu' chose comme ça. Ça occupera les gens, et les Noonan, par la même occasion. Faut que j' sois sûr que Sagamore est sur l'estrade, et pas en train de me guetter derrière son alambic, avec un fusil.

— D'accord, d'accord, fait Curly. C'est facile. J' leur passerai de la pommade tant et plus, mais faudra voir à pas m' laisser tomber, mon pote ! Sinon, ça va barder pour votre matricule quand j' serai shérif !

— Vous en faites pas, j' la trouverai, sa planque, dit Harm. Venez avec moi à la voiture, que j' vous présente Snookie, et puis on file.

Je vois leurs pieds qui s'éloignent. Je sors de sous la voiture et regarde autour de moi. Ils sont derrière une auto, à une dizaine de mètres, me tournant le dos, en train de parler à une femme : ça doit être Miss McCallum. C'est une grande et forte fille, avec une poitrine genre dame des bonnes œuvres ; elle porte un corsage blanc très ouvert et une jupe blanche. Elle a les jambes nues et des sandales aux pieds. Ses cheveux sont très noirs, et ramenés en arrière : on dirait une queue de cheval. Je la trouve mignonne.

Harm les présente ; elle tend la main à Curly en disant :

— Salut bien.

Je fais demi-tour pour revenir à l'estrade, quand tout d'un coup je m'arrête. Cette fille-là, j'ai idée que je l'ai déjà vue quéqu' part. Je me retourne pour la regarder, mais ce coup-ci je ne la vois que de dos, car elle monte en voiture avec Harm. Probable qu'elle ressemble à quelqu'un. Harm déboîte et monte la côte à toute pompe en sens inverse de la file de voitures qui arrivent.

Je cours à l'estrade quand j'aperçois Murph qui revient. Un des hommes en salopette blanche lui fait signe de descendre au lac, au-dessous de l'arche à l'oncle Finley, mais Murph stoppe pour lui serrer la main, comme s'ils s'étaient pas vus depuis un moment. L'homme regarde dans sa main et change d'avis : il montre à Murph un endroit

pour se garer qu'est juste à côté de l'estrade, un peu en dessous, d'où il peut voir sans avoir besoin de descendre. Je me précipite vers Murph et grimpe dans l'auto.

— Tu les as trouvés ? je demande.

Il secoue la tête.

— J' sais pas où ils sont passés. De toute façon, il est trop tard maintenant pour déménager l'alambic.

— J'ai idée que c'est déjà fait, je dis. Seulement, ça sert à rien. Harm va le dégouter quand même et...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui explique ce qu'ils ont combiné, Harm et Curly. Murph fronce les sourcils d'un air pensif.

— Tu dis que tu l'as déjà vue, Snookie McCallum ? Mais tu te rappelles pas où ?

— Oui. Mais je dois me tromper, vu que...

— Attends, il fait. T'aurais pas vu Miss Malone qu'équ' part ?

— Non. Pourquoi ?

— J' devais passer la prendre, mais elle n'est pas dans sa boutique... Et ça me revient que Sagamore m'a demandé...

— Oh ! c'est pas Miss Malone ! Il a dit Snookie McCallum, j'ai bien entendu. Et puis, elle a les cheveux noirs, alors que Miss Malone, ses cheveux sont de la même couleur que la glace à la vanille...

— Y a des glaces de tout parfum... mais c'est pas ce que j' voulais dire. Ecoute, Billy : les bocalx à confiture qu'étaient près de l'alambic, tu les as pas comptés, par hasard ?

— Bien sûr que si. Y en avait dix-huit. Pourquoi ?

Il se mord la lèvre, comme s'il était en train de réfléchir.

— ... plus deux... plus quatre...

A ce moment, je vois Pop et l'oncle Sagamore.

— Murph, les voilà ! je crie en sautant de l'auto.

— Attends ! fait Murph.

Mais je suis déjà en pleine course.

Elle a une drôle de gueule, la camionnette ! Y a un grand panneau, avec « Minifée au poste de shérif » dessus, et un tas de petits panneaux avec la photo à Curly et des banderoles en papier. Et quatre tonneaux. Quand elle passe devant moi, je vois un autre écriteau : « Limonade glacée. Distribution gratuite ».

Je fonce derrière la camionnette, qui stoppe juste au-dessus de la grange, derrière la foule. Les gens regardent Pop, et l'oncle Sagamore, et l'écriteau « Minifée au poste de shérif », on dirait qu'ils n'en reviennent pas. Ils marmonnent tous qu'équ' chose en se poussant du

coude. L'air plutôt méfiant. Ils s'approchent et demandent de la limonade. J'essaie de me frayer un passage.

— Servez-vous, les amis ! dit Pop en souriant à tout le monde. C'est Curly Minifée qui vous l'offre, notre futur shérif.

— Pop ! je braille. Je veux te parler !

Il me voit alors.

— Tout à l'heure, Billy. Tiens, bois une limonade.

Je réussis à m'approcher de lui et l'attrape par la manche.

— Pop, écoute-moi !

Il fait signe à quelqu'un dans la foule, puis me fait :

— Quoi ? Tout à l'heure, j' te dis. Le meeting va commencer dans une minute.

Et le voilà qui s'en va.

— Pop ! je glapis. J'ai quéqu' chose à te dire !

Je cours après lui, mais le perds dans la foule. Je fais demi-tour pour essayer d'attraper l'oncle Sagamore, mais il est parti, lui aussi. Puis je le vois qui monte à la maison. Je fonce à toute pompe, seulement il y a un monde fou, et, quand j'arrive à la maison, il n'est nulle part. Je sors par-derrière en courant et ai juste le temps de le voir qui se faufile entre les voitures garées près de la grange. On dirait qu'il porte quelque chose ; je ne sais pas ce que c'est, mais c'est quéqu' chose de long, et j'ai idée qu'il essaie de le cacher pour que les gens le voient pas. Je me dis qu'il va dans le bois et je me remets à courir, en me demandant si j'arriverai à leur parler, à l'un ou à l'autre. J'en pleurerais ! Je passe à travers la clôture, et, à ce moment, il me semble voir quéqu' chose bouger, derrière les arbres. J'y cours aussi vite que je peux. Bizarre, je me dis, qu'il soit venu là, mais comme toute cette histoire n'a ni queue ni tête... Pas moyen de le trouver. Je m'arrête et tends l'oreille, tâchant d'entendre le bruit de ses pas, mais j'entends rien. Et puis la foule se met à brailler derrière moi :

— Minifée ! Nous voulons Minifée ! Vas-y, Curly !

Il essaie de gagner du temps, mais les gens ont l'air de s'impatiser. Ils doivent se demander ce qui se passe.

Je continue à courir en criant « Oncle Sagamore !... Oncle Sagamore ! »... Mais il ne répond pas. Tant pis, je me dis, j'ai dû passer à côté de lui sans le voir. Vaut mieux retourner là-bas et essayer de l'empêcher de monter sur l'estrade. Je fais demi-tour et me remets à courir, hors d'haleine. Comme j'arrive à la clôture, j'entends la voix à Curly dans les haut-parleurs :

— Mesdames et messieurs !...

La foule l'acclame et on l'entend plus. Je vois rien, alors je grimpe sur le toit d'une bagnole, de là, je vois tout. Mais trop tard !

De la grange à l'estrade, c'est bourré de monde ; les gens sont pressés les uns contre les autres comme des sardines. Ils agitent les bras et acclament Curly. Lui est sur le devant de l'estrade, à côté du micro, les bras levés, pour répondre aux acclamations. Et derrière lui, sur un banc, y a Pop et l'oncle Sagamore. Ils sourient bien sagement et ont l'air tout faraud. C'est terrible, je me dis, Curly les a possédés. Ils sont bons comme la romaine...

Quand je descends du toit de la bagnole, je vois le shérif ; il est assis près de l'appentis, tout seul, sur la chaudière démontée. Tête basse, il écoute les gens acclamer Curly Minifée. Pendant un moment, j'ai pitié de lui, bien qu'il ait cherché à mettre l'oncle Sagamore en prison pour se faire réélire. Ils sont, comme qui dirait, en lutte tous les deux, mais au moins, ça se passe à la loyale, et le shérif n'est pas un faux jeton, comme ce salaud de Curly Minifée.

Pendant que je cours le long de la foule, les cris se calment un petit peu, et Curly commence à parler dans le micro. Il raconte toujours les mêmes salades, comme quoi il est heureux d'être là, et qu'ils sont tous si gentils, tellement qu'il en a les larmes aux yeux.

— Comme vous le savez tous, les élections ont lieu demain, et c'est mon dernier discours électoral. Que je perde ou que je gagne, je suis fier de m'être battu loyalement, sans traîner personne dans la boue et sans coups fourrés. Comme disait mon vieux p'pa, que Dieu ait son âme...

Y a de quoi dégueuler.

J'arrive devant l'estrade, près de l'auto à Murph, et grimpe dedans.

— T'as rien pu faire pour les empêcher de monter, l'un ou l'autre ? je demande.

Il fait pas attention à ce que je dis.

— Ecoute, Billy, il fait. T'es bien sûr qu'il y en avait que dix-huit, des bokaux ?

Je vois pas du tout ce que ça vient faire en ce moment.

— Mais oui, je réponds. Je les ai comptés.

— Voyons... t'as pas regardé les couvercles, par hasard ?

— Si. Ils étaient tous pareils, je m'en souviens, on aurait dit du cuivre.

Il hoche lentement la tête, sans rien dire.

— Et alors ? je fais.

Je crois qu'il m'a même pas entendu : il continue à regarder le pare-brise, pendant que les haut-parleurs diffusent le baratin à Curly. Puis Murph sort une cigarette et fait marcher son briquet, mais on

dirait qu'il a oublié qu'il le tient à la main.

— Pauv' couillon... il fait.

— Qui ça, l'oncle Sagamore ?

— Non, Curly !

CHAPITRE XIV

— Murph, je fais, qu'est-ce qui se passe ?

— Chut ! (D'un signe de tête, il me montre l'estrade.) Ecoute !

— ... et maintenant, continue Curly tout sucre tout miel, je voudrais avant tout remercier les frères Noonan, Sagamore et Sam, qui ont eu la gentillesse de m'autoriser à tenir ce meeting chez eux. Dans un petit moment, je vous expliquerai pourquoi j'ai voulu prononcer mon dernier discours électoral ici même, à la ferme Noonan, et je suis certain que vous comprendrez parfaitement mes raisons. Laissez-moi vous présenter nos hôtes. Mesdames et messieurs, voici nos deux honorables concitoyens, nos excellents amis Sam et Sagamore Noonan !

— Qu'est-ce qu'il leur passe comme pommade ! je dis.

— Chut ! fait Murph en agitant la main pour me faire taire.

Curly se tourne un peu pour regarder Pop et l'oncle Sagamore et les applaudit. Eux se lèvent et restent plantés là, en souriant d'un air embarrassé. Un ou deux types applaudissent, mais la plupart des gens ont l'air de trouver ça bizarre. Juste à ce moment, une bagnole passe la barrière en trombe et dévale la côte dans un nuage de poussière. Curly la voit, lui aussi, et j'ai idée qu'il a du mal à garder son sérieux. C'est l'auto à Harm. Il a dû trouver l'alambic.

La voiture stoppe près de l'estrade dans un crissement de pneus et Snookie McCallum saute à terre. Elle a l'air drôlement pressé. La foule la regarde monter les marches de l'estrade. Curly s'approche, elle lui parle tout bas et il hoche la tête une fois ou deux, après quoi il revient se planter devant le micro.

— Mesdames et messieurs, il fait, je vous prie de bien vouloir m'excuser pendant quelques instants. On vient de me dire que le bureau du gouverneur me demande au téléphone...

Pendant qu'il parle, Snookie McCallum sautille d'un pied sur l'autre, comme si elle ne tenait pas en place, les yeux fixés sur le haut de la colline, du côté de la barrière. Je la regarde, et ça me fait le même effet que tout à l'heure : je l'ai déjà vue quéqu' part. Tout d'un coup, je la remets : c'est M^{me} Horne !

— Murph ! je fais en la montrant du doigt.

Lui aussi la regarde.

— Que je sois pendu !... il fait.

— Mais pourquoi ?...

— Billy, il dit, tu veux m' faire plaisir ? Tiens-toi tranquille et tais-toi. J'ai pas envie de rater ça. Un truc pareil, on le reverra pas de sitôt. Si, des fois, tu reconnais quelqu'un, dis-toi que c'est p't-être un miracle, mais surtout, ne bouge pas ! Quitte pas la scène des yeux.

Je me demande où il veut en venir... Je regarde la fille encore un coup ; pas de doute, c'est bien elle. La façon dont elle a arrangé ses cheveux la fait paraître plus jeune, et puis ils sont noirs au lieu d'être blonds, et elle est pas habillée pareil. Mais qu'est-ce que tout ça veut dire ? Elle continue à sautiller nerveusement et à regarder la barrière.

— ...pas plus de dix minutes, dit Curly dans le micro. Je suis certain que mes excellents amis, les frères Noonan, se feront un plaisir de vous dire quelques mots, et de faire passer des disques.

Il envoie une tape dans le dos à l'oncle Sagamore.

— Les amis, occupez-vous de vos invités. Je ne fais qu'aller et venir.

— Comment donc, fait Pop. On s' fera un plaisir de vous donner un coup de main. (Il s'approche du microphone, en souriant d'un air gêné, et dit :) Eh ben, les amis, j' m'attendais pas à vous faire un discours quand j' suis monté sur l'estrade...

Les choses ont l'air de se précipiter. Snookie McCallum – je veux dire, M^{me} Horne – est déjà descendue de l'estrade et montée dans l'auto ; elle fait signe à Curly de se dépêcher. Il y va, et juste au moment où il s'apprête à monter de l'autre côté, une auto entre en trombe par la barrière et vient se ranger tout près de la leur. Presque au même instant, M^{me} Horne démarre et remonte la côte comme un lapin apeuré, dans un nuage de poussière. Ils passent par la barrière et disparaissent.

Tout le monde regarde la deuxième auto. Un grand bonhomme à la figure rouge saute à terre avant même que la voiture se soit arrêtée. Il a l'air fou de rage ; un revolver est passé dans la ceinture de son pantalon. D'un coup sec, il attrape une fille qu'est dans la voiture et se précipite vers l'estrade en la traînant derrière lui par le poignet. Puis il sort son pistolet, et le braque sur Pop en braillant :

— Allez, descends, Curly Minifée !

La fille essaie de se dégager.

— C'est pas lui, papa ! elle crie.

— Pas lui ? fait l'homme d'un air épaté.

Là-dessus, il braque le pistolet sur mon oncle Sagamore, qui se tient au fond de l'estrade.

— Tu ne vas pas me dire que c'est ce vieux sagouin chauve ?

— J' te dis que c'est ni lui ni l'autre, glapit la fille. L'est pas là, lui.

On lui donnerait une quinzaine d'années. Elle est pieds nus et porte une vieille robe de cotonnade toute rapiécée, qu'est beaucoup trop courte pour elle ; malgré ça, elle est plutôt jolie avec ses cheveux noirs comme du charbon et ses yeux bleus, bien qu'elle ait besoin d'un coup de peigne. Voilà que je recommence avec cette sensation bizarre...

— C'est écrit « Curly Minifée » ! aboie l'homme en désignant le panneau de son pistolet.

Il commence à monter les marches qui mènent à l'estrade, en traînant toujours la fille derrière lui.

— J' veux ce salaud de Minifée ! il hurle à Pop. Où il est ?

Tout le monde regarde, bouche bée. Pop sait pas ce qu'il doit faire, et puis il a peur du pistolet braqué sur lui, mais il commence à reprendre ses esprits.

— Ecoutez voir, il fait à haute voix en s'approchant du bonhomme, je vous connais pas mais si vous venez faire du chahut au meeting à M. Minifée, espèce de voyou, vous avez de la chance qu'il soit pas là !

— Voyou ! braille l'homme. Tu vas voir si j' suis un voyou !

La fille jette un coup d'œil sur la foule et essaie de dégager son bras. Je la regarde de tous mes yeux, en me demandant si je deviens pas fou. Celle-là, c'est Baby Collins.

— Murph... ! je fais.

Cette fois, il me dit même pas de me taire, mais se contente de plaquer sa main sur ma bouche, en regardant l'estrade comme fasciné.

— Alors, où c'est qu'il est ? aboie le bonhomme.

— Il se trouve que M. Minifée a une communication interurbaine avec le gouverneur de not' Etat, dit Pop. Vous feriez mieux de remonter dans vot' auto, avec votre petite amie...

Baby Collins gigote encore un coup en glapissant :

— Papa, tu m' fais mal au bras !

— Et je m'en vais vous dire aut' chose, môssieu Papa J' sais-pas-qui, continue Pop. Si vous avez kidnappé c'te jeune fille, ça ne va pas s' passer comme ça !

— Kidnappé ? hurle le bonhomme. Mais c'est ma...

Pop lève la main pour le faire taire.

— Tâchez d'être poli ! J' sais pas comment vous l'appellez, mais n'oubliez pas qu'il y a des dames, ici. Vous devriez avoir honte, à vot' âge ! Dire que ça pourrait être vot' fille !...

L'oncle Sagamore s'approche de Pop et braque son doigt sur le

bonhomme en disant :

— On devrait vous chasser à coups de fouet, v'là ce qu'on devrait faire ! Une innocente jeune fille d'à peine quatorze ans...

— Quand Curly Minifee sera l' shérif de not' comté, reprend Pop, on aura plus ce genre d'histoires, c'est moi qui vous l' dis !

Le bonhomme est tout violacé et il a les yeux qui lui sortent de la tête. Il doit croire qu'il est tombé sur une bande de fous. Il dit un vilain mot et retourne en courant à son auto, en traînant toujours Baby Collins par le bras. Ils remontent la côte à toute pompe et disparaissent.

— Eh ben, fait l'oncle Sagamore, on en a froid dans l' dos, parole. La traite des blanches, maintenant...

Pop hoche la tête.

— On s' demande où on va. Dire qu'une honnête femme n'est plus en sécurité dans la rue... V'là ce qui arrive quand l'ordre public est bafoué...

— Doux Jésus ! dit Murph d'une voix étouffée.

Il sort une bouteille de whisky du compartiment à gants et boit une lampée. La foule bourdonne et chuchote. Mon oncle Sagamore descend de l'estrade ; Pop se tourne pour parler dans le micro quand une autre voiture descend la côte et stoppe. Tout le monde la regarde, moi aussi, tout en gardant un œil sur mon oncle Sagamore. Il s'arrête pour voir qui c'est.

Celui-là, je le connais pas, j'en suis sûr. C'est un maigre, avec un grand nez rouge. Il a un costume blanc et se tient tout raide, comme s'il avait peur de se casser quéqu' chose. Il monte sur l'estrade, serre la main à Pop et lui envoie une tape sur l'épaule.

— J' regrette d'être en retard, il dit. Vaut p't-être mieux que je commence de suite, vous croyez pas ?

Pop le regarde d'un air épaté.

— Euh... il fait, pour sûr... Allez-y donc !

Le bonhomme s'approche du micro et pose des papiers sur la petite table.

— Mesdames et messieurs, j'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir retardé la séance, ne serait-ce qu'une minute. Je me suis trompé de chemin en venant ici, et j'ai dû faire demi-tour.

Pop et l'oncle Sagamore se regardent d'un air étonné, puis Pop retourne s'asseoir sur le banc. On dirait que le bonhomme n'est pas bien d'aplomb sur ses jambes et qu'il se cramponne à la table.

— Je disais donc... il fait en regardant ses papiers. Quand certains amis de M. Minifee m'ont demandé de venir vous dire quelques mots aujourd'hui, ils m'ont fait un grand honneur. Ce n'est pas que je sois

connu, ou que je fasse de la politique, ou que j'aie de la fortune. Non, il n'en est rien. Je ne suis qu'un modeste travailleur, comme la plupart d'entre vous. Si on m'a demandé de venir, c'est tout simplement parce que je connais l'homme, que je l'ai connu toute ma vie, et que j'en suis fier.

» Voyons, je leur ai dit, je ne suis pas un orateur, je ne sais pas exprimer avec des mots ces qualités d'honnêteté, de probité et de courage que l'on reconnaît chez ceux qu'on respecte et qu'on admire. Très bien, m'ont-ils dit, nous n'avons pas besoin d'un orateur, nous ne voulons pas de belles phrases ni de paroles fleuries. Tout ce que nous voulons, c'est que vous disiez simplement, en peu de mots, ce que vous pensez de Curly Minifée, vous qui le connaissez depuis son enfance. Eh bien, amis de Curly Minifée, écoutez-moi : je pense que Curly Minifée est un grand homme !

Les gens applaudissent comme des fous. Le bonhomme se balance encore un coup, tourne la page et continue.

— Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter en toute simplicité ce que Curly Minifée pourrait vous dire lui-même, s'il n'était aussi modeste...

Il est aussi menteur que Curly, celui-là, et qu'est-ce qu'il est barbant, son boniment ! Murph n'a pas l'air d'être dans le coup. Je cherche mon oncle Sagamore des yeux, mais il a disparu. Il était près des marches, il y a seulement un moment ! Je descends de l'auto et tourne la tête de tous les côtés, et je le vois qu'est au pied de la colline, en arrière de la foule. Murph a sûrement raison, il est trop tard maintenant pour l'avertir, et puis tout s'embrouille dans ma tête et je sais plus où j'en suis. Mais je peux au moins lui dire ce qu'ils vont faire, Harm et Curly. Je fonce derrière lui.

L'oncle Sagamore continue à avancer et passe devant la grange et l'étable à cochons. On dirait qu'il se dirige vers la clôture pour aller dans le bois, là où je l'ai perdu l'autre fois. Pour sûr que c'est bizarre ! Je me faufile à travers la clôture et suis pas loin derrière lui quand je le vois qui se glisse entre les arbres. Tout d'un coup, il s'arrête et ramasse quelque chose. Je veux être pendu si c'est pas son fusil ! Et dans son autre main, il tient quelque chose – un bocal à confitures. C'est donc pour ça qu'il est venu l'autre fois : il a laissé tout ce fourbi, histoire de l'avoir sous la main quand il en aurait besoin. Mais pour quoi faire, grands dieux ? Il continue d'avancer. Je veux l'appeler, puis je change d'avis. A la façon dont il se faufile, on voit bien qu'il a son idée : pour sûr qu'il me filera une fessée maison, si je fais du bruit. Seulement je veux savoir ce qui se passe.

Je sais plus du tout où j'en suis. Si c'est ça, la politique, je me dis, ils peuvent se la garder. J'entends toujours les haut-parleurs au loin ;

le bonhomme continue son baratin ; Curly Minifée ceci, Curly Minifée cela. Encore cent mètres et on l'entend plus. Quel soulagement !

Tout d'un coup, mon oncle Sagamore s'arrête et va s'asseoir sur une souche, dans une clairière traversée par un sentier. Quelques minutes après, j'entends un bruit de pas, et, quand je regarde sur ma droite, à travers les arbres, je vois M^{me} Horne, Curly Minifée et Harm, qui marchent sur le sentier en file indienne. Juste avant d'arriver dans la clairière, Harm s'arrête, recule, fait demi-tour et repart en courant. M^{me} Horne et Curly, eux, continuent à marcher et débouchent dans la clairière.

— Tiens, mais c'est Curly ! fait mon oncle Sagamore. M'attendais pas à vous voir ici.

Curly pivote sur ses talons, le voit assis là, le fusil posé sur les genoux, et écarquille les yeux. On dirait qu'il sait pas quoi dire. Pendant qu'ils se regardent en chiens de faïence, je me glisse derrière un arbre qu'est à quelques mètres d'eux. De là, je les vois bien.

— Et l' gouverneur, vous l'avez eu ? demande mon oncle Sagamore.

Curly s'éponge la figure avec son mouchoir.

— Euh... oui, il bredouille.

A ce moment, lui et M^{me} Horne s'aperçoivent que Harm est parti et se regardent d'un air soulagé.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demande M^{me} Horne.

— Oh ! fait mon oncle Sagamore, j'avais dans l'idée que Harm Bledsoe, c't' enfant de cochon, tournicotait dans le coin. Faut croire que je m' suis trompé. Vous l'auriez pas vu, vous aut' ? Est-ce que vous l' connaissez seulement ?

— N-n-n-on, dit Curly.

M^{me} Horne secoue la tête.

L'oncle Sagamore les regarde, tous les deux, et glousse.

— J' vois ce que c'est, il fait à Curly. Un p'tit moment de détente, pour trousseur le jupon, hein ? Eh ben, c'est pas moi qui trouverais à y redire. De mon jeune temps, j' me posais un peu là, comme trousseur de jupons ! Asseyez-vous donc, on va boire un coup.

Il ôte le couvercle du bocal et le passe à M^{me} Horne.

— C'est ben honnête à vous, elle fait.

Elle en boit une lampée et passe le bocal à Curly, qui fait pareil. Après, c'est le tour à mon oncle Sagamore et après, encore à M^{me} Horne.

— M-m-m-m... elle fait. De première, vot' gnôle !

Elle s'essuie la bouche d'un revers de main, s'assoit sur la souche et

tend le bocal à Curly.

— Oh !... euh... merci bien, il dit. Mais je crois qu'on ferait mieux de retourner là-bas.

— Y a rien qui presse, dit l'oncle Sagamore. Sam fait jouer des disques sur vot' gramophone pour occuper l' monde. On a le temps.

— Eh ben !...

Curly reboit un petit coup. Sa figure commence à devenir rouge, comme les autres fois. Mon oncle Sagamore remet ça, et puis M^{me} Horne. J'y comprends rien ! Curly dit non, il en a assez.

L'air de penser à autre chose, mon oncle Sagamore ouvre son fusil, ôte les cartouches, les reglisse dans le canon et le referme. Il tripote le cran de sûreté sans arrêt.

— Que j' sois pendu, il fait, si j' comprends qu'est-ce qu'il vient foutre ici, Harm Bledsoe. Vous êtes sûrs, les amis, que vous l'avez pas vu ?

— Euh... fait Curly, qui regarde le fusil en suant à grosses gouttes.

— Nom d'un pétard, dit mon oncle Sagamore, ce que j' peux être bête ! Vous l' connaissez pas, alors... Allez, buvez encore un coup et passez le bocal. Faut avoir du cœur au ventre pour trousser le jupon ! Vous gênez pas !

Curly reboit. Il commence à avoir les yeux vitreux. Encore un peu, je me dis, et il sera fin soûl. Pour sûr qu'il ne devrait pas essayer de damer le pion à l'oncle Sagamore !

L'oncle Sagamore boit encore un coup et passe le bocal à M^{me} Horne. Pendant qu'elle le penche, je la vois cligner de l'œil : c'est la première fois qu'elle montre qu'elle le connaît.

— Eh ben, elle fait en s'essuyant la bouche d'un revers de main, ça vous met le feu aux tripes, c't' alcool-là ! (Elle passe le bocal à Curly.) Bois-en, m' ami ! T'en auras besoin pour trousser le jupon !

Je ne comprends rien à rien à ce qui se passe, alors je file voir ce que fait Pop. En arrivant à la clôture, j'entends toujours le même bonhomme qui continue son discours sur Curly Minifée, le grand homme. Pour sûr qu'il a du souffle, celui-là !

En passant devant l'étable à cochons, il me semble voir Harm encore un coup. Devant l'engin à térébenthine, le shérif, Booger et Otis sont autour d'un type que je ne vois pas bien, mais on dirait la chemise kaki à Harm, au milieu. Non, je me dis, c'est pas possible. Il n'a pas eu le culot de revenir, après avoir manqué de justesse l'oncle Sagamore. Une seconde de plus, et mon oncle Sagamore lui envoyait une décharge de chevrotines qu'il aurait mis un mois à sortir de ses fesses.

Juste avant d'arriver à la voiture, j'entends la foule qui braille un

bon coup. Je me glisse sur la banquette et regarde l'estrade. Le bonhomme est toujours là, à se balancer et à se cramponner à la table, tout en lisant ses papiers ; Pop est à côté de lui, qui sourit, on dirait qu'il est tout heureux d'entendre les belles choses que l'autre raconte sur Curly.

Murph n'a pas l'air dans son assiette.

— J' pige pas, ce qu'il vient faire là-dedans, ce mec-là, il dit comme s'il se parlait à lui-même. Qu'est-ce qu'il peut passer comme pommade à Curly ! A l'entendre, si Curly avait été là, Dieu le Père n'aurait pas eu besoin de se la fouler pendant sept jours pleins...

Je veux lui parler de l'oncle Sagamore et des autres, mais il fait :

— Chut ! J' crois bien qu'il a fini.

— ... Curly Minifée, l'homme de cœur, le défenseur des opprimés... !

La foule applaudit.

— ... Curly Minifée, le connaisseur d'hommes, le valeureux champion de la dignité humaine... !

On applaudit encore.

Le bonhomme attrape ses papiers de la main gauche et les agite ; sa voix se fait de plus en plus forte :

— ... ainsi donc, mesdames et messieurs, j'ai le grand avantage de vous présenter cet homme aimé de tous, ancien élève de Rhodes, boursier, aviateur de combat, héros de la guerre, père de famille, votre futur shérif, mon vieil ami et voisin.

— Curly Minifée !

Il jette son bras autour des épaules à Pop et salue la foule.

Eh bien, pendant un moment, on entendrait une mouche voler. Le bonhomme a l'air étonné et un peu perdu, et se tourne vers Pop. Pop avale sa salive et devient tout rouge. Finalement, il grimace un pauvre petit sourire et dit dans le micro :

— Euh... voyez-vous, les amis, voilà qui prouve la véritable grandeur d'un homme. Nous avons tous l'impression de le connaître. Moi-même, c'est comme si j'avais connu Curly Minifée toute ma vie...

Dans la foule, on se met à siffler et à brailler :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Crénom de nom, on s' fout de nous !

Pop essaye toujours de parler, mais on l'entend pas, dans le tumulte. Le bonhomme n'a pas l'air de comprendre ce qui se passe ; on dirait qu'il est fou de rage. Il brandit ses papiers sous le nez à Pop et tape dessus de son autre main, comme s'il voulait lui faire voir qu'il a bien lu tout ce qu'il y a dessus. Puis il lève les bras d'un air dégoûté et

s'en va.

Murph boit encore un coup, secoue la tête et fait :

— Hou ! là, là ! Tu verras quand ils commenceront à piger !

— Quoi ? je demande.

— Eh ben ! que c'est lui, le type que Curly devait attendre quand il cherchait à gagner du temps...

CHAPITRE XV

La foule continue à faire un raffut terrible. On voit que les gens en veulent à Pop à cause de cette histoire, alors qu'il n'y est pour rien, pas plus qu'eux.

— Où est Curly ? ils braillent. Qu'est-ce qu'il fout ?

Et puis, quelqu' part sur le côté, quelqu'un hurle :

— On l'a foutu en taule parce qu'il fait la traite des blanches !

Les gens rigolent ; d'autres gueulent : « La ferme ! »

Pop regarde la barrière d'un air affolé comme s'il guettait Curly, et dit dans le micro :

— Il va pas tarder, les amis. Le gouverneur avait un tas de choses à lui dire, pour sûr...

— Qu'est-ce que tu fous là ? braille quelqu'un. Où est Miss Emily ? Elle a dit qu'elle allait venir !

Pop saute sur l'occasion comme la misère sur le pauvre monde. On dirait qu'il ferait n'importe quoi pour les calmer.

— Miss Emily ! il fait dans le micro. Est-ce que Miss Emily voudrait bien venir nous dire quelques mots ?

Un homme monte sur l'estrade et chuchote à l'oreille à Pop, qui hoche la tête plusieurs fois, l'air rassuré, et dit dans le micro :

— Les amis, on a de la chance ! Miss Emily est originaire de la même commune que Curly, elle est son ancienne institutrice et l'a connu quand il était encore tout gosse. Il lui a demandé de venir et elle est là, dans une auto.

Les gens applaudissent, le bruit diminue un peu. Pop et le bonhomme descendent de l'estrade et vont à une auto qu'est garée sur le côté. Ils reviennent avec Miss Emily, en la soutenant de chaque côté comme si elle était en verre. Miss Emily est une vieille dame, grande et maigre, une dame vraiment bien. Ses cheveux sont blancs comme neige et coiffés en chignon derrière la tête, et elle porte des lunettes fumées à monture d'acier. Pour sûr qu'elle s'est mise sur son trente et un ! Elle a une jupe noire, un corsage blanc à col montant, un collier de perles et une petite peau de bête jetée sur les épaules. On voit tout de suite que c'est quelqu'un.

Ils viennent tout juste de monter sur la scène quand je vois mon

oncle Sagamore qui arrive tout seul ; je me demande où ils sont, M^{me} Horne et Curly. Pop explique qui est Miss Emily, et on voit que mon oncle Sagamore est tout fier et tout heureux qu'elle soit là. Il la prend par le bras, l'autre bonhomme s'en va, et tous les trois s'approchent du micro. Pop dit à la foule :

— Miss Emily n'est pas bien vaillante, elle vous dira juste quelques mots. Remercions-la, les amis, d'avoir eu le courage de venir de si loin pour prouver son attachement à Curly Minifée !

Les gens applaudissent ; j'ai idée qu'ils aiment bien Miss Emily. Elle leur fait un beau sourire, puis chuchote quelque chose à Pop, qui hoche la tête :

— Oh ! il fait, votre médicament ? Mais oui, bien sûr.

Il prend la carafe d'eau qu'est sur la petite table et verse de l'eau dans un verre. Miss Emily sort une petite fiole en métal de son sac et met du médicament dans le verre, après quoi elle pose le sac sur la table et commence à parler :

— Je suis très heureuse d'avoir été invitée par Minifée à venir ici aujourd'hui, car j'ai toujours suivi sa carrière avec beaucoup de fierté. C'était un enfant malicieux et turbulent, mais un sujet d'élite, doué d'une grande autorité...

Elle continue et, au bout de quelques minutes, fait signe à Pop de lui redonner de l'eau, et reprend du médicament. On dirait que ça lui fait du bien : elle a l'air un peu moins fatigué et articule mieux. Elle se redresse et se passe la main dans les cheveux.

Pop et mon oncle Sagamore regardent la foule, l'air content comme tout ; ils l'aiment bien. Miss Emily, ça leur fait plaisir d'entendre toutes les belles choses qu'elle dit sur Curly. Moi, je trouve qu'elle en met un peu trop, pareil que l'autre bonhomme ; ça commence à me barber. Je tourne la tête et voilà que je vois quelque chose de pas ordinaire. Une grande fille blonde est adossée à l'estrade, à l'écart de la foule ; elle a un chignon sur le dessus de la tête et fume une cigarette. Elle porte des lunettes noires et une drôle de robe à deux ponts. Je veux dire que la jupe lui descend aux genoux, mais pardessus y a encore une espèce de jupon qui s'arrête juste sur le ventre. Quand elle ôte ses lunettes pour les essuyer, j'en reviens pas ; c'est Miss Malone !

Je veux la montrer à Murph, mais juste à ce moment, il fait :

— Ho ! ho ! ho ! tiens-toi bien ! J'espère qu'ils ont pas laissé de cailloux dans le secteur !

Je me tourne vers l'estrade et j'entends Miss Emily qui dit :

— ... au cours supérieur, il commençait déjà à se distinguer par son courage, sa probité et son charme, qualités qui le caractérisent

encore aujourd'hui...

A mon idée, c'est toujours le même baratin et je me demande pourquoi Murph est si excité, quand tout d'un coup je vois que Miss Emily commence à perdre ses cheveux.

Le chignon qu'elle a derrière la tête s'est déplacé et, sur sa tempe gauche, on aperçoit un trait noir, comme si elle avait des cheveux noirs sous les blancs. Pop et mon oncle Sagamore ne le voient pas encore. Ils sont toujours debout, à se dandiner et à sourire : on dirait qu'ils vont éclater, tellement ils sont fiers de Curly et de Miss Emily. Là-dessus, elle fait signe à Pop qu'elle reveut du médicament, mais pendant qu'il lui verse de l'eau, elle avale une lampée au goulot de la fiole et se tapote les cheveux encore un coup. Le trait noir commence à se voir drôlement.

Mon oncle Sagamore finit par s'en rendre compte. Son sourire se fige ; il essaie de prévenir Pop, mais il peut pas faire grand-chose, avec tous les gens qui les regardent. Pop lui sourit en hochant la tête, fier comme tout de Miss Emily, l'air de dire : « Hein qu'elle se débrouille bien ? » Alors mon oncle Sagamore tend le bras, comme s'il voulait verser encore de l'eau dans le verre, pour cacher son autre main pendant qu'il la pose sur le dessus de la tête à Miss Emily et lui remet les cheveux en place.

Seulement voilà : il va trop fort et maintenant, c'est Pop qui voit le trait noir de l'autre côté, et qui se met à sourire de travers, lui aussi. Mais c'est pas tout : quand mon oncle Sagamore veut ôter sa main, tout le fourbi vient avec. Pendant un moment, je me demande ce qui se passe, puis je finis par comprendre : il a les mains poisseuses à cause de la résine qu'il a tripotée toute cette semaine.

Maintenant, c'est Pop qui tend le bras comme s'il voulait rapprocher le micro, mais par-derrière, il met sa main sur la tête à Miss Emily pour permettre à mon oncle Sagamore de se dépêtrer. Ils recommencent le même manège et, en fin de compte, c'est mon oncle Sagamore qu'à sa main dessus.

Seulement ceux qui sont devant peuvent voir le trait noir sur le côté de la tête à Miss Emily ; la foule, elle, regarde l'estrade, bouche bée, en écarquillant les yeux, et se demande ce qu'ils fabriquent ; y en a qui commencent à râler. Qu'est-ce qu'ils ont, Pop et mon oncle Sagamore, à bousculer comme ça cette brave petite femme ? ils se demandent.

Mais le plus marrant, c'est que, sur cinq mille personnes, la seule à pas faire attention à tout ça, c'est Miss Emily ! Si ça leur chante à eux de s'appuyer contre elle et de lui tirer les cheveux dans tous les sens, elle, ça lui est bien égal. Elle boit une lampée de médicament, souffle la fumée et dit :

— ... et maintenant, je voudrais évoquer brièvement la carrière militaire de M. Finegan...

« Minifee », lui souffle Pop en se penchant sur elle, seulement il est trop près du microphone et on l'entend dans les haut-parleurs.

La foule commence à rouscailler et, juste à ce moment, une auto passe la barrière et dégringole la côte. C'est l'auto à Harm. Elle stoppe à côté de l'estrade et M^{me} Horne et Curly descendent. Pop et mon oncle Sagamore les regardent, toujours avec leur sourire malheureux, puis jettent un coup d'œil sur Miss Emily. On dirait qu'ils se demandent lequel des deux restera là pour lui tenir les cheveux, et lequel descendra aider Curly.

M^{me} Horne va pas mal, mais Curly est dans un drôle d'état. Il a perdu son chapeau, sa figure est barbouillée de rouge à lèvres, ses yeux sont vitreux et ses jambes toutes raides. Lui et M^{me} Horne commencent à monter les marches en se soutenant l'un l'autre.

A partir de ce moment, ça va tellement vite, et c'est un tel chahut qu'on n'y comprend plus rien. Pop vient juste de lâcher les cheveux à Miss Emily : c'est donc lui qui se précipite sur Curly.

— Dieu du Ciel ! il hurle, sa blessure de guerre s'est rouverte ! (Il bondit vers les marches et rattrape Curly, au moment où il manque de s'écrouler la tête la première.) C'est terrible, ce qu'il souffre quand ça le prend !

Pop essaie de soutenir Curly d'un bras, tout en le tournant pour qu'il soit de dos à la foule et qu'il puisse lui enlever le rouge à lèvres. Pendant ce temps, mon oncle Sagamore reste planté à côté de Miss Emily, une main sur le dessus de sa tête. On peut dire qu'il a l'air fin !

Les vrais cheveux à Miss Emily sont noirs comme la suie. En tâtonnant pour retrouver son papier, elle renverse le micro, qui dégringole de l'estrade. Puis elle laisse tomber ses lunettes fumées. Quand elle se redresse, je la regarde, et que je sois pendu si c'est pas Conchita McLeod ! Au fond, ça n'a rien d'étonnant : c'est la seule qui manquait.

Miss Emily défroisse son papier et commence à parler de la carrière militaire à Curly, ou d'un truc comme ça. Elle n'a pas l'air de s'en faire, à croire qu'elle n'entend pas le boucan infernal que font les gens. Pour sûr qu'elle perd pas facilement le nord ! Naturellement, personne ne pige ce qu'elle raconte, avec le micro par terre et les gens qu'arrêtent pas de brailler et de siffler.

Tout ça prend deux ou trois secondes au plus. Mon oncle Sagamore doit se dire que c'est plus la peine de se tracasser pour cette histoire de cheveux, alors il se précipite à la rescousse de Pop, qui lui crie d'apporter de l'eau. Paraît que Curly a besoin de prendre des cachets pour soulager ses douleurs. Seulement avec tout ce remue-ménage sur

l'estrade, on dirait que Curly reçoit le verre d'eau en plein dans la figure. Il sort de sa poche un grand mouchoir rose pour s'éponger, et il en tombe des casse-têtes en métal et deux ou trois paires de dés, qui dégringolent sur l'estrade.

Quand M^{me} Horne voit le mouchoir, elle glapit : « Donne-le-moi ! », l'arrache à Curly et le fourre dans son sac.

Des trucs se mettent à siffler dans l'air, en s'écrasant contre le camion de son et sur les côtés de l'estrade. C'est les tomates à mon oncle Sagamore, qu'il espérait vendre aux gens. Curly manque de tomber en avant, et voilà qu'un pistolet et une bouteille de whisky tombent de la poche intérieure de son veston. J'ai jamais vu un type porter tant de choses sur lui ! Avec tout ça dans ses poches, il doit avoir du mal à marcher. La bouteille à whisky se casse par terre et Pop glapit :

— Bonté divine, son médicament. Faut lui refaire l'ordonnance !

Juste à ce moment, il entend quelqu'un piailler derrière lui, et, quand il se retourne, il voit Miss Malone avec sa drôle de robe à deux ponts qui bondit sur l'estrade les bras tendus vers Curly.

— Curly chéri ! Elle crie. Dieu soit loué, je t'ai retrouvé ! On va enfin pouvoir se marier !

Curly essaie de la repousser et de la faire taire, quand Baby Collins et le grand bonhomme à la figure rouge s'amènent en courant.

— C'est lui, papa ! braille Baby Collins. Le joli-cœur en costume blanc !

Les gens font un raffut terrible et les tomates tombent sur l'estrade de tous les côtés. L'oncle Sagamore en reçoit une sur le crâne, une autre s'écrase sur la chemise à Curly. Là-dessus, Curly saute de l'estrade et remonte la côte au galop, au milieu d'une pluie de tomates. Pop en reçoit une sous l'oreille. « Arrêtez les crapules ! » braille quelqu'un et, pendant un moment, je me dis qu'ils vont tous se faire lyncher. Tout d'un coup, au beau milieu de ce charivari, le shérif monte sur la scène.

Il brandit deux boccas à confitures, et on voit qu'il braille quelque chose, vu que sa bouche s'ouvre et se ferme, mais, avec tout ce tumulte, on n'entend même pas sa voix. Booger et Otis sont en train de se débattre avec le micro ; ils finissent par le remonter sur l'estrade, et le shérif se met à beugler dedans :

— Silence, vous autres ! Bougez pas ! J'arrête Sagamore Noonan !

Les haut-parleurs brailent tout ce qu'ils peuvent. Quand la foule voit qui est là et qu'elle comprend ce qu'il dit, le silence se fait.

— J'ai trouvé ! Je l'ai pris sur le fait ! hurle le shérif. (Il tient toujours les deux boccas, et ses joues sont ruisselantes de larmes.) J'ai

trouvé l'alambic à Sagamore Noonan ! Regardez !

Les gens tournent la tête dans la direction indiquée par le shérif : c'est une camionnette qu'il désigne et, dessus, y a la petite chaudière, le tonneau à eau, le fourneau à essence, et les autres bocalaux à confitures. Booger et Otis passent les menottes à l'oncle Sagamore qui se tient juste derrière le shérif, en baissant les yeux, l'air plutôt embêté.

Le shérif brandit un autre truc.

— La térébenthine ! il hurle. Elle était près de l'alambic. Il en mettait un peu dans chaque bocal, histoire de faire croire aux gens que la gnôle venait de son alambic à la noix, il nous empêchait de chercher le vrai, et il me faisait passer pour un corniaud, pour faire élire Minifee. Et tout ce micmac avec les cuves de moût, c'était pour m'obliger à fouiller la ferme en attendant qu'il monte l'alambic. Il était dans la ravine, derrière un fourré de fougères, à huit cents mètres à peine de la ferme. Il a cru que j'allais tomber dans le panneau mais j'ai été plus malin que lui...

— Tu parles ! je dis à Murph. C'est Harm qui le lui a raconté.

— Bien sûr, fait Murph. Mais tu crois pas qu'il a droit à se pousser un peu du col ? Après tout, il en a bavé !

Tout le monde acclame le shérif. Je le regarde, et je vois qu'il tient quelque chose d'autre, un chapeau blanc de cow-boy.

— Ça aussi, nous l'avons trouvé près de l'alambic, il dit. Je me demande si quelqu'un sait à qui ça appartient ; y a les initiales J.L.M. à l'intérieur. Si le propriétaire de cet objet veut bien venir le réclamer au bureau du shérif, nous nous ferons un plaisir de le lui remettre.

La foule pousse un rugissement.

— Hé ! il devrait y aller ! glapit quelqu'un. Il verrait comment c'est fait, le bureau !

Les gens applaudissent comme des fous.

— Je savais qu'un jour, j'y arriverais, dit le shérif dans le micro en pleurant comme un veau. Je savais que le Seigneur ne permettrait pas que soit stoppée la progression de l'humanité dans la voie de la civilisation et de la fraternité, par un seul individu, et que nos semblables soient obligés de remonter dans les arbres ! Emmenez-le, les gars !

La foule commence à rugir et à faire du raffut, tellement qu'on n'entend plus la voix du shérif. Tout le monde l'acclame, les gens se précipitent sur l'estrade en l'escaladant par les côtés, pour s'approcher de lui et lui serrer la main.

Maintenant, presque tout le monde est parti. Moi, et Murph, et

Miss Malone, on est assis dans la décapotable, pendant que l'oncle Finley démolit l'estrade pour embarquer les planches pour son arche. Je suis malheureux comme les pierres. Comment pouvait-il s'en tirer, mon oncle Sagamore, avec le shérif et Curly qu'étaient tous les deux après lui ? Il a possédé ce faux jeton de Curly, mais le shérif a fini par l'avoir. Et ils ont arrêté Pop. A lui, ils n'ont pas passé les menottes, mais ils l'ont emmené.

— Ecoute, Murph, je fais. S'ils l'ont déménagé, l'alambic, pourquoi Harm l'a dit à Curly ?

— Voyons, mais pour leur permettre de mener le meeting à leur façon ! Harm travaillait pour Sagamore.

— Non, c'est vrai ?

— Bien sûr, depuis le début. Quand ils se sont bagarrés, et que Sagamore a laissé tomber les quatre boccas de gnôle, c'était une feinte, pour faire marcher Curly.

— Alors, pourquoi Harm a dit au shérif où était l'alambic ? Pourquoi il l'a doublé ?

— Il l'a pas doublé, répond Murph. C'est Sagamore qui lui a dit de le faire. Ecoute, Sagamore a parié huit cent dollars, à dix contre un, et pour huit mille dollars, on a intérêt à mettre toutes les chances de son côté...

— Mais ils sont en prison...

Miss Malone allume une cigarette.

— Ils seront de retour demain, Billy.

— Quoi ?

— Naturellement, fit Murph. J'ai commencé à piger quand tu m'as dis combien il y avait de boccas et où était l'alambic. Il n'était pas sur les terres à Sagamore. Tu sais bien ? t'es passé par une clôture. C'est chez Kincaid, qu'il était ! (Murph secoue la tête en soupirant.) Chez Kincaid ! Oh ! mes aïeux ! Toujours est-il que ce n'était pas chez Sagamore, qui ne se trouvait même pas dans les parages quand ils l'ont trouvé – il a cinq mille témoins pour l'attester – et que rien ne prouve qu'il est à lui.

— Mais Harm lui a dit...

— Le shérif a annoncé devant cinq mille personnes qu'il l'a trouvé tout seul. (Murph réfléchit pendant un moment.) Pour sûr qu'il y a encore autre chose, mais pour savoir ce que c'est, faut attendre demain.

Je pousse un soupir.

— Eh ben, pourvu qu'ils recommencent pas à faire de la politique... Dis, Murph, pourquoi tu m'as demandé combien il y avait de boccas, et comment étaient les couvercles ?

— Parce que, comme ça, j'étais sûr et certain que Sagamore ne faisait pas de whisky, et qu'il n'en avait pas fait.

— Quoi ?

— Il y a une huitaine de jours, je lui en ai acheté douze litres dans le comté de Potter. Quand tu me l'as dit, j'y ai ajouté les quatre bœufs que Sagamore a cassés, celui qu'avait Curly, et celui que Booger a trouvé sur le pochard. Ça fait vingt-quatre bœufs en tout. Donc, Sagamore n'en a jamais fabriqué. L'alambic caché, c'était un attrape-couillon.

— Je veux être pendu !... je fais.

Murph allume une cigarette.

— J'ai idée que tu ne les reverras pas avant demain soir.

— Pourquoi ?

— Eh ben, le shérif est foncièrement honnête, mais il doit penser que Sagamore lui doit bien ça. Ils se rendront bien compte qu'ils ne peuvent pas l'inculper, mais probab' que ça ne se saura qu'après la fermeture des bureaux de vote.

Murph avait raison. La nuit était tombée, le lendemain, quand ils sont rentrés.

M^{me} Horne et ses nièces sont passées le lendemain et mon oncle Sagamore les a payées pour le dérangement. Elles étaient toutes contentes et lui ont dit de les prévenir si jamais il décidait de refaire de la politique.

Mais la plupart des gens du comté ont l'air d'espérer qu'il n'en fera plus. Ils disent que, même s'il a été entraîné dans la campagne électorale quasiment malgré lui, ça devrait servir de leçon à tout le monde, et qu'il faudra faire attention, la prochaine fois, de ne pas l'entraîner dans une autre. A mon idée, ça lui est bien égal. Il s'est jamais beaucoup intéressé à la politique.

Ma tante Bessie est rentrée deux jours après. J'étais bien content de la revoir, pour sûr, à part qu'on a dû se remettre aux légumes. C'est sa marotte – elle dit qu'il faut en manger, qu'on soit malade ou pas.

Ah ! oui, ils ont trouvé aussi ce qui n'allait pas, dans l'alambic à térébenthine, quand ils l'ont ramené en ville. Vous savez bien tous ces serpentins de cuivre qui passent par le tonneau à eau, là où la vapeur se condense en whisky ? Eh bien, c'était pas des tuyaux du tout, mais des tiges pleines !

Les élections ? Oh ! Curly a eu sept voix. Les gens se sont cassé la tête pendant un moment, et puis ils ont compris que six bulletins venaient d'électeurs qu'avaient voté la semaine d'avant. Avant le grand meeting, je veux dire.

DU MÊME AUTEUR



AVEC UN ÉLASTIQUE – N° 372
FANTASIA CHEZ LES PLOUCS – N° 70
JE T'ATTENDS AU TOURNANT – N° 303
LA MARE AUX DIAMS – N° 296
LE PIGEON – N° 359

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher), le 26 juin 1981.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1981.

N° d'édition : 28079.

Imprimé en France.

(636)

{1} Hippodrome.

{2} Hippodrome

{3} Agence de police privée dont les services sont souvent utilisés
par le gouvernement

{4} Hippodrome

{5} Célèbre université américaine.

{6} Parc national et réserve de fauves.

Balafre

LANCÔME

LANCÔME
PARIS



Charles Williams Aux urnes, les ploucs !

Tobac à chiquer, whisky de contrebande et petites pépées, vêtues de probité candide et de nylon. C'est l'Oncle Sagamore qui régale. C'est sa campagne électorale. Ceux qui aiment les boissons fortes et les faibles femmes voteront pour lui.



A 43396

Illustration de Olivier Etcheverry

Texte intégral de la SERIE NOIRE